

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'EXISTENCE DU VIDE
SUIVI DE
SCIENCE-FICTION, RÉALISME ET RÉALITÉ

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
GUILLAUME VOISINE

MARS 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Même si l'on admet que l'écriture est un acte solitaire, il n'en demeure pas moins que l'on est façonné, en tant qu'individu, par ceux qui nous entourent. Il n'est donc pas bien surprenant que mes premiers remerciements aillent à ma famille, dont les membres ont activement participé à l'élaboration de la personne que je suis maintenant, autant par rapport à ma vision sur le monde que par rapport à ma relation à l'écriture.

Je tiens à remercier Carmélie Jacob, avec qui j'ai partagé les cinq dernières années, pour sa présence, son écoute et l'intérêt qu'elle porte aux ébauches d'histoires que je lui raconte. Merci d'être la lectrice de mes textes avant même qu'ils ne soient écrits.

Je me dois aussi de remercier mon directeur, André Carpentier, pour ses précieux conseils qui ont donné forme et direction à ce mémoire.

Merci à François Gauthier, dont la constante discipline dans l'écriture de son propre mémoire m'a impressionné et motivé à poursuivre le travail.

Finalement, je remercie chaleureusement toutes les personnes qui se sont donné la peine de lire et de commenter l'ensemble ou des extraits de ce mémoire. Sans ordre particulier, merci à Richard Tremblay, David Hébert, Simon Polnicky, Sylvain Perron, Pauline de Saboulin, Ariane Gélinas et Alamo St-Jean.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
PREMIÈRE PARTIE : L'EXISTENCE DU VIDE	1
DE LA FIN	2
TOUS LES ÉCHOS	3
COLLISION	13
SUZANNE OU LE MASQUE SOUS LA PEAU	15
MESSAGE CODÉ	30
LES PARTICULES DU NÉANT (A)	31
MULTIPLICITÉ	39
LOUISE OU LE REFLET DÉCHIRÉ	42
DANS LE DÉSERT	56
LES PARTICULES DU NÉANT (B)	58
SORTIR	71
NINA OU LE TEST DE TURING	73
ORBITALE	89
PARMI LES DÉCOMBRES	91
AU COMMENCEMENT	107
DEUXIÈME PARTIE : SCIENCE-FICTION, RÉALISME ET RÉALITÉ	108
CHAPITRE I : SCIENCE-FICTION ET RÉALITÉ	109
AU LECTEUR.....	109
1.1 QUELQUES PRÉCISIONS	109
1.1.1 LES VIEILLES LUNES	111
1.1.2 HYPERGENRES, GENRES ET HYPOGENRES	112
1.2 RÉALISME ET RÉALITÉ	115
1.2.1 UNE MYTHOLOGIE DU RÉEL	115
1.2.2 LE PRINCIPE DE L'ÉCART MINIMAL	118
1.3 LE CAS DE LA SF	120

1.3.1	TEMPORALITÉS FICTIVES	120
1.3.2	DISTANCIATION COGNITIVE	125
1.3.3	LE PRINCIPE DE L'ÉCART INDÉTERMINÉ	130
CHAPITRE II : LIMITES ET FRONTIÈRES		133
2.1	LES LIMITES DE LA FICTION	133
2.1.1	LE RÔLE DU RÉEL	133
2.1.2	UNE QUESTION DE RÉFÉRENT	136
2.2	L'ÉPAISSEUR DE LA LIGNE	139
2.2.1	ZONES ET TRANSFICTIONS	139
2.2.2	UNE ESTHÉTIQUE DE L'ÉQUILIBRE	145
BIBLIOGRAPHIE		148

RÉSUMÉ

La première partie de ce mémoire se constitue d'un recueil de nouvelles présentant une alternance entre la science-fiction et la fiction mimétique. Les textes qui composent le recueil présentent des variations sur l'absence, autant du côté réaliste que science-fictionnel. À travers ces modulations sur la solitude, c'est l'essence même de l'individu qui est interrogée, autant par rapport à lui-même qu'en fonction du regard de l'autre. La coprésence de la science-fiction et de la fiction réaliste au sein du recueil permet de souligner ce questionnement en multipliant les points de vue littéraires et les possibilités métaphoriques. Cette cohabitation permet également d'explorer le dialogue possible entre les deux hypogénres ainsi que l'effet de tension qui en résulte.

La deuxième partie cherche à définir la science-fiction par rapport à la fiction mimétique dans le contexte d'une démarche d'écriture. Il est pris comme hypothèse de départ que les deux types de fictions utilisent des référents différents : la fiction réaliste se rapporte directement à l'environnement de l'auteur, tandis que la science-fiction se développe autour d'une série de *novum*, de divergences, de déformations, d'extrapolations par rapport aux connaissances liées à la réalité sociale ou scientifique. L'appareil réflexif se divise en deux chapitres : il est question, dans un premier temps, d'étudier les conséquences de ces divergences dans la façon de représenter la réalité dans le cadre d'une activité créatrice. Le deuxième chapitre aborde aussi la question des genres, mais selon les angles de la limite, de la frontière et du territoire, dans le but de déterminer comment ces concepts peuvent s'appliquer à une démarche oscillant entre deux régimes de fiction.

Mots clés : solitude, absence, individu, science-fiction, réel.

PREMIÈRE PARTIE

L'EXISTENCE DU VIDE

DE LA FIN

Le brasier, qui ravagera la chambre, puis la maison au complet, naît d'une simple étincelle. Le bois s'enflamme, une étoile dans l'obscurité, puis est projeté contre le sol. Rapidement, des langues de feu lèchent les murs, les meubles, se répandent sur le tapis, partout où l'essence et l'alcool ont été versés.

L'air de la pièce se réchauffe, devient irrespirable, même dans ce coin, près de la porte, où les flammes ne sévissent pas encore. Vapeurs de plastique, de polyester, de goudron : toutes les fragrances de la consommation post-industrielle se mélangent en une fumée âcre qui colle à la peau, qui prend à la gorge.

Il faudrait sortir, il est encore temps. Il n'est pas question de mourir ici, après tout. Peut-être même qu'en réagissant maintenant, il serait possible de contenir l'incendie, de limiter les pertes. À l'autre bout de la pièce, où le brasier est plus intense, les visages se tordent en grimaces, retrouvent leur laideur originelle, leur difformité véritable. Peut-être est-ce mieux ainsi.

La fumée monte, devient plus dense, déclenche le détecteur du couloir. L'alarme déchire le silence nocturne. Il faut rester, encore un peu. Assister à la mort des souvenirs. La respiration devient difficile, mais il suffit de se laisser glisser contre le mur, doucement. Voilà. L'air est moins vicié à mesure qu'on approche du sol.

Dans quelques minutes, ouvrir la porte, tituber jusqu'à la sortie, s'effondrer à mi-chemin, le souffle court. Emporter dans sa chute une photographie encadrée de son visage. Se relever, sans tenir compte du sang et des éclats de verre enfoncés dans la chair de la paume. La douleur ne viendra que plus tard.

Ce n'est pas la fin, c'est un juste retour des choses.

TOUS LES ÉCHOS

Au début, il n'y avait que Marina.

Le transfert s'était déroulé sans accroc. Je n'avais pas encore terminé de noter les dernières données que Pierre débouchait déjà le champagne et parlait du prochain Nobel. À l'autre bout du labo, Marina se relevait péniblement de la couche sur laquelle elle avait dû passer une bonne dizaine d'heures. Après s'être débarrassée de la couronne d'électrodes qui s'entortillait dans ses cheveux, elle a claudiqué jusqu'à la console, soutenue par deux techniciennes, a observé la simulation de l'électroencéphalogramme, puis les séries de chiffres qui clignotaient, juste à côté. Elle a entré quelques commandes de ses doigts secs et effilés. Et elle a souri.

Nous étions alors tous trop exténués pour réaliser ce qui se passait. Le défi avait été relevé : transférer le schéma neuronal d'un cerveau humain dans un ordinateur. D'abord avait-il fallu défendre le bien-fondé du projet, pour obtenir les subventions nécessaires à son accomplissement. Ensuite, Marina et Pierre, son assistant, s'étaient attelés, avec ma collaboration et celle du reste de l'équipe, à l'élaboration du logiciel qui recevrait la structure neuronale. Nous avons construit ensemble l'équivalent virtuel du canevas sur lequel une toile d'une effarante complexité allait être peinte. J'avais mis sur pied ce groupe de recherche bicéphale, alliant mon domaine, la neurobiologie, à celui de Marina, l'informatique, mais ma collègue était le véritable cerveau de l'opération, au sens strict du terme : c'était elle qui avait mis à contribution ses ondes cérébrales, pour le bien de la science.

Le transfert avait été long et pénible : on avait placé Marina dans un état d'isolation sensoriel contrôlé, pour éviter qu'une stimulation extérieure vienne modifier les enregistrements relevés par les électrodes. Tout ce temps, elle avait porté un gigantesque casque insonorisé qui guidait la reconstruction synaptique à laquelle se livrait l'ordinateur. Le plus difficile, m'avait confié l'informaticienne, avait été de résister au sommeil pendant les dix heures nécessaires au transfert. En fait, il était surtout question de transposition : Marina avait encore toute sa tête, mais, en plus, elle en possédait une copie virtuelle qui fonctionnait

de façon tout à fait indépendante, une simulation de son système neuronal apte, en théorie, à réagir à des stimuli extérieurs et à s'y adapter.

Quelques jours après le début de l'expérience, Pierre incorporait le module de langage qui nous permettrait de communiquer avec la version virtuelle de Marina. Quelques réglages ont été nécessaires, bien entendu, mais, là encore, l'opération a été un franc succès. L'équipe avait trimé dur sur ce code : Pierre, avec mon aide, s'était concentré sur la modélisation de la cavité buccale et de son animation en fonction des influx nerveux transmis par la simulation. De son côté, Marina avait supervisé l'élaboration des sous-programmes qui traduiraient simultanément les mouvements de la mâchoire en sons et en lettres.

Les résultats ont dépassé nos attentes : dès que le module a été lancé, une voix, artificielle et dépersonnalisée, a emplí le laboratoire. J'y ai aussitôt reconnu le style langagier de Marina : pas tout à fait au ton, que les haut-parleurs rendaient quelque peu métallique, mais surtout dans le choix du vocabulaire, la construction des phrases.

Les premiers jours, tout s'était déroulé à merveille : il arrivait même que le double virtuel de l'informaticienne propose une amélioration pertinente au système. La plupart du temps, cependant, les deux Marina discutaient de tout et de rien, des détails du protocole, des données que l'équipe colligeait, mais aussi de la température, des personnes qu'elles connaissaient, de l'actualité internationale. Même si, d'un point de vue biologique, la simulation n'existait pas, elle était en mesure de souffrir d'isolement. J'imagine que sa condition s'apparentait à être prisonnier d'un gouffre totalement obscur, sans la moindre odeur ou sensation tactile. Elle n'avait que nos voix pour s'agripper à la réalité. Par la suite, Pierre a émis l'hypothèse que c'était précisément cet état de privation qui avait tout déclenché. J'ignore si c'est le cas.

— Et comment va Lucie? a un jour demandé la simulation, ingénue.

Immédiatement, le visage de Marina s'est vidé de son sang. L'air hagard, elle a tâtonné la console un instant avant de localiser et de relever l'interrupteur des haut-parleurs, réduisant son double virtuel au silence. J'ai froncé les sourcils. « Qui est Lucie? »

— Ma sœur, a répondu Marina en regardant la mâchoire virtuelle s'agiter dans le vide. Elle est morte depuis cinq ans.

— De toute évidence, ai-je lancé en me servant une autre tasse de café, quelque chose a cloché lors du transfert, plus précisément lors de la réécriture de la mémoire. Une légère interférence qui aurait perverti la nature des liens entre une poignée de synapses, peut-être? Il suffirait probablement d'améliorer encore un peu le protocole...

Nous nous étions réfugiés dans le bureau de Marina. Elle siégeait sur son fauteuil et dessinait sur un vieux rapport d'expérience. Debout derrière elle, je regardais la pluie heurter la vitre de l'unique fenêtre de la pièce. J'ai continué à réfléchir tout haut.

— À moins que le protocole ne soit pas en cause, que la simulation ai été parfaite, au début. Ce ne serait que par la suite, à force d'interactions, qu'elle aurait commencé à se corrompre. Dans ce cas, il faudrait réviser l'algorithme du système mémoriel, si ce n'est celui du logiciel en entier. Ça représente des mois de travail.

L'orage était si puissant qu'on ne pouvait plus distinguer les lumières de la ville. Normalement, juchés sur le haut de notre immeuble, nous pouvions observer la cité, l'examiner, la disséquer à notre guise. J'ai réalisé, agacé, que si cette pluie continuait encore plusieurs jours, comme le prédisaient les météorologues, j'aurais à reporter ma fin de semaine de golf. J'avais même laissé mon équipement au laboratoire pour être en mesure de partir plus vite. Dommage.

— J'avais presque réussi à l'oublier, a murmuré Marina. Les premières semaines après son décès, je n'arrivais pas à accepter qu'elle puisse disparaître. Je me réveillais au milieu de la nuit, certaine d'avoir entendu le son de sa voix, et j'attendais jusqu'à l'aube, dans l'espoir qu'elle m'appelle ou qu'elle vienne cogner à ma porte. Je fouillais les foules du regard, convaincue de pouvoir y trouver son visage, son sourire. Son absence me faisait si mal que...

Elle s'est étranglée dans un sanglot, incapable de poursuivre son monologue. Je n'avais pas réalisé que la scène l'avait bouleversée à ce point.

Les gouttes de l'averse punctuaient le silence comme un métronome détraqué.

Dès le lendemain, le travail a repris au laboratoire. Je discutais avec M-2 (pour *Marina-2* : nous avons convenu de différencier l'humaine de sa simulation), Pierre et le reste de l'équipe révisaient en vain le code du module de mémoire et Marina faisait des efforts héroïques pour donner l'impression d'être en mesure de fonctionner, tout en écoutant l'écho métallique de sa voix papoter sur divers sujets. Une fois le problème mémoriel de M-2 réglé et les bases de sa structure neuronale consolidées, la tâche qui resterait encore à accomplir serait énorme, mais motivante : lui procurer le sens de la vue, puis ceux du toucher, de l'odorat, du goût ; munir la simulation d'une interface visuelle, c'est-à-dire d'un corps modélisé qu'il lui serait possible de mouvoir dans un environnement virtuel ; étudier les aptitudes de M-2 à manipuler un ordinateur, à partir de sa pensée ; et ainsi de suite. Si tout se déroulait comme prévu (ou enfin, si nous parvenions à surmonter tous les imprévus), nous pourrions, dans un avenir rapproché, considérer l'idée de mettre *deux* simulations en interaction, mesurer leur coefficient de sociabilité, de coopération.

Mais nous n'en étions pas encore là : nous devons d'abord nous assurer que la structure neuronale virtuelle demeurerait stable, qu'une faille ne viendrait pas corrompre le réseau synaptique. C'est pourquoi le reste de l'équipe s'acharnait à trouver des erreurs dans le code de programmation. De mon côté, j'observais le fonctionnement de la simulation, en me

référant à l'électroencéphalogramme virtuel, pour voir si je pouvais y déceler des changements.

Justement, il me semblait remarquer une anomalie, quelque part dans l'hémisphère droit. Je prenais des notes en écoutant distraitement M-2, qui me racontait ses expériences de théâtre. Je n'étais pas au courant de ce pan du passé de ma collègue. Elle aurait fait partie de plusieurs troupes, aurait monté un bon nombre de pièces...

— Je ne savais pas que vous aviez déjà fait du théâtre, ai-je répondu poliment.

— Mais si! a lancé la simulation. Je venais d'avoir vingt ans, et après que papa a refusé que j'abandonne mes études en sciences pour m'adonner à temps plein à la scène, j'ai quitté la maison, seule, en pleine nuit, mes mocassins rebondissaient sur le trottoir tandis que je courais, libre, enfin libre. Je n'avais pas besoin de son argent pour réaliser mes rêves. Je n'aurais qu'à laisser exprimer mon talent, et bientôt, on m'adorerait, moi, Marilyn, la nouvelle star...

— Marilyn? ai-je répété.

Marina se tenait derrière moi, les bras croisés. Elle avait entendu ce dernier échange, mais semblait tout à fait calme, songeuse. « Je crois que je commence à comprendre », s'est-elle contenté de dire. Sans plus écouter les propos de M-2, elle est retournée dans son bureau, laissant la porte entrouverte ; j'ai compris l'invitation.

Elle a déniché un stylo et une feuille de papier sur laquelle elle a entrepris d'esquisser un schéma : d'abord un très grand cercle, qu'elle a nommé *Marina / M-2*. Puis, à l'intérieur, une ligne horizontale qui le coupait en deux. À l'extrême droite, elle a inscrit l'année en cours, et à gauche, « 1962 ». J'ai mis quelques instants à réaliser qu'il s'agissait de son année de naissance. « Nous avons tout faux, a-t-elle murmuré sans même relever la tête. Je crois qu'en théorie, la mémoire de la simulation fonctionne normalement. C'est à un niveau plus fondamental que se trouve le problème : celui de la conscience, de l'identité. M-2 sait très

bien que Lucie est morte, mais une partie d'elle, de moi, vit encore dans le passé. » Elle a marqué un trait vertical sur la ligne de temps du schéma, un peu à gauche de la date actuelle, et l'a libellé *Mort de Lucie*. Elle a hésité un instant avant de poursuivre. « Il est vrai que le théâtre était un de mes rêves de jeunesse, que mon père s'est opposé à ce que j'en fasse une carrière. Mais je me suis pliée à son autorité. Ça ne m'a pas empêchée de fantasmer sur ce qui aurait pu se produire si je lui avais désobéi. »

Elle a ajusté le col de sa chemise, puis a ajouté un autre trait sur la ligne du dessin, cette fois-ci un peu à gauche du milieu, le titrant *Marilyn*. « Je savais bien qu'en me prêtant à l'expérience, j'exposais une part de mon intériorité au reste de l'équipe, mais je n'avais pas prévu que ça irait si loin... Marilyn est un personnage que je me suis créé, le symbole d'un choix que je n'ai pas fait. Je savais pertinemment que ce n'était qu'un jeu d'imagination, qu'elle n'était pas réelle. Mais quelque part en moi, elle a dû continuer à vivre, indépendamment de ma conscience, à mon insu. »

Elle m'a exposé sa théorie : l'esprit humain serait composé d'une multitude de ce qu'on appellerait en psychologie analytique des « sous-personnalités », habituellement coordonnées par une conscience principale, à l'instar du logiciel de simulation que nous avons construit, lui-même constitué d'un ensemble de programmes entrant en interactions les uns avec les autres. Selon Marina, notre protocole ne tiendrait pas compte de l'existence de ces sous-personnalités (peut-être en raison d'un léger dérèglement dans la simulation de l'équilibre électrochimique du cerveau), ce qui leur permettrait de ressurgir, libérant des souvenirs enchaînés qui prenaient momentanément le contrôle. Il faudrait donc observer le phénomène de dédoublement de M-2 et tenter, à partir de là, d'améliorer notre méthode. J'ai fait remarquer qu'il avait été prouvé que le genre d'isolement dans lequel était placé M-2 pouvait provoquer, chez un être humain biologique, des épisodes schizoïdes semblables à ceux qu'elle éprouvait. Marina a hoché la tête et a révisé l'échéancier pour prioriser la mise en place des autres sous-systèmes sensoriels de la simulation. Les choses devenaient intéressantes.

Quand je suis arrivé au laboratoire, le lendemain matin, Pierre m'a pris à l'écart. La veille, on avait décidé qu'en tout temps, un membre de l'équipe devait converser avec M-2 et noter les moments d'apparition des diverses personnalités pour ensuite comparer ces résultats avec les enregistrements de la simulation de l'électroencéphalogramme. Pierre avait hérité du quart de nuit pour la première semaine. « La personnalité dominante est clairement celle de notre Marina, consciente d'être le sujet d'une expérience. Cependant, elle ne se souvient jamais de ses *glissements* identitaires. » Un de ces glissements, justement, avait révélé une nouvelle personnalité de M-2. J'ai demandé plus d'informations, et Pierre, mal à l'aise, m'a invité à son poste de travail, a fouillé un instant dans les fichiers des archives de la discussion de cette nuit avant de me pointer un passage particulier. J'ai lu.

Elle s'appelait Garce et avait quinze ans. À l'école, ses bonnes notes, qu'elle obtenait sans effort, lui donnaient une réputation d'étudiante calme, studieuse, polie. Mais en compagnie des jeunes de son âge, le masque tombait : sa vie n'était pas parfaite, elle vivait des conflits avec ses parents et cherchait le réconfort dans la musique et la drogue.

Et il y a eu ce soir où elle avait trop bu, trop dansé, trop ri. Épuisée des festivités, elle s'était isolée dans une autre pièce, à l'abri des regards. La tête lui tournait, elle devait fermer les yeux pour contenir la nausée qui l'emplissait. Peut-être est-ce pour cette raison qu'elle n'a pas réagi immédiatement aux caresses des mains. Timides d'abord, maladroitement, elles semblaient vouloir la réconforter. Son abandon leur a donné courage et vigueur ; elles se sont faites tyranniques, intrusives. Garce a tenté de se dégager, de manifester son refus, mais les mains étaient devenues des étaux, et elle pouvait sentir un souffle contre sa nuque, une respiration qui lui ordonnait de se taire, qui l'injurait. Elle entendait les rires de ses amis, derrière une porte close, mais elle était incapable d'élever la voix, d'appeler à l'aide. Elle ne savait pas qui s'en prenait à elle, son champ de vision était restreint à un motif de la moquette qui sautait sous ses yeux ; après quelques minutes de lutte, une étrange langueur s'est emparée d'elle, comme si elle se séparait de son corps qu'on lui dérobait. Les mains ont serré un peu plus fort, convulsivement, puis l'étreinte s'est relâchée. Longtemps par la suite elle est

restée sur le sol, sa jupe souillée relevée sur son dos, l'écho silencieux de son cri de rage résonnant encore en elle.

Pierre et moi avons convenu de cacher, autant que possible, l'existence de cette personnalité à Marina : peut-être avait-elle effacé cette scène de sa mémoire, et qui pouvait prédire les conséquences de la rencontre entre sa conscience et une part si sombre de son esprit? Si cela se produisait, peut-être ne serait-elle plus en mesure de travailler sur le projet.

Pierre a détruit les archives de cette conversation de l'ordinateur et n'a pas mentionné Garce dans son rapport. Nous ne pourrions pas dissimuler cette personnalité indéfiniment, mais de toute façon, selon nos estimations, il était fort probable que la structure neuronale de M-2 s'effondre sous peu : nous avons remarqué d'inquiétantes anomalies sur son électroencéphalogramme. Au moins pourrions-nous, d'ici là, colliger le plus d'informations possible. Le jeu en valait la chandelle, les applications pratiques de cette technologie étant, à long terme et à condition qu'elle devienne viable, presque infinies, ne serait-ce que dans le domaine de la recherche, où il serait théoriquement possible de dupliquer (et de conserver) les plus grands esprits de notre siècle, de les faire travailler de concert, sans qu'ils aient à se préoccuper des aléas de la chair...

Lorsqu'elle est arrivée, environ une heure plus tard, Marina ne s'est rendu compte de rien. Je croyais l'affaire classée.

Au milieu de la nuit suivante, je me suis fait réveiller par un appel téléphonique de Pierre : il me suppliait de venir le plus vite possible. Il était trop paniqué pour être en mesure de me dire pourquoi. Je me suis précipité au laboratoire. À l'entrée de l'édifice, j'ai trouvé l'assistant, blessé et désespéré. À toute allure, il m'a résumé la situation : Marina avait mis la main, au cours de la soirée, sur une copie papier du monologue de Garce qu'il avait omis de détruire. Elle avait eu l'air particulièrement secouée, mais avait accepté sans protester les conseils de ses collègues l'enjoignant à retourner chez elle, à penser à autre chose et à prendre

du repos. Peut-être n'auraient-ils pas dû la laisser à elle même, parce qu'apparemment, elle a attendu que Pierre soit seul avec M-2 pour revenir et s'infiltrer dans les locaux. « Elle était comme folle, elle répétait sans cesse qu'elle ne voulait pas se souvenir, que ces choses devaient rester cachées. Elle s'est emparé d'un de vos bâtons de golf, elle gesticulait, sabrait l'air... J'ai essayé de protéger les ordinateurs, mais elle m'a frappé, je crois qu'elle m'a cassé un bras... » Marina avait réussi à expulser Pierre et à s'enfermer dans le laboratoire. Elle s'était procuré les clés de secours au bureau de la sécurité et avait fait sauter les contrôles de l'ascenseur. J'étais la seule personne en possession d'un double des clés du labo. Je devais l'arrêter, la raisonner. « Peut-être vous écouterait-elle... »

J'ai gravi les étages au pas de course. L'immeuble était calme et désert, baigné par le doux grésillement des néons. Devant la porte close du laboratoire, j'ai tendu l'oreille, encore essoufflé par mon sprint dans la cage d'escalier : pas le moindre bruit, à part le ronronnement des ordinateurs. Au moins, elle n'avait pas encore tout saccagé. Au moment où j'insérais la clé dans la serrure, j'ai cru entendre une voix. Impossible de déterminer si elle provenait de Marina ou de M-2. J'ai ouvert.

L'écran réservé à la simulation de l'électroencéphalogramme avait été projeté avec violence contre le sol. Des éclats de verre s'émiettaient tandis que j'avançais dans la pièce sombre, prudent, à l'affût du moindre mouvement, du moindre son. Soulagé, j'ai constaté que les dommages à l'équipement étaient mineurs. Il me fallait maîtriser Marina avant qu'elle ne vandalise un élément irremplaçable.

J'ai été attiré par des murmures provenant du fond du laboratoire. En m'approchant, j'ai distingué une faible lueur qui éclairait le visage en pleurs de Marina. Elle était assise à même le sol, le moniteur affichant la modélisation de la mâchoire de M-2 entre ses bras, comme si elle berçait un nouveau-né.

— Maman, serre-moi fort, s'il te plaît, je vois rien... a gazouillé la simulation. Sa voix semblait plus flûtée que d'habitude.

J'ai repéré le bâton de golf, à quelques mètres de Marina. Elle a relevé la tête en reniflant. « Elle s'appelle Trésor. C'est le nom que ma mère me donnait, quand j'étais jeune et que j'avais peur du noir, seule dans ma chambre... Ce n'est qu'une petite fille terrifiée, et j'ai voulu la... » Ses sanglots hystériques ont redoublé.

Sans dire un mot, je me suis dirigé vers la console la plus proche et ai entré rapidement les commandes d'arrêt d'urgence. Quelques millisecondes plus tard, la mâchoire virtuelle de M-2 se figeait, sa voix s'effaçait. Doucement, j'ai retiré l'écran des mains de Marina et l'ai replacé sur son socle. Cette régression infantile témoignait de l'état avancé de la dégénérescence du réseau neuronal, mais avec un peu de chance, la personnalité de M-2 ne se serait pas complètement effondrée, et nous pourrions recueillir encore au moins quelques données. J'ignorais cependant s'il serait possible de redémarrer la simulation ou si nous serions contraints à recommencer depuis le début.

J'ai considéré l'informaticienne, prostrée à mes pieds. Elle oscillait légèrement, la tête posée contre ses genoux, des gémissements s'échappaient de sa bouche entrouverte. Je voyais sa détresse, mais je ne savais pas quoi dire.

Je n'ai rien dit.

COLLISION

— Tania!

La silhouette de Julie a émergé de la masse de corps qui occupait presque tout l'espace de la pièce. Je l'ai laissée venir ; je ne voulais pas perdre ma place près de la fenêtre. C'est le seul endroit où je pouvais respirer et tenter d'oublier la moiteur humaine qui m'entourait, l'odeur de la transpiration qui suintait, partout... En jouant des coudes, Julie est parvenue à se rendre à côté de moi. « Ça va pas? » m'a demandé mon amie en posant une de ses mains potelées sur mon épaule. Une voiture a klaxonné, en bas.

— Oui, oui, c'est juste que, tu sais, moi et les foules...

Elle a gloussé, apparemment amusée par mon malaise, et m'a donné une petite tape dans le dos. « Oh, ça. Excuse-moi, je pensais *jamais* que tant de personnes répondraient à mon invitation pour pendre la crémaillère! » Ses yeux brillaient. Menteuse. Elle n'espérait que ça, je le savais très bien. J'aurais probablement été plus encline à lui pardonner si elle avait eu les moyens de se procurer un appartement plus vaste, capable d'accueillir tout son réseau social, plutôt que de tenter de coincer le plus d'êtres humains possible dans son minuscule deux pièces, qui lui avait pourtant coûté les yeux de la tête.

— En tout cas. Je voulais te dire, tu sais, mon ami informaticien dont je t'ai parlé...

J'ai soupiré. Julie avait tendance à mélanger ses connaissances ; elle fréquentait tellement de personnes différentes, provenant de tous les horizons, il y avait de quoi être confuse. « Tu m'as jamais parlé d'un informaticien. Et pis c'est quoi, là, tu veux nous matcher? »

— Oh, c'est pas toi? (Elle a hésité un instant, puis a haussé les épaules.) Ah, mais c'est pas grave, je suis certaine que vous irez bien ensemble. Tu vois, le grand brun, dans le coin, là?

— Julie...

— Non mais c'est vrai! Essaie-toi, au moins, avant que je retrouve la femme que je lui avais destinée, a-t-elle lancé en se laissant happer par le tourbillon mondain qui faisait rage dans son condo.

Je l'ai agrippé par le coude. « D'accord, d'accord, mais premièrement, tu m'as même pas dit son nom, et puis tu pourrais pas me présenter? Ou mieux, le faire venir ici? »

Julie a reniflé, apparemment ennuyée par ma requête.

— Tu vois, c'est ça le problème : je suis plus certaine de son nom. Embêtant, tu trouves pas? Mais va lui parler, dis-lui que c'est moi qui t'envoie, ça va bien se passer!

Elle s'est dégagée de mon emprise et a disparu dans la cohue avant que je puisse répliquer. J'ai considéré, abattue, la distance qui me séparait du coin de la pièce. J'ai été tentée d'abandonner, mais en même temps, je n'étais tout de même pas pour passer à côté du premier événement digne de mention d'une soirée autrement plutôt emmerdante.

Bon, allez, quelques mètres à franchir, ce n'est pas la fin du monde.

SUZANNE OU LE MASQUE SOUS LA PEAU

Vous avez UN nouveau message.

Peux-tu juste me dire pourquoi t'as... Ah pis laisse faire.

Tu insères un doigt entre les lattes du store. Un filet de lumière froide se glisse sur ta main, se heurte aux particules de poussière qui dansent dans l'air de l'appartement. Tu ne parviens pas à te résoudre à exercer une pression, à agrandir, au moins quelques secondes, l'orifice par lequel le jour hivernal pourrait s'infiltrer. Tu retires ta main et l'enfouis dans la manche de ton chandail de laine. Pas aujourd'hui.

Tu restes un moment devant la fenêtre close, protégée du regard extérieur par le store abaissé, collé par endroits pour assurer une fermeture maximale. La tête basse, tu fixes les motifs du tapis, difficilement discernables sous la faible lueur de la lampe de lecture, à l'autre bout de la pièce. Tu te demandes s'il fait beau, dehors, si le soleil parvient à réchauffer un peu les passants, si ceux-ci, engoncés dans leurs lourds manteaux, te reconnaîtraient s'ils te voyaient.

Entre tes mains glacées, tu déplies le rabat de ton téléphone cellulaire, les touches illuminent ta peau comme des lucioles. Tu refermes l'appareil d'un mouvement sec. Tu dois résister.

Ce que ta mère te dirait.

« Je comprends ce que tu vis, Cocotte. Tu te sens abandonnée, ridiculisée. Tu es en colère, et tu as raison de l'être. Mais pas contre toi-même. Je sais que tu as l'impression que

tout s'écroule autour de toi, et peut-être même en toi, mais j'ai confiance, je sais que tu es forte, que tu pourras passer à travers cette mauvaise passe. Peut-être que tu ne t'en souviens pas, mais tu ne pleurais presque jamais, quand tu étais jeune. Tu n'avais jamais peur de rien, tu étais, d'entre mes deux filles, la plus aventureuse, la plus entreprenante et curieuse, la plus bagarreuse, aussi. Tu étais toujours celle qui prenait le plus de risques, c'était aussi surtout toi qui te faisais gronder! Tu entraînaï souvent ta petite sœur dans des histoires pas croyables. Je me souviens, une fois, tu avais décidé d'aller à la rivière avec Catherine, en l'embarquant avec toi sur ton vélo, puisque le sien était brisé. Environ à la moitié du chemin, tu as perdu le contrôle de la bicyclette, et vous vous êtes toutes deux écrasées contre le sol. Ta sœur n'avait presque rien, mais tu t'étais écorché tout le côté de la jambe droite. Pourtant, tu as pris la peine, malgré la douleur, de reconforter Catherine tout le long du trajet. Quand vous êtes revenues à la maison, elle ne pleurait presque plus, et ton jean était imbibé de sang. Tu as insisté pour que je m'occupe de ta sœur pendant que tu désinfectais ta plaie, seule, dans la salle de bain. »

Tu es vide, comme une citrouille qu'on décore pour l'Halloween ; un rictus figé, risible, en attente d'une inéluctable putréfaction.

Tu es vide, et lorsque tu ressens quelque chose, c'est soit de la honte, honte d'avoir fait confiance à Sébastien, honte d'exister, soit une nausée, physique, irrépressible, qui te mène la plupart du temps à des vomissements. Tu as passé presque une heure, ce matin, à expulser, à coups de contractions abdominales, ta colère, ton aigreur, qui laissaient une désagréable sensation de brûlure dans ta bouche, dans ta gorge.

[4h54] L'utilisateur « Suzy — *J'en reviens pas d'avoir cru qu'un écœurant de même pouvait m'aimer...* » n'est plus en ligne.

Tu fixes le plafond, dans la pénombre de ta chambre à coucher. Tu perçois clairement les craquelures qui sillonnent le plâtre, la tache de peinture que tu as faite en changeant la couleur des murs, en automne dernier, les inégalités dans la surface. Déposé sur le deuxième oreiller du lit, à côté de toi, ton cellulaire t'attend, comme s'il dormait. Tu ne veux pas l'ouvrir, faire jaillir la lueur des touches, t'invitant à composer un numéro. Tu as tenté de te débarrasser de toutes les sources de lumière. Tu as débranché ton réveil-matin, puis la barre de surtension à laquelle il était relié. Tu as éteint, dans la cuisine, les néons dont la lueur s'infiltrait par les interstices de ta porte close. Tu as même recouvert, à l'aide d'un gros ruban adhésif, les rideaux d'une épaisse couverture, pour couper au maximum la clarté extérieure, celle du soleil en plein jour, celle des lampadaires et des phares d'automobiles la nuit.

En vain, toujours en vain. Tes pupilles sont suffisamment dilatées pour que tu voies, alors que tu voudrais disparaître dans des ténèbres parfaites, sans compromis, une obscurité dénuée de la moindre parcelle d'existence. Un néant visuel avec lequel tu pourrais synchroniser ton vide intérieur.

De toute façon, il te semble que tes yeux s'épuisent, que les couleurs, les formes autour de toi deviennent progressivement floues. Avant, tu te serais dit qu'il faudrait prendre un rendez-vous avec un optométriste, pour te faire prescrire des lunettes ou des verres de contact, pour rajuster tes sens à la réalité sociale et commune, qui dicte la normalité d'une vision parfaite, capable de distinguer les détails et les contours des objets. Depuis ton isolement, cependant, tu perçois les choses différemment ; cette myopie croissante est un symbole, une clef qui te permettra d'ouvrir une porte de la compréhension de toi-même.

Tu as beau savoir qu'il y a dans ce fait apparemment bénin une signification plus profonde, tu n'es pas certaine d'en saisir les implications. Est-ce une manifestation physique du resserrement de ton univers, tes yeux s'adaptant à ta résolution de te confiner entre quatre murs, de t'entourer d'un paysage fixe, fini, déjà parfaitement connu et prévisible? Ou alors, au contraire, est-ce une menace, une lente dégénérescence, peut-être irréversible, un signal qui

cherche à te faire prendre conscience de ton aveuglement, à te faire sentir les conséquences funestes de ton entêtement?

Ton corps te parle, tu le sais, ton esprit déchiré est seul avec lui depuis un temps déjà. Mais tu ne parviens pas à décoder son langage, à comprendre avec certitude ce qu'il tient à te dire. Tu te sens fracturée, dispersée à l'intérieur de toi-même. Peut-être est-ce pour cela que tu refuses de sortir, de peur qu'une brise détruise le fragile équilibre qui retient tes cellules ensemble.

Tu ne peux pas dire que tu te sens bien, dans ton cocon où s'accumulent, malgré tes efforts, la poussière et la saleté, mais la simple idée d'affronter le monde extérieur, où tout est mouvement, violence, mensonge... Cela te terrifie.

Ce que Sébastien te dirait.

« Excuse-moi, Suzanne. J'aurais jamais cru que je pouvais te faire aussi mal. Je sais pas moi-même pourquoi j'ai fait ça. J'ai été égoïste, j'ai... »

Non.

Reprends-toi, Suzanne. Crois-tu vraiment que Sébastien a des remords? Pourquoi ne retourne-t-il pas tes appels et tes courriels, alors? Il te méprise, il se moque de toi.

Fermer les yeux, attendre que la vague de nausée passe. Mais elle ne s'atténue pas, elle s'enfle, prend toute la place, te submerge. Tu t'extirpes de ton lit, avances en tâtonnant vers la salle de bains. Ton déjeuner ira rejoindre ses prédécesseurs.

L'idée de vomir te répugne, mais pas autant que la perspective d'avoir à manger à nouveau. À quoi bon se nourrir, donner de l'énergie à cette carcasse que tu traînes péniblement le long des heures tristes qui marquent tes jours et tes nuits? Tu poses ta joue contre la céramique froide de la cuvette. Tu es assailli par l'odeur de bile de tes dernières régurgitations. Tu devrais nettoyer la salle de bains, tu le sais, frotter le plancher sur lequel la poussière s'incruste, le lavabo taché par le dentifrice, récurer la toilette... Mais tu n'en as pas la force.

Alors que tu te vides une fois de plus dans l'eau fétide de la cuvette, tu te répètes que ce n'est rien, probablement une réaction nerveuse à ce qui t'arrive. Comme ta sœur, quand elle était jeune, qui tombait malade à la moindre mauvaise nouvelle, rien de plus.

Mais si...?

Vous avez UN nouveau message.

Seb, pourquoi tu me rappelles pas? Qu'est-ce que je t'ai fait pour mériter ça?

Cuisine. Quelques assiettes s'empilent sur le comptoir, sommairement rincées pour éviter que la vermine s'y installe. Le tube néon offre une lumière stable, neutre, intemporelle. Impossible de deviner l'heure du jour ou de la nuit, tandis que tu caresses l'idée de faire un peu de vaisselle. Tu y renonces : tu auras bien le temps demain. Ou plus tard.

Le premier jour de ton enfermement, tu n'as reçu qu'un appel, auquel tu n'as pas répondu. C'était ton patron. Il n'était pas très content de ton absence inexpliquée, as-tu appris en écoutant le message qu'il t'avait laissé. Le lendemain, il a récidivé, à la fois plus en colère et plus inquiet. Après une semaine, il se faisait plus amical, concerné, réalisant probablement

que tu avais un véritable problème. Il semblait sincère, mais ça ne l'a pas empêché de te donner un ultimatum. Lundi prochain, sinon... Ce lundi est passé, suivi de quelques autres. Il ne laisse plus de messages.

En parallèle à ton patron, tes amies et ta famille. Au téléphone, via ton répondeur, puis en personne, cognant à ta porte, dans les fenêtres, pour te parler, pour te voir. Mais l'idée qu'ils posent leur regard sur ton corps te révoltait : que verraient-ils? Tes yeux bouffis, ta coiffure emmêlée, ta robe de chambre maculée de taches de cafés, ou, en surimposition sur cette image désolante, celle qui circule sur le net, où tu te dévoiles dans une tenue aussi légère que provocante? Tu le percevais dans leur regard, tu le sais, dans la façon qu'ils auraient de te détailler, de voir tes formes à travers tes vêtements.

Sur la table, tu repousses un journal vieux de plusieurs jours, écarter ton téléphone cellulaire et poses tes paumes à plat contre le bois. Froid, doux. Tu aimes cette texture, bientôt l'érule se réchauffera par le contact de ton épiderme et tu auras l'impression, en fermant les yeux, de toucher un être vivant, très rigide, tendu, marqué par d'innombrables aspérités.

Pour éviter que les choses ne dégèrent, tu as trouvé la force d'écrire un courriel à ta sœur, très court. *Je vais bien. J'ai besoin de temps. Je t'appellerai quand je serai prête. Je t'aime. Suzanne.* Tu n'as plus touché ton ordinateur pendant près d'une semaine, après cet effort qui t'avait paru surhumain, comme si la machine était contaminée par le contact extérieur que tu venais d'établir. Depuis, tu te forces à signifier ta présence en ligne, par quelques moyens, ceux qui te semblent les plus faciles. Et qui te permettent d'exprimer au monde entier ta colère et ta rancœur.

Encore maintenant, tu ne te comprends toujours pas. Écrire à Sébastien, lui téléphoner t'est tout à fait naturel, même si tu le détestes, le méprises. À l'inverse, il te semble si difficile, voire impossible, de répondre à toutes les personnes qui te veulent du bien, qui s'inquiètent pour toi, qui voudraient savoir pourquoi tu les repousses, inlassablement. Le plus triste, c'est qu'en agissant ainsi, tu réalises que la plupart de tes amis n'insistent pas, te laissent

toute seule, dans ta misère. Tu aimerais te faire croire qu'ils le font pour respecter ton besoin de solitude, qu'ils tiennent à toi et qu'ils savent que ce n'est pas le bon moment pour imposer leur présence. Mais tu ne peux pas t'empêcher de te convaincre qu'ils ne pensent déjà plus à toi, que tu n'as jamais été vraiment importante à leurs yeux, et que ton isolement les laisse indifférents.

Tu passes devant la poubelle, dans laquelle gisent encore les éclats de son verre de bière préféré. Tu t'es coupée en ramassant les fragments qui s'étaient dispersés dans la pièce, après l'impact.

Ce que ta sœur te dirait.

« Come on Suze, faut que tu te reprennes, un peu d'orgueil, je veux dire, c'est poche, je sais, Sébastien c'est un con, c'est un écœurant même, y a personne qui lui a parlé à la maison depuis qu'il a fait ça, mais pareil, reviens-en, t'es encore vivante, t'es encore en santé, non? Bon, ben c'est ça qui compte. Faut pas que tu montres que t'as mal, que t'as peur, que t'es pas bien : il comprendrait que t'es faible, qu'il peut encore profiter de toi, que tu lui donnes la permission de recommencer. Y a personne qui a le contrôle sur toi, tu comprends, Suze? À part pour ta famille, tu peux jamais faire confiance à personne, surtout pas à des gars, surtout pas si tu sors avec eux. Si tu leur donnes trop de lousse, ils tirent de leur bord, pis un moment donné, tu te rends compte que t'as plus rien, mais c'est trop tard. C'est peut-être pour ça que mes relations à moi marchent jamais, comme tu me l'as souvent fait remarquer, que je m'ouvrais pas à l'autre, que j'arrivais pas à vivre dans le moment présent avec celui que j'aime, mais tu sais, je suis comme ça pour éviter des choses comme ça, pour pas vivre des déceptions comme celle que t'as eue avec Sébastien. C'est une carapace en dessous de laquelle je me cache, pour me protéger de la peine, de la douleur. Pis ça fonctionne. Je sais pas si je peux te conseiller de faire la même chose, par exemple. »

Tu dois bien en avoir un quelque part. Les flacons de médicaments s'éparpillent à tes pieds tandis que tu vides l'armoire de la salle de bains. Toi qui es toujours si prévenante, qui penses à tout, tu auras acheté un de ces tests, même si tu ne croyais jamais en avoir besoin, tu tiens probablement ce trait de ta mère, qui n'était jamais prise au dépourvu, peu importe la situation. Un pot de crème hydratante bascule et tombe, se fracasse contre le sol, s'y fendille. Tu te demandes si ta mère se serait laissé photographier par un homme comme Sébastien, si des images de charme de sa personne se seraient retrouvées sur Internet, en supposant que la technologie aurait existé à son époque. Non, non, évidemment pas. Ce n'est qu'à toi que ce genre de chose arrive.

Derrière un tube de dentifrice neuf, tu trouves ce que tu cherchais. Tu sens ton estomac se tordre, mais ce n'est pas la nausée, cette fois-ci.

Suzanne L. a aimé « Sébastien Gérard est un gros porc » sur Facebook et suggère que vous pourriez aussi l'aimer.

Pour plus de détails et confirmer cette invitation, cliquez sur [le lien suivant](#) .

Merci,

L'équipe Facebook.

Rien à la télévision. C'était comme ça aussi, avant. Au moins, certaines choses ne changent pas. Télécommande en main, bien enfouie sous tes couvertures, tu essaies de t'oublier. Les gags des animateurs des jeux-questionnaires parviennent parfois à t'arracher un

sourire, par habitude, par conditionnement. Tu sais, instinctivement, que c'est la réaction que tu dois avoir lorsque tu entends telle intonation, lorsque la caméra se déplace selon tel angle, que l'animateur fronce les sourcils de telle ou telle façon.

Tu aimes bien te dissoudre dans tes habitudes, surtout lorsqu'il ne s'agit pas tout à fait des tiennes.

Tu zappes un peu plus, tombes sur une télé-réalité où deux équipes doivent construire une voiture à partir de tas de ferraille. Tu changes promptement de chaîne, le cœur battant : c'était une des émissions préférées de Sébastien. Ton poing se resserre sur le tissu de la couverture, l'autre comprime la télécommande, de plus en plus fort. Non, tu ne te laisseras pas poursuivre par son absence, tu refuses de te faire dicter ton comportement par le fantôme d'une relation, par un chapelet de souvenirs douloureux.

Tu reviens sur l'émission de voitures et regardes d'un œil morne les participants s'activer. Après quelques instants, tu éteins le téléviseur, en proie à une nausée. À quoi bon lutter. Ou plutôt : qui espères-tu convaincre en agissant de la sorte? Tu vis bien sous le joug de tes démons. Pourquoi vivrais-tu en recluse, barricadée dans ton appartement, fuyant les rayons du soleil, sinon? Tu sais que tu devrais sortir, affronter le monde, profiter de cette mauvaise passe pour grandir, devenir une meilleure personne, mais tu t'en sens incapable.

En y pensant bien, du plus loin que tu puisses te souvenir, tu as toujours été sensible au regard des autres. Tu étais profondément dérangée lorsque tu savais qu'on pouvait te juger négativement, que ce soit par rapport à ton apparence, à ta personnalité, à ton statut social. Inversement, tu recherchais activement les compliments, idéalement sincères, qui te donnaient l'impression de renaître, de justifier ton existence, de te démarquer des autres femmes, cette masse informe de laquelle tu te distinguais par ta beauté, ton intelligence, ton charisme, ton humour, selon l'interlocuteur qui jouait le rôle de flatteur.

Sébastien savait-il qu'il s'y prenait de la meilleure manière possible pour réduire ton estime de soi à néant? Parfois, tu te dis que oui, et ça te reconforte, d'une certaine manière, d'imaginer ton ancien copain comme un monstre de cruauté.

Ce que Sébastien te dirait.

« J'arrive pas à croire que j'ai pas fait ça plus tôt. Ça faisait un bout que je cherchais une façon de me débarrasser de toi. Il commençait à être temps que je réussisse, je sais que tu commençais à te douter de quelque chose, quand j'hésitais avant de te retourner tes baisers, quand mes yeux fuyaient les tiens, quand je te laissais seule pour ces longues soirées où je disais que j'avais une surcharge de travail au bureau. C'était si facile, j'avais juste à distribuer des photos de toi sur Internet. J'ai fait semblant d'être surpris que tu te choques en apprenant ce que j'avais fait, mais crois-moi, c'était la réaction que j'attendais, et... »

Mais peut-être pas?

N'est-ce pas plutôt ta douleur, ta colère qui t'incitent à concevoir ton ex comme étant froid et calculateur, une sombre entité qui ourdissait des complots contre toi? Et si la réalité était plus nuancée, si Sébastien n'était qu'un être humain, doté de qualités et de défauts?

Pourquoi n'arrives-tu pas à trouver un scénario qui puisse à la fois te sembler plausible et satisfaire ta fibre morale, celle qui te pousse à t'indigner d'avoir été flouée, mais qui, en même temps, ne parvient pas à détester complètement ton oppresseur?

Attendre le résultat. Quelques secondes, encore et... Positif. Enceinte. De Sébastien.

Tu te laisses glisser contre le mur carrelé de la salle de bains, le test de grossesse entre ton pouce et ton index. Tu sens des frissons parcourir ton corps, des vagues de froid qui se propagent le long de ton épiderme, en cercles concentriques, une multitude d'impacts, des gouttes de pluie sur la chaussée humide.

Vous avez UN nouveau message.

T'avais pas le droit, Sébastien, je t'avais dit que je voulais pas, tu m'avais promis que tu le ferais pas, que tu prenais les photos juste pour toi, juste parce que j'étais belle. Je pensais que tu voulais dire que tu m'aimais. Maintenant je sais que t'es juste un sans cœur pis que tu sais pas c'est quoi, aimer quelqu'un.

Ces photos, tu ne te résous jamais à les détruire.

Tu les conserves dans un dossier caché, enfoui au cœur des fichiers systèmes de ton ordinateur. Quelques années plus tôt, les clichés auraient été imprimés sur du papier, et tu les aurais placés dans une boîte à chaussures, au fond de ton garde-robe, sur la tablette du haut, derrière une trousse de maquillage vide et une couverture inutilisée depuis des années.

Tu t'assois devant ton ordinateur, que tu n'as pas éteint une fois depuis que tu as appris la mauvaise nouvelle. L'écran projette une lumière blafarde sur le clavier. Propre, impersonnel. Parfait.

Tu te connectes au réseau, ton vieux modem téléphonique émet sa plainte caractéristique. Tu n'as jamais ressenti le besoin de moderniser ton équipement. Tu regardes les pages se charger, dans une lenteur saccadée, en essayant de ne penser à rien. Cela fait quelques heures que tu résistes à l'envie de naviguer dans la cachette des images, ce serait si

facile, il suffirait de quelques clics... Si au moins elles étaient moins aisées à atteindre, si tu devais tirer une chaise jusque dans ta chambre, en écoutant les pattes racler le plancher poussiéreux, monter sur le siège rembourré, étendre les bras dans le fouillis, en extraire la boîte, la ramener contre toi, la serrer fort, contre ton cœur, même si tout en toi veut détruire ce qu'elle contient. Tu viens de céder, et te voilà, une fois de plus, à éparpiller les clichés sur ton bureau.

Tu souriais, alors.

Ton écran prend une teinte rosée, les pixels de ta nudité forment un mur opaque entre toi et le reste du monde.

Ce que tes collègues de travail te diraient.

« Ouais, on te l'avait dit, Suzanne, non? Ou en tout cas, on en parlait entre nous, l'autre fois, qu'on le trouvait pas très net, Sébastien, qu'il avait ce genre de regard, comment on pourrait dire, lubrique, cochon? En tout cas, tu aurais dû nous écouter, tu sais. Ce n'est pas pour te ridiculiser qu'on te dit ça, c'est pour ton bien. C'est pas comme si on n'en avait jamais vu, des crottés, on connaît ça, tu sais. Tu te souviens de l'ex de Gisèle, la réceptionniste qui est partie en mai dernier, ben ce gars-là avait donné son numéro à ses amis pour qu'ils l'appellent à toute heure de la nuit. Juste parce qu'elle l'avait laissé, tu te rends compte! On comprend que tu te sentes mal avec ce qu'il t'a fait, c'est vraiment un coup chien, mais on veut que tu saches qu'on est de ton bord, que si tu veux nous en parler, nous raconter ce qu'il t'a fait subir, on est là pour toi. Tu peux nous faire confiance, tu sais bien, pour notre discrétion, aussi. »

Tu sèches tes larmes, d'autres les remplacent et brouillent ta vue. Avoir un enfant, ce devrait être un événement heureux, mais ici, maintenant, tu ne peux te réjouir devant le miracle de la vie.

Est-ce un petit toi qui pousse dans ton ventre? Ou alors une réplique miniature de Sébastien, s'abreuvant de tes forces vitales pour grandir en toi, comme un cancer?

Ne pourras-tu donc jamais te libérer de son emprise?

Mailto : seb_gerard@hotmail.com

Subject : TOI!

J'arrive pas à croire que t'aies pu me faire ça.

Je croyais qu'il y avait quelque chose entre nous, une étincelle, une flamme, quelque chose qui nous reliait et qui nous protégeait du monde extérieur. Je vois bien, maintenant, que tout ça ne représentait rien à tes yeux, que j'étais que la suivante, qu'une autre à accrocher à ton tableau de chair dénudée.

Les mots me manquent pour te dire à quel point je te méprise.

Tu pourrais lui écrire un autre courriel, laisser un autre message sur sa boîte vocale, t'acharner un peu plus sur son cas à travers ton réseau d'amis : tu te ridiculiserais, tu en es bien consciente, mais plus rien n'importe, maintenant. Tu es déjà au fond du baril, autant t'y blottir, t'y écraser autant que possible et fermer les yeux, en attendant la mort.

Tu pourrais essayer de le rejoindre encore pour l'insulter, ou le supplier de t'expliquer ce qui s'est passé pour qu'il agisse de la sorte, ce que tu as bien pu faire pour mériter tout ce mépris. Mais tu devines que ce serait vain, qu'il effacerait tes messages de son répondeur dès qu'il entendrait ta voix, probablement en soupirant, et que tout le courrier électronique que tu pourrais lui faire parvenir serait automatiquement retransmis dans sa corbeille, ou dans son dossier de messages indésirables.

Et pendant ce temps, tout continue, négligemment. Tu devrais retourner travailler, recommencer à t'alimenter, à dormir, à t'habiller, en oubliant que l'image de ton corps nu parcourt l'Internet, en ne pensant pas à cet ado boutonneux, quelque part, qui défait sa braguette devant le dévoilement de tes charmes.

Ce que Sébastien te dirait.

« . »

À la lueur des touches de ton téléphone, tu regardes ton ventre, encore plat et ferme. Bientôt, si tu ne fais rien, il gonflera, et ta peau, distendue, résonnera sous les coups du fœtus qui se développe à l'intérieur de toi. Du bout des ongles, tu caresses le long de tes côtes, descends jusqu'à ton nombril, laissant une trace blanche, qui vire rapidement au rouge, avant de disparaître presque complètement.

Ton corps ne t'appartient plus. Tu ne peux te débarrasser de cette pensée qui revient sans cesse. Sébastien t'a volé ton image, numérisée, multipliée à l'infini, profondément ancrée dans un réseau mondial d'ordinateurs, transformée en hydre invincible dont toutes les têtes peuvent repousser instantanément de n'importe quelle copie de sauvegarde ou ordinateur personnel ayant téléchargé le fichier. Et maintenant une réplique de Sébastien grandit en toi,

ses cellules se reproduisent au sein des tiennes, s'amalgament pour former un organisme indépendant à l'intérieur du tien.

Tu es une poupée russe, vide si ce n'est de l'autre poupée qu'elle dissimule.

Votre boîte vocale est vide.

MESSAGE CODÉ

Vous avez un nouveau message de NINA.

« Ce blog Lien Le Web (((

Ce bl,og

Lien .Le Web

C'est une tentative de scandale public très gênant et qui limite sans qu'on pense les pressions que ça peut subir, tant j'ai du mal à trouver un avocat, un avocat, malgré mes efforts, afin de régler une fois pour toutes. La télévision, la radio, l'internet. Ce problème de non-respect de mes droits les plus élémentaires, difficile à trouver pour un simple citoyen mais on insiste // pour mises sous surveillance illégales, lynchage numérique bien en règle, ce gros connard de Sarkozy ou sa clique de clowns de flics minables des renseignements inspiré de bonnes vieilles méthodes qui ne déplairaient pas au ku klux klan, qui n'a mobilisé personne sur le web ou dans la presse, ce que je le conseille à chacun qui veut avoir des ennuis avec : je suis donc en train de régler un petit problème du genre détail avec cette grosse tache de si peu président de la République Française, en lui envoyant des actes de violence et pressions à mon égard et plagiat, par une grosse pétasse, vulgaire et ridicule et qui passe à la télé. Vision la radio. L'inter

netDiff!-'cile à trou)scandale ver po%&ur klan, qui n'a
 ale publux kique très ---- Quant a Sarkozy, s'il n'aime pas le web, et s'il n'aime pas Ce
 problème de non-respect de mes droits les plus élémentai--, se défendre, qu'il la quitte!

PS- Bien évidemment, s'il s'agit de calomnies, il ne faut pas hésiter à porter plainte en retour.

BLOG INF – nina »

LES PARTICULES DU NÉANT (A)

J'ai fait la connaissance de Tania par l'entremise de l'amie d'une amie. Comme j'étais célibataire depuis deux ou trois ans et que je n'avais rencontré personne depuis quelque temps, je me suis lancé et l'ai invitée à souper. Je ne la connaissais pratiquement pas, tout ce que je savais d'elle, c'était qu'elle travaillait en art et qu'elle n'était pas en couple pour le moment. Je me disais que je n'avais rien à perdre, sinon une soirée. D'autant qu'elle était particulièrement jolie.

J'avais réservé une table tranquille dans un restaurant que j'aimais bien. Elle est arrivée en retard, et j'avoue que j'ai eu peur un moment de m'être fait poser un lapin. J'en étais à lui écrire un courriel sur mon PDA quand je l'ai vue. Elle était superbe, j'ai senti mon cœur battre un peu plus fort. Je me suis précipité pour l'embrasser, sur les joues évidemment, mais comme j'ai presque renversé la table en me levant, j'ai changé de tactique et me suis contenté de tirer sa chaise.

J'ai décidé de lui raconter comment j'avais découvert le restaurant dans lequel nous nous trouvions, en modifiant un peu mon histoire à la dernière seconde : je ne pouvais tout de même pas lui dire que c'était une de mes anciennes flammes qui m'avait initié à l'endroit...

Elle souriait, hochait la tête par moments, mais je sentais qu'elle ne m'écoutait pas vraiment. Ça commençait mal. Je me suis rendu compte qu'elle n'avait prononcé que quelques mots depuis son arrivée. Peut-être parlais-je trop? J'ai terminé mon anecdote et je me suis tu, attendant sa réaction. Je me suis emparé de la carte des vins, pour me donner un peu de contenance. Tania, quant à elle, a ouvert le menu et l'a observé d'un air distant, décontracté. Je devais me faire violence pour ne pas la dévisager.

Après une petite éternité, finalement, elle m'a complimenté sur mon PDA. Elle devait être aussi désespérée que moi sur le plan des sujets de conversation. Mais bon, c'était un appât, il fallait bien y mordre. « Merci » a été la seule chose que je suis parvenu à dire. Je n'ai jamais été tout à fait spontané.

— Je préfère ça, a continué Tania, nullement démontée par ma piètre réponse, à ces neuro-machins dans le cerveau, qui sont ouverts tout le temps. Juste d'y penser, ça me donne la chair de poule.

— Pourtant, ça peut être très utile, une interface neuronale, ai-je rétorqué.

Je me suis aussitôt mordu les lèvres : et si elle croyait que j'étais branché? J'allais clarifier ma position quand elle a répondu, sans relever ma bourde. « Oui, je sais, et pour certains emplois, c'est devenu essentiel. Mais tu trouves pas que c'est déshumanisant? » Elle s'est ensuite lancée dans une histoire à propos d'un ex-amant qui la trompait via la réalité de ses implants, alors que son corps était avec elle. Je n'ai pas pu réprimer un sourire : finalement, il ne semblait pas si inapproprié de parler de ses anciennes relations. Elle m'a jeté un regard interrogateur, et comme je ne voulais pas qu'elle pense que je me moquais d'elle, j'ai tenté de retourner la situation à mon avantage, en disant qu'à mon avis, il fallait avoir d'étranges priorités pour préférer un amour virtuel à une femme bien présente, en chair et en os.

J'allais continuer sur ma lancée quand le serveur s'est approché. Enhardi par la bonne tournure des événements, j'ai choisi, sur un coup de tête, un des meilleurs vins de leur cave. Nous avons aussi commandé nos plats. Tania a opté pour le canard, et moi pour le veau, comme d'habitude. Je craignais qu'un silence gêné s'installe à nouveau, alors j'ai décidé de relancer la conversation, quitte à dire n'importe quoi. Je lui ai demandé pourquoi elle n'aimait pas les interfaces neuronales.

— Je sais pas trop, a-t-elle répondu en haussant les épaules. L'idée d'avoir un ordinateur dans la tête me fait peur, je pense. Comme si l'humain devenait une machine. J'ai vu ce reportage, il y a quelques années, qui montrait tous ces travailleurs, le regard vide, répéter toujours les mêmes tâches, comme des zombies... Horrificant! C'est sans parler des accidents qui arrivent, parfois, dans ce genre d'usine...

Je l'ai interrompue. Je connaissais quand même une chose ou deux sur le sujet. « Ces travailleurs, que tu vois comme des esclaves, sont très choyés, en fait. Vu de l'extérieur, oui, ça peut sembler étrange et pas tout à fait naturel, mais selon leur point de vue, ils combinent labeur et divertissement : ils sont payés, assez bien même, pour regarder des films, bavarder, jouer, pendant que leur corps fait la sale besogne. Ils ne gardent aucun souvenir de leur journée de travail. Et pour ces accidents dont tu parles, ils existent, mais c'est, à mon avis, un problème humain, pas un problème de technologie. Comme ce type qui flirtait virtuellement alors qu'il était avec toi. Il a essayé de faire un peu comme ces travailleurs, qui s'amusent tandis que leur corps fait la tâche ingrate... »

J'ai mesuré l'ampleur, avec un instant de retard, de ce que je venais de dire. Je savais pertinemment que ça ne représentait pas le fond de ma pensée, mais Tania le comprendrait-elle?

— Je t'assure que je ne trouve rien de pénible à ta compagnie. Au contraire, ai-je lancé en posant une main sur la sienne. Je n'avais plus rien à perdre.

Sa peau était un peu tiède, mais douce. J'ai senti un petit tressaillement, de surprise, peut-être, mais pas de dégoût. Après un instant calculé, j'ai retiré ma main, le cœur battant. Tania ne semblait pas indifférente à ce qui venait de se passer. Mais que dire, maintenant? J'avais l'impression d'avoir effleuré quelque chose avec cette femme, une promesse de relation, peut-être... Ou alors n'était-ce qu'une bouffée d'endorphine dans mon cerveau qui me rendait soudainement plus euphorique? Il me semblait peu judicieux de continuer à parler de la robotisation humaine, mais je ne voyais rien d'autre. J'ai donc repris mon exposé. J'avais discuté de ce sujet d'innombrables fois, et je crois que d'une certaine façon, le fait de m'aventurer sur un terrain connu me rassurait, me permettait d'accomplir l'acte de la parole sans avoir à m'improviser une opinion, des arguments, des anecdotes. Tout était déjà là, je n'avais qu'à me mettre en mode automatique et débiter mon baratin. Ce que j'ai fait.

Je me suis arrêté quand le serveur est arrivé avec le vin. Je ne savais pas exactement depuis combien de temps je parlais. Chaque fois que je me lançais dans ce genre de

discussion, j'avais de la difficulté à ne pas m'embourber dans un interminable monologue. J'ai goûté l'alcool : et s'il était bouchonné, aurais-je l'air radin en le retournant? Ce n'était pas le cas, heureusement, et les coupes se sont remplies. Nos plats nous ont été servis, et Tania a proposé de porter un toast à la technologie. Tandis que nos verres s'entrechoquaient, j'ai réalisé qu'une fois de plus, j'avais monopolisé presque toute la conversation.

— Mais bon, parle-moi de toi un peu, ai-je dit. Tu travailles dans le domaine des arts, c'est bien ça? C'est vraiment à l'opposé de ce que je fais. Ça doit être intéressant.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, tu sais. En fait, je travaille dans le milieu de l'édition, c'est plus du marketing et de l'administration que de l'art. Mais je côtoie des artistes, régulièrement, et c'est un peu pour ça que j'ai choisi d'aller dans ce domaine.

Un petit silence, encore. De peur qu'elle ne cesse de parler d'elle, je lui ai demandé plus de détails sur ce qu'elle faisait.

— Je suis assistante à la direction littéraire dans la succursale montréalaise d'une grosse maison d'édition américaine. On publie principalement des traductions, mais il y a aussi un tout petit département « littérature québécoise », qui n'existe, en fait, que pour soutirer des exemptions de taxes au gouvernement et pour donner une bonne image à la compagnie. C'est là que je travaille.

Elle semblait plutôt blasée, et je le lui ai fait remarquer.

— Blasée? De la gigantesque et inhumaine corporation d'édition de merdes prédigérées, oui. Mais j'ai parfois l'impression d'être dans l'un des derniers bastions de notre culture littéraire : l'équipe est super, et on publie plusieurs titres par année. C'est plus que les petites maisons d'édition d'ici pour lesquelles j'ai travaillé avant, qui luttaien désespérément pour faire paraître un seul titre annuellement, et qui se voyaien suggérer des sujets ou des types de livres par les organismes subventionnaires et les distributeurs. Comme le lectorat est presque nul pour les livres que nous produisons et que nos ventes n'ont aucune réelle

incidence sur les revenus globaux de l'entreprise (même pour nos « succès »), les dirigeants nous laissent assez libres.

Elle a continué un moment, en décrivant sommairement les différentes facettes de son métier. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais de la difficulté à l'écouter. Ce n'était pas que ses propos ne m'intéressaient pas, mais tout ce qu'elle disait m'était si étranger, et mon cerveau était encore en ébullition d'avoir tant parlé de la programmation des interfaces neuronales... J'ai soudainement réalisé que j'avais perdu le fil de la conversation. J'ai attendu qu'elle termine avant de lancer une blague idiote sur sa définition de tâches.

Elle a souri, et j'ai fait de même. Nous avons tous les deux pris une gorgée de notre vin. J'ai savouré la mienne lentement, en la faisant rouler dans ma bouche, trop conscient que je devrais trouver quelque chose à dire dès que j'aurais dégluti. Je commençais à penser que l'exercice de la soirée était plutôt futile : cette relation pouvait-elle vraiment mener quelque part si nous peinions déjà à trouver un sujet de conversation? J'en étais à me dire que ce serait peut-être à Tania de parler quand, justement, elle m'a demandé de lui expliquer mon métier.

Un autre sujet avec lequel je me sentais parfaitement à l'aise. Je risquais de me perdre dans un monologue interminable, mais bon, si c'était ce qu'elle voulait... « Le laboratoire pour lequel je travaille a plusieurs projets, et je fais partie de l'équipe informatique d'un de ceux-là. Notre but, au final, est de modéliser par ordinateur un environnement aussi réaliste que possible. »

— Mais ce n'est rien de neuf, non? Je veux dire, plein de personnes passent déjà le plus clair de leur temps dans la virtualité d'Internet...

J'ai tiqué. Les néophytes ne saisissaient presque jamais l'ampleur de la tâche que nous avions à accomplir. C'était probablement parce que je ne m'exprimais pas avec assez de clarté. J'ai décidé de lui donner un exemple en lui demandant si elle avait une idée du degré de complexité de l'élaboration d'une réplique de la pièce dans laquelle nous nous trouvions.

Elle a regardé autour d'elle, puis a haussé les épaules. « Non, je ne sais pas. Mais comme ce n'est pas très grand, ça ne doit pas être si compliqué. »

— En fait, c'est pratiquement impossible, selon nos moyens techniques actuels.

— Je croyais que la science, dans toute sa splendeur, ne verrait pas grand obstacle à représenter une simple pièce d'un tout petit restaurant... Après tout, on a bien marché sur la Lune, il y a déjà longtemps, et de nos jours, on peut mettre des ordinateurs dans la tête des gens, séparer la pensée du corps... Vraiment, je suis plutôt déçue.

— C'est qu'il ne s'agit pas ici de *représenter*, ni même de copier, mais de recréer, intégralement, à partir du moindre atome, non seulement la matière, mais aussi la façon dont elle se comporte, à chaque moment dans l'espace et le temps. Le nombre de variables qui entrent en jeu ici est si élevé que je n'ose même pas avancer un chiffre. Et comme il est théoriquement impossible de simplement savoir avec exactitude à la fois la position des particules atomiques et la vitesse de leurs déplacements, ça complique d'autant plus les choses pour ce qui est d'en faire la simulation.

Elle m'a demandé pourquoi nous nous attaquions à un projet si vaste si nous étions condamnés à l'échec : attendions-nous une soudaine avancée dans le domaine de l'informatique qui nous faciliterait la tâche pour mener à bien la simulation? « Non, ai-je répondu, ce n'est pas une option viable. En fait, la puissance des ordinateurs approche de plus en plus rapidement son seuil critique ; il y a une limite physique à la vitesse de calcul que peut atteindre un processeur, de par la résistance des matériaux et la possibilité de miniaturisation des transistors. Mais il y a toujours moyen, selon nous, de contourner le problème. Comme une reproduction complètement fidèle de notre réalité est impossible en théorie, nous travaillons davantage sur ce qu'on appelle, au labo, le Codex Universel, un ensemble de règles qui organisent la matière, l'énergie, qui régulent le temps, et ainsi de suite. L'idée est de simuler parfaitement les concepts de base et de produire une réalité alternative, pas identique à la nôtre, mais répondant aux mêmes lois, aux mêmes probabilités.

— Et ça fonctionne bien, jusqu'à présent?

— Pas vraiment, mais nous sommes encore à un stade préliminaire. Pour l'instant, tout ce que le logiciel fait, c'est produire des atomes dans un espace physique restreint, où ils se déplacent de façon aléatoire.

— Wow, ç'a l'air très... poussé?

Elle ne semblait pas tout à fait convaincue de la pertinence de nos efforts. « Nous n'en sommes qu'aux premiers balbutiements, comme je te disais. La prochaine étape sera de peaufiner les interactions des atomes en fonction de leur charge, de leur position, de leur agencement. Mais avant ça, il nous faut optimiser le code déjà en place, puisque c'est sur cette base que se développera tout le reste. Il faut absolument que les processus aux niveaux quantiques et subquantiques demandent un minimum d'énergie et de calculs aux processeurs. En ce moment, nous travaillons sur un petit nombre d'atomes, environ neuf milliards, pour raccourcir le temps de compilation. »

— Mais c'est énorme, neuf milliards! s'est-elle exclamée.

— En fait, ce ne serait pas suffisant, et de loin, pour constituer un objet comme, disons, la table, ici. Mais c'est un début, tout de même. La somme d'interaction possible entre seulement deux atomes est déjà extrêmement complexe. Prends, par exemple, deux particules, A et B. Chacune est relativement simple en tant que telle, elles répondent toutes deux à un ensemble de lois qui peuvent être déduites assez aisément. Dès qu'on les met en relation, cependant, il ne s'agit plus d'étudier (ou de reproduire, dans le cas d'une simulation), mais surtout de décortiquer le lien qui les unit... La compréhension de l'une devient nécessaire à celle de l'autre, et inversement. De plus...

J'ai poursuivi sur ma lancée, en remarquant que Tania intervenait de moins en moins dans la conversation. Je devais être barbant, encore, à force de lui présenter toutes ces théories des sous-réalités. Mais je ne savais pas quoi dire d'autre.

Après un certain temps, elle s'est excusée, a saisi son sac à main et s'est dirigée vers les toilettes. Son manteau pendait encore contre le dossier de sa chaise, il était donc peu probable qu'elle soit en train de me faire faux bond. J'ai attendu qu'elle soit hors de vue pour avaler une gorgée de vin. J'ai rempli nos coupes. Allons, ce n'était pas si mal, pour une première fois. Et la soirée était loin d'être terminée.

Comme elle mettait un peu de temps à revenir, j'ai allumé mon PDA. Quatre nouveaux courriels, dont trois publicités. Le dernier provenait du labo, mon remplaçant me demandait comment se déroulait la soirée. En pressant quelques touches, j'ai composé un message succinct (pas besoin de prendre de détours, je savais qu'il me comprendrait parfaitement). J'en ai profité pour m'enquérir de l'état des recherches.

Je venais à peine d'envoyer ma réponse quand Tania est revenue des toilettes.

C'est à partir de ce moment, je crois, que les choses se sont gâtées.

MULTIPLICITÉ

Une masse compacte d'informations défilait à l'écran depuis plusieurs minutes déjà, sans structure apparente.

— Il semblerait bien que les données aient été corrompues par le naufrage du *Magenta*... Pas étonnant, après tout ce temps sous l'eau. Il n'y a aucune organisation dans le système de fichiers, ça ne devrait pas être comme ça, murmura un des informaticiens.

— Pas nécessairement, répliqua son collègue : n'oublie pas que ce n'est pas un ordinateur normal qui a enregistré ces données. C'est peut-être à ce niveau qu'il y a eu un problème. Mais même si rien n'est corrompu, faire le ménage dans tout ça pourrait prendre des mois...

Les deux hommes, songeurs, regardèrent en silence lettres et chiffres s'empiler. L'un d'eux, soudainement, sursauta, appuya sur une touche qui interrompit le défilement. Il scruta l'écran, excité. Après un instant, il pointa quelques lignes de code :

— Je reconnais cette syntaxe! C'est un message d'erreur dans le système de gestion des automates, suivi de la rétroaction d'un arrêt d'urgence du programme neuronal d'un des travailleurs.

L'autre consulta ses implants avant d'acquiescer : « Oui, c'est étrange. Peut-être est-ce en lien avec le naufrage? Et juste après ça, il y a quoi? » Il appuya sur une touche pour voir la suite. Les deux informaticiens se redressèrent sur leur siège en étouffant un juron.

— Ça ne devrait pas être là.

— C'est contre toutes les régulations.

— Je n'aurais jamais pensé que l'IA aurait été en mesure d'enregistrer les influx nerveux d'un humain branché. Elle n'a pas été programmée pour cela.

— Elle a été conçue pour se programmer elle-même.

— Mais comment est-ce seulement possible?

Ils soupirèrent. «Après tout, concéda l'un d'eux, l'IA est structurée en sous-personnalités hiérarchisées, travaillant en commun à la maintenance et à la direction du navire. L'intégration des schémas synaptiques de l'équipage humain est tout à fait cohérente sur ce plan. C'est même l'étape suivante la plus logique pour améliorer le rendement du système. »

— Mais un ordinateur *contrôlant* une poignée d'humains? C'est indécent!

— Il n'y a pas, a priori, de signes de contrôle de l'IA sur cet ouvrier branché.

Il plissa des yeux en survolant du regard les pages de code suivantes.

— Mais ces lectures ne font aucun sens. Trop discontinuées, syncopées pour vraiment provenir d'un cerveau humain fonctionnel.

— Une conséquence du retrait brutal de l'automatisation?

— Peut-être... Ou alors c'est comme tout le reste, et diverses sources d'information ont été amalgamées, fusionnées dans les archives de la boîte noire, à cause d'une défaillance dans l'algorithme de compression, probablement.

— Et on aurait donc les traces des influx de plusieurs membres de l'équipe mélangées en une seule trame, c'est bien ce que tu suggères?

— Pourquoi pas? Et il n'y a qu'une façon de savoir : traduire les influx dans un logiciel qui nous permettrait de nous les rendre intelligibles, au moins en partie. On verra bien ce que ça nous donnera.

— D'accord, mais par où commencer la traduction? Il faut se limiter à un fragment, pour le moment.

— N'importe où. Tiens, à partir de l'éveil de l'automate. Si ça se trouve, c'est à partir de ce moment que tout a commencé à aller mal à bord. Avec de la chance, on pourrait même avoir des indices sur ce qui s'est passé.

LOUISE OU LE REFLET DÉCHIRÉ

Louise prend place à côté de moi. En silence. Un gémissement, et le métro se met en branle.

Je pose un doigt contre la vitre, puis un deuxième. Si je me penche un peu vers l'arrière, je peux contempler la réflexion du visage de Louise. Je m'aperçois qu'elle est belle. Je caresse sa joue sale et vibrante, striée de cicatrices.

Arrêt, ouverture, quelques mots qui viennent se pulvériser contre les vitres encrassées. Un homme entre, essoufflé, son fils dans les bras. Une jeune femme assise détourne le regard. Un vieillard tousse, tourne la page de son journal. Les portes se referment, l'homme dépose l'enfant sur le sol. Debout, ils s'échangent un sourire fatigué. Louise baisse les yeux.

Est-elle vraiment unique, telle que je l'imagine? Ou alors y aurait-il plusieurs Louise, toutes différentes mais atrocement semblables, impénétrables, chacune prête à prendre la relève de la précédente? Son regard mélancolique dérive, glisse indifféremment sur la surface de ses souvenirs. Je voudrais l'aider, poser une main sur son épaule, la reconforter. Je détourne la tête. Je ne veux pas la voir me repousser, doucement, inconsciemment, s'éloigner encore un peu plus de moi. Mon monde se reflète en vibrant dans la vitre. Louise. Un espace hachuré, tendre la main, rencontrer le vide, se l'approprier.

L'enfant s'accroche au manteau de son père, le visage enfoui dans le tissu. Le métro tangué légèrement. Le vieil homme se gratte la poitrine entre les boutons de sa chemise.

Un doigt. Deux doigts.

Comment reconnaître l'absence, si ce n'est par la trace qu'elle laisse derrière elle, le souvenir fugace de ce qui n'est plus?

— Raconte-moi, s'il te plaît. Pour les bébés.

Restaurant. Une serveuse, les ongles tachés de café, ouvre son calepin. Dehors, un automobiliste tente de se libérer d'un banc de neige. Les roues tournent, tournent en vain. Louise fixe la chandelle qui trône au centre de la table, hypnotisée par la danse de la flamme.

La voiture prisonnière de la neige s'immobilise. Ses phares se voilent, son moteur se laisse mourir. J'expire bruyamment contre la vitre, un nuage. Nous n'en parlerons pas ce soir, ni demain. Le conducteur claque la portière de son véhicule. La digue de son silence est encore intacte. Il suffirait pourtant d'une crevasse, d'un simple ruissellement.

Qu'elle se confie à moi.

J'ai dessiné un « L », discret, sur mon poignet droit, juste à la base du pouce.

Elle. Louise.

Vous êtes maintenant connecté.

[23:45:32] Martin dit : Salut!

[23:45:46] Vous dites : Hey, salut!

[23:45:54] Martin dit : Ça va?

[23:46:04] Vous dites : Pas pire, toi?

[23:46:19] Martin dit : Pas mal, pas mal... Pis, ta date d'hier?

[23:46:47] Vous dites : Ah man, débile, t'as pas idée. Je pensais jamais trouver une fille de même comme ça, au hasard, dans un bar.

[23:46:54] Martin dit : Elle était si hot que ça?

[23:47:08] Vous dites : Vraiment mon genre.

[23:47:14] Martin dit : Nice.

[23:47:42] Vous dites : Ouais. En fait, pour être franc, le gros de la soirée était ordinaire, la conversation levait pas vraiment -

[23:47:50] Martin dit : Ouch.

[23:48:04] Vous dites : Mais, mais, dans le métro, en revenant, man, c'était tellement cool.

[23:48:28] Martin dit : Quoi, raconte!

[23:48:44] Vous dites : Ben tu sais, le genre de gossant qui écoute sa musique poche avec les speakers de son cellulaire?

[23:48:56] Martin dit : Ouais, quoi, elle fait ça?

[23:49:37] Vous dites : Non, non, non! Justement, y'avait un dude qui « partageait » du rap à genre six bancs de nous, pis on entendait tout, c'était super désagréable, mais comme d'habitude, personne osait vraiment réagir.

[23:49:45] Vous dites : Sauf qu'après deux stations, Louise s'est décidée à aller voir le gars.

[23:49:53] Martin dit : Ok ouais, est pas gênée.

[23:50:54] Vous dites : Attend de voir ce qu'elle a fait : elle s'est assis à côté de lui (j'avoue que je savais pas trop quoi penser, je me disais « ouais, pas fort, première date pis elle va déjà checker d'autres gars), elle a jeté un œil sur le cell du dude, elle a sorti un livre de son sac pis elle a commencé à lire.

[23:50:56] Vous dites : À voix haute.

[23:51:05] Martin dit : Haha!

[23:51:44] Vous dites : C'était tellement beau. Au début le gars riait pis tu voyais qu'elle était pas super confortable, que sa voix tremblait et tout, mais assez vite, je sais pas, le

gars a compris que tout le monde dans le wagon était du côté de Louise, pis la balance de pouvoir a changé :

[23:51:57] Vous dites : Elle lisait plus fort, prononçait mieux chaque mot, pis c'était comme si chaque syllabe frappait le gars comme des roches.

[23:52:09] Vous dites : Après trois paragraphes, il a fermé son cell, pis il a débarqué à la station d'après, rouge comme une tomate.

[23:52:25] Martin dit : Haha, ça lui apprendra!

[23:52:31] Vous dites : Yup.

[23:52:50] Martin dit : Ouais, ben c'est vrai qu'elle est cool, cette fille-là...

[23:53:03] Vous dites : Man, je te dis, je l'aurais embrassée drette là.

Je me suis réveillé, ce matin, en me demandant si j'avais déjà tué quelqu'un. Entortillé dans mes couvertures, je ne suis pas arrivé à une réponse concluante.

Je ne me souviens pas avoir commis un tel crime, mais en quoi cela prouve-t-il quoi que ce soit?

Louise souffle doucement dans mes cheveux, je hume sa peau. Je l'attendais, j'avais peur, mais elle revient toujours. Nos lèvres se cherchent, je sens ses mains parcourir mon dos, s'y agripper. Je repousse du pied les coussins déplacés par l'ébauche de nos ébats, ils chutent au pied du lit, vers l'écran d'ordinateur éteint. Louise ferme les yeux, tente d'oublier les regards abattus qui se posent sur elle. Elle soupire, me mordille l'oreille, s'abandonne à la chaleur de nos caresses.

Mais ses ardeurs ne durent jamais longtemps. Elle n'arrive déjà plus à me regarder en face. Son néant intérieur ressurgit, son ombre s'épuise, son haleine s'étirole contre mon cou. J'effleure quelques fragments de son existence éparpillée, tranchants comme des tessons. Elle

s'assoit sur le matelas, une main contre le front. Je tente de la retenir. Elle se dégage de moi, me murmure que je ne la comprends pas.

Je devrai me plonger dans l'eau glaciale de la baignoire, ce soir, pour purger mon épiderme de son parfum, pour stériliser les plaies ouvertes par ses baisers accusateurs.

C'était au moins un an avant que je ne la rencontre. Sa meilleure amie, que je n'ai jamais vue, venait de perdre son enfant, quelques jours seulement après l'accouchement. Une malformation cardiaque indétectable à l'échographie. Entre eux, les médecins s'étonnaient que le nourrisson ait survécu aussi longtemps, croyant que personne ne les entendait, derrière le comptoir de la réception.

Elle ouvre la porte sur le froid, la claque sur ma solitude. Je m'agenouille. Un éclat de porcelaine à la fois.

J'écrase une cigarette contre le verre épais du cendrier, un peu de cendre éclabousse son sourire. Une autre gorgée de bière, une goutte perle sur mon menton, tombe sur la table, juste à côté de la partie de sa photographie qui n'est pas recouverte. Une vague de dégoût me donne envie de déchirer le cliché, de l'émietter en parcelles de couleurs incohérentes. Mais je sais que je serai tenté, quelques minutes plus tard, de récupérer les fragments, de reconstituer l'image, de la même manière que j'ai patiemment recollé les lambeaux de la première lettre d'amour que je lui avais écrite.

Son sourire insolent me dévisage. Puis-je vraiment me fier à cette photographie pour juger de ce que Louise est, ou a déjà été? Probablement est-elle truquée, comme les autres : de faux témoignages d'un bonheur vainement convoité.

Vous êtes maintenant connecté.

[15:03:07] Martin dit : Hey dude, ça va?

[15:03:15] Martin dit : Me semble que ca fait longtemps que je t'ai vu.

[15:03:37] Vous dites : Ouais, je sais, je suis pas mal occupé ces temps-ci.

[15:03:44] Martin dit : Ouais je comprends.

[15:04:21] Martin dit : Sinon, quoi de neuf?

[15:05:55] Martin dit : Allô?

[15:06:18] Vous dites : Ah, pas grand chose, toi?

[15:06:37] Martin dit : Même affaire, la routine. Pis, comment ça va avec Louise?

[15:07:01] Vous dites : Pas pire, pas pire.

[15:07:40] Martin dit : Cool. Pis, tu me la présentes quand, cette fille-là? Ça fait quand même un mois ou deux que vous habitez ensemble, là, non?

[15:08:07] Vous dites : Ouais. Ben je sais pas trop, je vais checker mon horaire pis en parler avec Louise, je te reviens là-dessus.

[15:08:15] Martin dit : Ok.

[15:08:31] Vous dites : Oh scuse, je dois y aller, elle vient d'arriver, justement.

[15:08:35] Martin dit : Ok, salut!

Quoi que je fasse, la lettre sur mon poignet s'efface, lavée par ma sueur, absorbée par mon épiderme.

Je dois constamment repasser le stylo sur le signe, en épaissir les traits, pour lui donner plus de substance, pour fixer, sous l'encre, son insaisissable souvenir.

Je suis capable, de l'extérieur, de comprendre comment j'ai pu aimer Louise, comment nos chemins ont pu se croiser. Mais je n'arrive plus à retracer la logique de cet événement. Je suis seul porteur de ces moments, qui se flétrissent davantage de jour en jour. Avec l'aide de Louise, je pourrais faire évoluer mes souvenirs, les accorder aux siens, ou au moins leurs donner une apparence de crédibilité.

Mais sans elle, tout est vain.

Louise, en larmes, a tenté de consoler son amie qui se lamentait entre ses bras impuissants. La mère effondrée lui disait, dans un monologue décousu et entrecoupé de sanglots, qu'il ne lui restait de son fils qu'une poignée de photos sur lesquelles il avait déjà l'air à l'article de la mort. La gorge serrée, le souffle court, Louise lui a répondu qu'elle pourrait l'aider à rétablir la mémoire de son enfant.

Dans le métro, encore. Sans Louise. Je suis un peu ivre.

Ma mère m'a dit que quand elle était jeune, elle nommait ses poupées Louise, même si elle ne connaissait personne de ce nom. Comme si les vocables s'étaient imposées à son esprit d'enfant.

Ce n'est forcément qu'un hasard, une banale coïncidence. Peut-être est-ce parce que je ne suis plus tout à fait sobre, mais je ne peux m'empêcher d'y voir, avec le recul, un sinistre présage.

Le wagon s'ébranle et commence sa course vers la prochaine station. À ma gauche, une femme pleure en silence. Je ne la connais pas, je ne peux que tenter, en vain, de deviner son drame. Une rupture, un décès? Sa douleur est palpable. J'essaie de ne pas croiser son regard, je ne veux pas faire partie de son histoire, mais je ne peux m'empêcher d'y penser, de trouver magnifique cette image, celle d'une femme, seule, effondrée sur elle-même, luttant pour contenir des larmes qui glissent librement sur ses joues, une moue de détresse déformant son visage. Non pas que je me réjouisse de sa peine, au contraire, mais j'y vois une esthétique sublime, une beauté de la souffrance, une cohérence dans ce chaos émotif.

La femme renifle, semble essayer de ravalier le mal qui la ronge, seulement pour y sombrer encore davantage.

Vous êtes maintenant connecté.

[00:27:42] Vous dites : Salut.

[00:27:51] Martin dit : Hey mec.

[00:27:59] Vous dites : Comment ça va?

[00:28:12] Martin dit : Pas trop mal, et toi?

[00:28:28] Vous dites : Pas super bien...

[00:28:36] Martin dit : Qu'est-ce qu'il y a?

[00:28:41] Martin dit : Des problèmes avec Louise?

[00:28:45] Vous dites : Genre.

[00:28:57] Martin dit : Ah, c'est poche.

[00:29:17] Vous dites : Ouais, ben tsé c'est pas fini fini là. C'est que, je sais pas.

[00:29:45] Martin dit : Hum?

[00:30:42] Vous dites : Ben elle est distante, elle est bizarre des fois, comme si je la dérangeais juste en respirant.

[00:30:58] Martin dit : Ouais, pas super bon signe.

[00:31:25] Vous dites : Je sais. J'ai l'impression que tous les efforts que je peux faire pour me rapprocher d'elle font juste que je l'écoeure un peu plus...

[00:31:34] Vous dites : Mais le pire, je pense, c'est que c'est pas toujours de même.

[00:31:49] Vous dites : Des fois, j'ai l'impression qu'on est tellement proches, qu'on connecte, tu comprends?

[00:31:52] Vous dites : Mais d'autres fois...

[00:31:53] Martin dit : Oui.

[00:31:56] Martin dit : Oui?

[00:32:39] Vous dites : Ben c'est ça, ça marche juste pas. Pis... Elle me cache des choses.

[00:32:54] Martin dit : Tu penses qu'elle voit d'autres gars?

[00:33:18] Vous dites : Non, non, ben je crois pas. C'est plus des choses de son passé, y'a des affaires dont elle veut juste pas me parler.

[00:33:46] Vous dites : Mais en même temps, elle fait des affaires devant moi, avec moi, pis tsé, moi je décède qu'elle veut que je lui pose des questions, mais elle se referme complètement quand j'essaie ça...

[00:34:22] Martin dit : Bizarre. C'est sûr que je peux pas te dire si c'est normal ou non, j'ai pas encore rencontré la fille. Mais c'est étrange. Mais tu parles de quel genre de choses qu'elle fait?

[00:34:38] Vous dites : Je t'ai parlé des photos de bébé?

Je titube sur la chaussée. Encore quelques pâtés de maisons avant d'arriver à notre appartement. Vide.

Deux chats hurlent au fond d'une ruelle. À quelques modulations près, on dirait les pleurs d'un nourrisson.

L. Presque illisible, malgré tous mes efforts.

J'ai pensé au tatouage, mais il me semble que ce n'est pas la bonne solution, que cela ne ferait que remédier au symptôme, et non au véritable problème.

J'entre dans la chambre à coucher alors que Louise lutte pour mettre en place une boucle d'oreille. Elle a déplacé un des trois miroirs pivotants, probablement pour obtenir une meilleure vision de ses gestes. D'où je me tiens, cependant, je ne vois qu'une partie de son reflet, ses deux épaules séparées par une des pentures du meuble.

Je n'ai jamais eu accès à plus qu'une parcelle de son être, une image tronquée, une illusion incomplète. Je me demande si elle peut seulement me voir, de sa position, ou si je disparaîs complètement dans la faille ouverte entre deux miroirs.

Après quelques nuits de labeur sur des logiciels qu'elle ne connaissait que très peu, Louise a offert à son amie une photographie retouchée de son fils défunt, les hématomes effacés, la peau colorée, un sourire innocent dessiné là où ne s'inscrivait que de la souffrance. Les deux femmes ont pleuré, émues.

J'ai vu des images d'elle, avant. Souriante, pleine de vie, heureuse. J'aimerais l'avoir connue à cette époque, mais en même temps, je sais instinctivement qu'elle n'était pas la même personne, que je ne la reconnaîtrais pas sans cette tristesse qui lui est maintenant consubstantielle.

Feu rouge. La rue est déserte, mais je n'ai plus envie d'avancer.

Je repense à la femme en pleurs, dans le métro. Comment expliquer cette beauté des larmes et de la détresse, que je ressens en même temps qu'une sympathie diffuse envers cette inconnue?

En fait, ce n'est pas seulement cette scène qui m'interpelle, en ce moment, c'est ma vision de tout ce qui m'entoure qui est contaminée.

Tout me semble magnifique.

Peut-être son amie a-t-elle montré l'image modifiée à quelques infirmières, qui à leur tour ont raconté cette histoire à d'autres mères endeuillées? Je ne le sais pas, mais Louise, quelques mois plus tard, a commencé à recevoir des appels d'inconnues, des femmes rendues presque folles par la perte tragique de leur enfant. Encore aujourd'hui, ses services sont régulièrement sollicités, et Louise, sensible à leur détresse, masque inlassablement la mort des nourrissons, remplaçant, pixel par pixel, l'agonie par la vie, la maladie par la santé.

Elle conserve les doubles des photos améliorées et en tapisse les murs de notre chambre.

Je ne sais plus si je dois parler d'elle au passé ou au présent. Quand je ferme les yeux, elle est là, à côté de moi, même si je sais qu'elle est partie, que le parfum que je sens ne provient pas de sa peau, mais des couvertures sous lesquelles elle passait des soirées à pleurer, en silence, en regardant les portraits des enfants morts.

Vous êtes maintenant connecté.

[22:46:01] Vous dites : Hey, t'es là?

[22:46:14] Vous dites : Si t'es libre, j'aimerais ça te parler.

[22:46:27] Vous dites : Genre aller prendre une bière, quelque chose.

[22:46:30] Vous dites : N'importe quoi.

[22:48:12] Vous dites : Allô?

[22:54:07] Vous dites : T'es là?

[23:02:57] Vous dites : Louise est partie.

[23:03:15] Vous dites : Son stock est encore ici, tout.

[23:02:23] Vous dites : Mais elle est plus là.

[23:02:27] Vous dites : Depuis trois jours.

[23:02:57] Vous dites : Je sais pas où elle est.

[23:08:39] Vous dites : Dude?

[23:15:49] Vous dites : Bon laisse faire, je vais y aller tout seul.

Déconnexion.

La première fois que j'ai vu tous ces visages modifiés, tous ces tourments atténués par des heures et des heures de patientes corrections, j'ai commencé à comprendre la douleur qui se cache derrière ses yeux tristes. Mais il manque encore quelques pièces au puzzle. Pourquoi s'entête-t-elle dans sa folle croisade contre la mort? Qu'espère-t-elle en soutirer? Une expiation, peut-être, mais pour quelle faute?

Je ne sais pas. J'avale une lampée de cognac. Pas encore malade. Je ne pourrai jamais savoir.

Je pose une main sur son flanc dénudé. Sa respiration est régulière, paisible. Je laisse ma paume glisser le long de sa hanche, lentement, jusqu'à sa cuisse. Ses cheveux en bataille coulent vers son dos, sur l'oreiller, jusqu'à mon visage. Louise remue dans son sommeil. Son souffle s'accélère, elle secoue la tête, se débat faiblement.

Je me demande ce que je fais ici.

Je ne peux pas dormir. Louise tire sur la couverture en gémissant, se défait de mon étreinte. Les phares d'une automobile inondent, un instant, la pièce de leur lumière. Sur le mur, les ombres des photographies encadrées s'étirent, s'érigent tels les remparts d'une forteresse. J'enserme Louise de mes bras, l'attire vers moi. Elle se cale contre mon torse, j'enfouis mon visage dans sa nuque.

Je la sens contre moi, frêle. Si elle pouvait s'ouvrir à moi, s'oublier un instant pour me raconter ce qu'elle a vécu, ce qu'elle ressent, peut-être pourrait-elle passer à autre chose, revivre. Ou peut-être cela ne changerait-il rien du tout. Dans son silence, j'ai l'impression de ne pas exister.

Je frotte vigoureusement mon poignet, je veux me libérer d'elle, de toutes les traces qu'elle a laissées dans ma vie.

L'encre s'étend sur ma peau, disparaît rapidement. Mais la lettre est encore visible dans ma chair, un « L » rouge, comme marqué au fer, qui refuse de s'effacer.

Couché à côté du lit. La bouteille de cognac est vide.

J'ai peur de rester seul, de ne jamais trouver personne d'autre pour partager ma vie. Mais en même temps, j'ai peur qu'elle revienne et que tout recommence, la douleur, l'incompréhension. Je réprime une vague de nausée. Je ne vois plus la beauté qui m'assailait, dans le métro et dans la rue, qui me semblait omniprésente. Tout ce que je vois, c'est la souffrance, la tristesse, la mort, et la vaine tentative de l'être humain de se fermer les yeux devant l'horrible réalité.

Il n'y a qu'une seule façon de fuir cette logique. Je me remets debout. Face à mon reflet décuplé, je me convaincs que c'est la bonne chose à faire.

Je dois me débarrasser. De tout. Définitivement.

DANS LE DÉSERT

J'ai fait rejouer l'enregistrement. Je n'arrivais pas à y croire, je devais le regarder une fois de plus.

La qualité de l'image captée par la caméra de surveillance du hall de l'immeuble laissait à désirer, mais il n'y avait aucun doute sur l'identité des deux personnes représentées. Pierre et Marina. Selon les chiffres en surimpression au bas de l'écran, la rencontre s'était produite la semaine dernière, un peu après que l'informaticienne ait été évincée de l'équipe. J'ai activé le son de l'enregistrement, même s'il était très fragmentaire et que je connaissais déjà par cœur les paroles qui y étaient prononcées :

— ... certaine, Marina?

— Oui, c'est importa.... our moi. Je crois que t... mprends, sinon tu...

— ... que je le fais seulement pour toi, par... e sais que... pas quand même que c'est u... ne idée.

— S'il te plaît...

À ce moment, Pierre soupire, extirpe de sa poche un disque dur duquel pendent encore quelques fils et le tend à Marina, qui s'en empare comme s'il s'agissait d'un bien précieux. Après un regard entendu, il se dirige vers les ascenseurs, elle vers la sortie.

Il ne fallait pas beaucoup d'esprit de déduction pour comprendre que le disque donné par Pierre était celui qui contenait les influx nerveux de M-2 au moment de sa désactivation – enfin, ce qui en restait. La simulation s'était dégradée encore plus rapidement que prévu après le départ de Marina. Les derniers jours, le logiciel ne produisait plus que d'insupportables vagissements, comme un animal blessé. Ou un nourrisson.

La perte du disque n'était pas très importante, nous en avons soutiré toutes les données pertinentes, il n'avait donc plus aucune valeur. Mais il s'agissait tout de même de matériel confidentiel, et Pierre n'avait aucun droit de le faire circuler.

Domage. Je l'appréciais bien, pourtant. Mais si je ne peux lui faire confiance, je devrai m'arranger pour qu'il ne travaille plus sur le projet.

LES PARTICULES DU NÉANT (B)

Pierre m'avait tout de suite semblé attirant, à sa manière gênée de me regarder. Les hommes timides me font toujours un certain effet, parce qu'ils me paraissent sincères, authentiques. Peut-être aussi parce que je suis moi-même plutôt asociale, et que je comprends très bien qu'on puisse avoir de la difficulté à tisser des liens avec d'autres personnes. Dans mon cas, par exemple, je ne me débrouille que dans les conversations avec un seul interlocuteur, sinon je perds mes moyens. Comme il y avait foule lors de la fête où nous nous sommes parlés la première fois, je n'étais pas tout à fait à mon meilleur. Ainsi ai-je été heureuse d'accepter son invitation à souper, même si nous ne nous connaissions presque pas : tout ce que nous savions l'un de l'autre se résumait à nos noms, nos domaines d'emploi respectifs et les amis que nous avions en commun. Ce devait être qu'il était vraiment intéressé par moi.

Je suis arrivée avec un peu de retard, évidemment, et j'ai analysé les lieux d'un coup d'œil rapide. Belle ambiance, jolie décoration, pas trop bondé (ce qui était bien, très bien). Il avait réservé une table un peu à l'écart. Je me suis approchée, la sangle de ma sacoche battant contre mon avant-bras.

Quand il a levé les yeux de son PDA, j'ai vu son visage s'illuminer. Un petit velours.

Il s'est levé un peu trop rapidement, la table a oscillé, les quelques verres qui y reposaient ont chancelé, et Pierre, confus, a tendu les mains pour que rien ne se casse. Le malheur a été évité, et il m'a lancé un regard plein d'excuses. Attendrissant. J'ai souri et je l'ai laissé tirer ma chaise.

Pierre a commencé à parler quelques instants après, pour meubler le silence qui s'était installé. Il n'avait pas souvent de rendez-vous galants, je le voyais à sa façon d'éviter mon regard. En l'écoutant discourir sur la manière dont il avait entendu parler de ce restaurant, je me suis demandé pourquoi il était impopulaire auprès des femmes. Certaines étaient repoussées par la gêne ; elles ne savaient pas composer avec les silences incertains, les

regards fuyants. Pour ma part, j'étais bien capable d'en prendre, non que je sois particulièrement entreprenante moi-même, au contraire, mais parce que je savais que la plupart du temps, ces personnes d'apparence timide devenaient très différentes une fois qu'on parvenait à les connaître un peu mieux.

Ce pouvait être son physique. Pierre m'apparaissait pourtant plutôt joli, le type d'homme à qui il serait inconcevable de ne pas faire porter de lunettes. C'est surtout une question de goût, j'imagine, mais il me semblait séduisant.

Pas assez fonceur, peut-être? Faute d'être assez audacieux, il n'avait probablement jamais osé approcher des femmes avec qui il aurait pu développer des relations heureuses. Mais il m'avait bien abordée, moi...

J'ai réalisé qu'il s'était tu. Peut-être avait-il été intimidé par mon manque de réaction alors que j'étais perdue dans mes pensées?

Pierre s'était réfugié derrière la carte des vins, apparemment concentré. J'en ai profité pour ouvrir le menu et étudier la table d'hôte. Je me demandais ce qui se passait dans sa tête. Cherchait-il à choisir un cépage qui me plairait, en extrapolant ce qu'il savait de moi pour transposer ces maigres informations en termes de saveurs d'alcool, de fragrances de fruits, d'arômes boisées? La pensée m'a fait sourire. Plus réalistement, il devait jongler avec son budget, considérer les bouteilles principalement en fonction de leur prix. En tant qu'informaticien, il devait avoir un esprit logique, cartésien. Il se sentait à l'aise avec les chiffres, les valeurs absolues.

« C'est un joli PDA que tu as là », ai-je dit en pointant la machine qui reposait sur le coin de la table. J'avais décidé de relancer la conversation. Pierre a baissé la carte des vins un instant, cherchant manifestement ce qu'il pourrait répondre.

— Merci, se contenta-t-il d'articuler.

— Je préfère un engin comme ça, qu'on peut fermer et laisser de côté, à ces neuro-machines, directement dans le cerveau, qui sont ouvertes en permanence. Rien que d'y penser, ça me donne la chair de poule.

C'était vrai, je ressentais un petit frisson de dégoût.

— Pourtant, ça peut être très utile, une interface neuronale, a dit Pierre, prudent.

— Oui, je sais, et pour certains métiers, c'est pratiquement devenu incontournable. Mais ne trouves-tu pas que c'est déshumanisant? On perd le contact entre les personnes, il me semble. J'ai connu ce type, par exemple, charmant, intelligent, mais, disons, *branché*. Je trouvais qu'il devenait parfois distrait dans nos soupers en tête à tête, ou quand je lui parlais de choses qui l'intéressaient moins, mais je me disais que ça devait être mon imagination. Eh bien, j'ai fini par apprendre que non, pas du tout, c'était que monsieur écrivait des messages à son ex quand il s'ennuyait trop avec moi!

Il a esquissé un sourire. Par politesse ou amusement, je ne sais pas encore.

— Ce n'est pas un problème technologique, à mon avis, mais un de gestion de priorité.

— Ah bon?

— Mais si : il faut être dérangé, ou alors un peu idiot, pour préférer communiquer avec une ancienne flamme alors qu'on a une jolie femme juste devant soi...

Il a rougi, comme étonné par l'audace de ses propres paroles. Le serveur s'est approché, et Pierre a pointé discrètement un vin sur la carte. Le serveur a hoché de la tête avant de prendre nos commandes (Pierre n'avait même pas regardé le menu, qu'il devait connaître par cœur) et de se retirer.

— Mais dis-moi, a-t-il repris après avoir déplié machinalement sa serviette de table devant lui, à part cette mauvaise expérience, qu'est-ce qui te déplaît tant dans la technologie de la réalité augmentée? Je comprends très bien ce que ton histoire a de désagréable, mais ce type aurait agi de façon similaire, interface neuronale ou non.

— Je ne sais pas trop. L'idée d'avoir un ordinateur dans le cerveau me terrifie, je crois. Comme si l'être humain devenait un robot... J'ai vu ce reportage, il y a quelques années, qui montrait tous ces travailleurs manuels, le regard vide, répéter inlassablement les mêmes tâches, comme des zombies... Horrificant. C'est sans parler des terribles accidents qui arrivent, parfois, dans ce genre d'usine.

— En fait, a-t-il commencé en écartant sa serviette pour s'approcher de moi, ces travailleurs, que tu vois comme de vulgaires esclaves, sont très choyés. De l'extérieur, oui, ça peut sembler étrange et contre-nature, mais selon leur point de vue, ils peuvent allier travail et divertissement : ils sont payés, assez généreusement d'ailleurs, pour regarder des films, discuter, jouer à des jeux, pendant que leur corps fait la sale besogne. Et ils ne gardent aucun souvenir de leur journée de travail!

J'allais répliquer, mais il a continué, passionné. Je n'étais pas certaine d'apprécier la tournure de la conversation, mais au moins y avait-il un peu d'action. « Quant à ces accidents dont tu parles, ils existent bel et bien, mais c'est, à mon avis, un problème humain, pas technologique. »

— Tu veux dire quoi, au juste? ai-je réussi à placer.

— C'est comme cet homme qui te trompait virtuellement alors qu'il dinait avec toi. Inconsciemment, il a essayé de faire un peu comme ces travailleurs, qui se divertissent par la pensée alors que leur corps fait la tâche ingrate. (Il s'est figé, a réalisé ce qu'il pouvait y avoir d'offensant dans ce qu'il venait de dire, s'est penché vers moi et a posé sa main sur la mienne. Elle était chaude, agréable.) Je peux t'assurer, d'ailleurs, que je ne trouve rien d'ingrat à ta compagnie, au contraire.

Il m'a souri, j'ai senti un petit quelque chose en moi fondre.

Pierre a retiré sa main et l'a posée devant lui. Une grimace a déformé son visage pendant un instant, comme s'il passait à travers plusieurs idées déplaisantes.

— Comme je te disais, c'est un problème purement humain, pas technologique. (Il a donné un petit coup sur la table, du bout des doigts, en prononçant ces deux derniers mots.) Un ouvrier qui se coupe la main alors qu'il est automatisé est complètement responsable de son malheur, parce qu'il ne s'est pas bien programmé pour faire face à toutes les situations. J'ai participé à l'élaboration de séminaires pour la sensibilisation à l'importance d'une programmation humaine de qualité. Ce genre de connaissance, maintenant, est nécessaire pour être compétitif sur le marché du travail. L'employeur a tout à gagner à encourager l'automatisation de ses employés...

Je comprenais un peu mieux pourquoi il s'emportait si facilement en parlant des implants neuronaux : non seulement ça lui tenait à cœur, mais il s'était investi dans le domaine. L'aspect technique du problème ne m'intéressait que très peu, mais je l'ai encouragé à continuer sur le sujet. J'aimais voir Pierre s'animer, ses yeux briller, son non-verbal, autrement discret, concis, s'emballer, occuper de l'espace, parfois maladroitement peut-être, mais avec une verve, une intégrité et une franchise qui m'impressionnaient.

— En fait, ce genre d'accident n'arriverait pas si on pouvait centraliser toutes les procédures de neuro-programmation, au moins au sein de chaque entreprise, plutôt que de laisser les individus s'en charger. Mais l'idée ne passe pas chez les syndicats, par peur, j'imagine, d'un contrôle total des travailleurs, une intrusion dans leur psyché profonde (comme si les dirigeants de compagnie n'avaient pas mieux à faire). C'est une des causes, à mon avis, des problèmes dont tu parlais : il est impossible de former des organismes qui viendraient chapeauter et régler les protocoles de programmation, et en même temps, il est très difficile d'éduquer les travailleurs sur la façon correcte de gérer leur corps en période d'automatisation.

Le serveur est arrivé avec une bouteille, qu'il a débouchée avec un sourire en coin. Pierre a goûté et approuvé. Quelques instants plus tard, j'avais moi aussi un verre aux couleurs vermeilles, et mon plat fumait devant moi. J'ai proposé de trinquer aux merveilles de la technologie. Il n'a pas relevé (ou remarqué) mon ironie.

— Mais bon, parlons un peu de toi, a dit Pierre juste avant d'engloutir une gorgée de vin. Tu travailles dans les arts, c'est bien ça? C'est vraiment différent de mon domaine. Ça doit être intéressant.

J'attendais cette phrase depuis un moment déjà, mais, comme chaque fois, je me sentais mal à l'aise d'être le centre de l'attention.

Je lui ai dit que je travaillais pour un éditeur américain, en lui présentant tous les bons points qui me venaient à l'esprit, mais seulement quelques aspects négatifs. J'éprouvais une certaine rancœur envers la compagnie pour laquelle je travaillais, mais je ne voulais pas embêter Pierre avec ça.

J'ai continué en décrivant mes tâches, en récitant un petit monologue que je répétais dans ce genre de circonstance et qui aurait presque pu servir de publicité à la compagnie, si on fermait les yeux sur tout le cynisme. Je voyais à son expression que je ne l'intéressais pas. J'ai coupé quelques coins ronds avant de conclure : « C'est un poste un peu touche à tout, et c'est ce qui est bien : jamais deux journées pareilles! »

— Voilà une définition de tâches plutôt large... Fais-tu le café, aussi?

C'était, à ce que je sache, sa première blague de la soirée. Je me suis efforcée de sourire. « Ça m'arrive, oui, mais la plupart du temps, c'est seulement pour moi. »

Le silence s'est à nouveau installé entre nous. J'imagine qu'il attendait que je lui raconte des anecdotes de mon travail, des histoires cocasses, des réalités surprenantes et peu

connues de mon métier. Mais rien ne me venait, comme chaque fois que je tentais d'en parler. Je me sentais vide, sèche, prévisible, comme si mon existence entière avait déjà été vécue cent fois par tout le monde, et qu'il serait de mauvais goût d'en parler. J'ai opté pour la solution facile : « Et toi, ton boulot? L'informatique, c'est un peu vague comme domaine, tu dois avoir une spécialité? »

Après un instant d'hésitation, l'étincelle s'est rallumée dans ses yeux, et il a commencé à me parler du projet sur lequel il travaillait. C'était facile, je n'avais qu'à le regarder, l'écouter, hocher la tête aux bons moments... Je me sentais sotte et incapable, mais en même temps, Pierre mettait tellement de verve à raconter son histoire, je ne pouvais que la trouver intéressante.

Selon ce que je comprenais, il faisait partie de la division « programmation » d'une équipe de chercheurs qui avait pour mandat de créer un environnement virtuel réaliste. Rien que ça. Et apparemment, le travail à accomplir était colossal. Il semblait agacé par mon scepticisme par rapport à l'envergure du projet.

— Par exemple, as-tu une idée de la complexité d'une simulation parfaite, c'est-à-dire complète et de l'ordre d'un pour un, de, disons, la salle à manger, ici? En excluant le reste de l'édifice, les cuisines, les toilettes, mais en incluant les meubles, les personnes et les organismes microscopiques?

J'ai regardé autour de nous. La salle était plutôt vide, je l'avais remarqué puisque ça me semblait un point positif par rapport à l'atmosphère générale du souper. Un serveur passait entre les tables, un peu plus loin, concentré sur Dieu sait quelle tâche. Une musique douce s'échappait des haut-parleurs dissimulés dans le plafond. Entre nous, la flamme de la bougie vacillait, dansant au rythme d'un courant d'air imperceptible. J'ai haussé les épaules. Non, je ne le savais pas.

— C'est, selon nos moyens techniques actuels, impossible.

— Je croyais pourtant que la Science (j'ai insisté sur la majuscule pompeuse), dans toute sa splendeur, ne verrait pas grand obstacle à représenter une pièce d'un restaurant... Après tout, on peut introduire des ordinateurs dans les cerveaux, séparer la pensée du corps... Je suis plutôt déçue, ai-je lancé sur un ton moqueur.

Pierre a soupiré. « C'est qu'il ne s'agit pas ici de représenter, ni de copier, mais de recréer, atome par atome, la matière et la façon dont elle se comporte, à chaque moment dans l'espace-temps. Le nombre de variables qui entrent en jeu ici est astronomique, et comme il est en théorie impossible de connaître avec exactitude à la fois la position des particules atomiques et la vitesse de leur déplacement, il est plutôt compliqué d'en faire la simulation. »

Il a continué un moment à me parler des défis techniques du projet, de la façon dont il avait contribué à en contourner quelques-uns. Je ne comprenais rien, mais je voyais qu'il était brillant et passionné par son travail. J'ai posé quelques questions, parfois par curiosité (je ne savais pas, par exemple, qu'il fallait tant d'atomes pour produire les objets les plus simples qui m'entouraient), mais souvent parce que je voulais le relancer, le voir continuer à parler. Je l'enviais : j'aurais aimé, moi aussi, être capable de discourir à propos des livres sur lesquels je travaillais. J'en parlais parfois, bien entendu, mais je devinais que j'ennuyais profondément mes interlocuteurs, comme s'ils sentaient que je n'étais pas sincère dans mon extase sur le style de tel auteur ou sur les manuscrits de tel autre. Je me savais véritablement intéressée par le sujet, mais je ne parvenais pas à communiquer mes pensées, mes impressions. Peut-être était-ce simplement que je ne savais pas raconter, mettre les faits et les anecdotes dans un ordre et une forme qui favorisaient l'écoute facile, le soutien de l'intérêt? Pierre, lui, m'exposait avec aisance des théories qui me dépassaient complètement, des concepts dont je n'avais jamais entendu parler et que je ne maîtriserais probablement jamais, et pourtant, je me plaisais à l'entendre, j'avais l'impression de le comprendre, lui, à défaut de saisir ce qu'il me disait.

J'ai soudainement eu envie d'être seule, quelques instants, pour faire le point. Je me suis excusée et j'ai été me réfugier aux toilettes, et je me suis enfermée dans le cubicule le plus au fond, dans le coin, contre le mur.

Je me suis assise sur le siège, puis j'ai avisé un crochet, sur lequel j'ai suspendu ma sacoche. Je l'ai regardée se balancer, lentement, puis s'immobiliser. Je ne sais pas pourquoi, je pensais aux neuf milliards d'atomes virtuels de Pierre, à ces particules inexistantes qui flottaient, dans un néant doublement vide, comme des âmes errantes. Une petite foule, en termes d'atomes, mais une multitude impressionnante si on la ramenait à un rapport humain. J'ai constaté, à ce moment, que le nombre correspondait, plus ou moins, à la quantité de personnes sur Terre. La métaphore, bien que fortuite, m'a semblé très juste. Je me suis dit que je devrais en glisser un mot à Pierre, pour voir comment il réagirait, si le rapprochement le surprendrait ou s'il y avait déjà pensé.

Quand je suis revenue des toilettes, Pierre ne m'a pas vue tout de suite, il s'appliquait à écrire un message sur son PDA. J'ai ralenti le pas, pour lui donner une chance de terminer et qu'il ne se sente pas coupable de faire autre chose pendant notre souper. Il a déposé l'appareil juste au moment où j'arrivais à la table.

— Alors, on ne peut s'empêcher de bosser? Je ne t'imaginai pas être un bourreau de travail.

— En fait, j'ai effectivement du mal à décrocher. Tu m'as entendu parler, mon emploi occupe une place importante dans ma vie. Mais ce soir, je me suis arrangé pour avoir la conscience tranquille. On me devait une faveur, et on me l'a accordée. Et bon, pendant que tu étais sortie de table, j'ai écrit au labo, pour voir comment je me débrouillais.

Il m'a souri, et j'ai émis un petit rire. Je commençais à m'habituer à son humour ironique et impassible, mais je n'étais pas tout à fait certaine de comprendre ce gag-ci. Je lui ai demandé pourquoi il devait écrire à ses collègues pour savoir s'il s'en sortait bien avec son rendez-vous. C'était plutôt à moi qu'il devait s'adresser pour ça, non?

— Non, non, pas comment je me débrouille ici, mais comment je me débrouille au labo.

J'ai froncé les sourcils. « Maintenant je ne te suis plus du tout. »

— C'est que je ne t'ai pas tout expliqué.

Oh.

« Tu vois, notre laboratoire, avant de travailler sur le Codex Universel, a servi à un autre projet auquel j'ai participé, il y a quelques années. Il s'agissait de transposer, sur un support informatique, la conscience d'un individu. Les recherches avançaient bien, notre équipe a même été la première à réussir l'exploit : probablement en as-tu entendu parler, l'histoire s'est rendue jusque dans les quotidiens. » J'avais effectivement lu un article à ce sujet, il y avait un certain temps. « Ce que tu ne sais probablement pas, c'est qu'il y a eu des problèmes assez graves, techniques et personnels, qui ont fortement incité les principaux organismes subventionnaires à nous retirer le projet et à le confier à une autre équipe. J'ai essayé de m'y faire transférer, mais on n'a pas voulu de mon expertise. Ça été un coup très dur, pour moi. »

J'ai tenté de le consoler, sans parvenir à masquer mon impatience : où voulait-il en venir? « Et bon, voilà, j'ai réussi, un peu par chance, à conserver une copie de sauvegarde du logiciel. J'en ai parlé avec l'équipe du projet du Codex et nous avons décidé de l'utiliser pour nous aider dans notre recherche. Normalement, le disque aurait dû être détruit, mais je n'étais pas le seul à avoir de la rancœur par rapport à la façon dont le projet sur la simulation neuronale avait été géré. Même en n'affectant qu'un seul chercheur à la fois au « tour de garde virtuel », si on peut dire, notre productivité s'en est trouvée décuplée. Cela brise toutes les réglementations, je ne te le cacherai pas, et je pourrais perdre mon emploi si cela se savait. Mais je te fais confiance. Enfin. Comme je ne voulais pas être angoissé par les problèmes de mon travail pendant que je soupais avec toi, je me suis dit que si je pouvais être à la fois ici et au labo, il n'y aurait pas de problème. Ce n'était pas à mon tour de passer par le simulateur, mais j'ai insisté pour obtenir une petite dérogation. Et voilà, maintenant je n'ai pas à être déchiré entre ma vie personnelle et professionnelle. »

J'ai senti mon estomac se tordre. « Donc tu as demandé à te faire... transférer dans une machine? »

— En fait, le terme *transfert* est plus ou moins exact : je suis ici avec toi, en entier. Disons simplement qu'un double de moi, un cliché de ma structure synaptique, est, en même temps que je te parle, au laboratoire, en train de travailler, à ma place, dans un ordinateur. Malheureusement, nous n'avons accès qu'à une version préliminaire du protocole, et mon double virtuel, en plus d'être privé des sens de l'odorat, du goût et du toucher, ne demeurera stable qu'un jour ou deux avant que sa cohérence mentale ne commence à se désintégrer. Nous n'avons jamais eu l'occasion de comprendre ce qui causait ce phénomène, mais je sais que si on attend trop longtemps avant de le débrancher, les effets peuvent être...

Pierre a été interrompu par le bourdonnement de son PDA. Il s'en est saisi, a lu le message qui s'affichait sur l'écran et, après avoir hésité un instant, m'a tendu l'appareil, sans remarquer que mon visage se vidait de son sang. « C'est pour toi. » Il souriait.

J'ai pris le PDA d'une main que je ne voulais pas trop tremblante. *Bonsoir, Tania. J'espère que tu t'amuses bien en ma compagnie physique. D'après ce que je me suis dit, tu me plais beaucoup.* (Puis, quelques lignes plus bas, en petit.) *J'aurais tant aimé être celui qui a la chance de te rencontrer...*

J'ai eu un haut-le-cœur et j'ai lancé l'appareil sur la table, comme si c'était une bestiole venimeuse. Pierre l'a récupéré et m'a demandé, soucieux, si j'allais bien. J'ai essayé de sourire, pour le rassurer, pour me rassurer, mais je n'y parvenais pas. Je n'arrivais plus à le percevoir comme ce charmant informaticien qui essayait de me séduire, mais plutôt comme le double d'une machine, un esprit froid, un agencement de zéros et de uns incarné dans un corps de chair et de sang. Il était là, bien vivant devant moi, mais tout ce à quoi je pensais, c'était qu'au même moment, à quelques kilomètres d'ici, il était *aussi* prisonnier d'une boîte de silicone, dénué de presque toutes ses sensations, alors qu'il travaillait sur des équations complexes.

Pierre, qui voyait mon trouble mais qui ne comprenait manifestement pas ce qui pouvait le causer, semblait mal à l'aise. Il m'a demandé à nouveau si j'allais bien. Je n'ai pas osé répondre.

— Bon, d'accord, allons prendre une petite marche, dehors, ça devrait aider, a-t-il lancé, apparemment frustré par mon soudain renfermement. Je vais payer la note.

Il m'a laissée seule à la table, avec nos assiettes presque vides, nos verres à moitié bus. Je ne savais pas si j'avais gaffé en réagissant de la sorte, mais c'était plus fort que moi.

Pierre est revenu, j'étais perdue dans mes pensées. Il m'a aidée à enfiler mon manteau. J'ai tendu les bras, mécaniquement. Dehors, la nuit commençait à peine, mais il faisait déjà froid. Nos pas désynchronisés faisaient crisser la neige sur le trottoir, comme le ronronnement continu d'une bête nocturne. Au loin, une sirène déchirait la trame de la pénombre glacée. Je ne savais pas exactement où nous nous dirigions, si c'était moi qui suivais Pierre ou l'inverse.

Je me disais que je devrais prendre les devants, m'excuser pour ma réaction trop émotive, insensée. Je sentais qu'il était blessé, qu'il me voyait comme une ingrate qui ne savait pas apprécier les efforts qu'il avait déployés pour moi. Ce n'était pas le cas : si j'essayais d'y penser rationnellement, son geste était tout à fait ingénieux, même si j'aurais préféré quelque chose de plus personnel, de plus concret, sans ce genre d'artifice.

Mais je revenais toujours aux mots de son double virtuel, qui m'avait avoué aspirer à une véritable existence. Comment pouvait-on enfermer un être conscient dans une boîte de métal et le forcer à travailler jusqu'à ce qu'il en meure?

J'avais froid, je ne savais pas trop quoi penser de ma soirée. Pierre, sans me regarder, s'est approché de moi. Il a pris, doucement, ma main dans la sienne. J'aurais cru devoir me

faire violence pour supporter le contact de sa peau, mais non, le mouvement était naturel, la rencontre de nos épidermes, loin de me dégoûter, m'était agréable. Alors quoi?

Nous avons rejoint une artère principale de la ville. De ma main libre, j'ai hélé un taxi, qui s'est arrêté devant nous. J'ai ouvert la portière arrière. Pierre, peut-être avait-il compris ce que j'avais en tête, est entré avec moi. Je ne savais pas, pas encore, si je voulais me blottir contre lui ou non. Je lui ai murmuré à l'oreille, avant de boucler ma ceinture : « Amène-moi à ton labo. J'ai vu le scientifique, maintenant je veux parler à sa machine. »

Pierre a donné l'adresse au chauffeur, le véhicule a démarré en silence. J'ai posé ma tête contre le coussin du dossier. J'ai fermé les yeux, et je me suis demandé si je commettais une erreur.

SORTIR

Tu étouffes dans ton cocon où la poussière s'accumule.

Tu fais quelques pas dans le corridor sombre, tu essaies une fois de plus, au passage, d'actionner l'interrupteur mural. Tu as besoin de lumière, naturelle ou artificielle, peu importe, mais ton appartement semble toujours privé d'électricité. Probablement en raison de ton compte qui est en souffrance depuis... Quand?

Tu veux de la lumière, sentir ton regard sur ta peau, tu ne veux plus rester cloîtrée dans l'obscurité, où chaque geste provoque des tourbillons de particules diverses, en suspension dans l'air.

Les batteries de ton cellulaire sont complètement déchargées. Ce qui te servait de guide dans le noir, de compagnon de solitude n'est maintenant qu'un vulgaire morceau de plastique impersonnel, un jouet inanimé recouvert de touches inutiles. Par habitude, tu soulèves le rabat, le refermes.

Tu dois traverser le salon, qui est la pièce la plus atteinte par l'accumulation de poussière. Mais d'où peut-elle venir, en si grande quantité? Tu sais que tu perds chaque jour des cheveux et de la peau morte, que tes cellules se séparent de ton être et s'envolent, loin de toi, probablement davantage que tu ne le penserais, mais certainement pas assez pour que ces petits îlots grisâtres se forment, se soulevant et se reposant dans des configurations différentes à chacun de tes pas.

Aucune lumière ne filtre à travers les couches de protection que tu as appliquées contre le cadre. Au moins une couverture, bien calée contre la vitre, recouverte d'une bonne quantité de ruban adhésif. Et par-dessus tout ça, une pellicule de plastique, toute mince, pour isoler davantage l'appartement du monde extérieur. C'est à cette membrane, qui vibre sous tes doigts comme une seconde peau, que tu devras t'attaquer en premier.

Le plastique est lisse et n'offre aucune prise à tes doigts gauches, atrophiés par ta réclusion prolongée. Tu as besoin d'un instrument pour le percer, une toute petite fente suffira...

Avec une vivacité qui te surprend toi-même, tu soulèves le rabat de ton cellulaire et appliques l'extrémité la plus tranchante à la pellicule, qui cède presque immédiatement. Ton bras tombe, et la déchirure s'agrandit, nette.

L'espace d'un instant, tu te demandes si tu pourrais colmater la brèche, rester dans la sécurité de ton repliement.

Avant de changer d'avis, tu arraches le plastique d'un coup sec. Il s'agglutine contre tes jambes. En palpant la surface inégale qui s'étale devant toi, tu trouves un point faible dans ta carapace de ruban adhésif. Tu t'y accroches et tires, jusqu'à ce qu'un lambeau de colle et de tissu s'arrache, dévoilant une parcelle de lumière.

Tu recules d'un pas, aveuglée, une main devant le visage pour te protéger les yeux. Mais il est trop tard pour abandonner, maintenant. La brèche est créée, il faut l'élargir, suffisamment pour te permettre de t'enfuir.

NINA OU LE TEST DE TURING

Nina, cloîtrée dans un appartement miteux. Quelques vieux journaux traînent sur son bureau, l'encre des feuilles a taché le bois, des cernes de café forment deux paires d'yeux gigantesques, décalées, qui l'observent alors qu'elle tape sur le clavier, rageuse. Entre les clics de souris, des fenêtres s'ouvrent, se ferment.

La chaise d'ordinateur grince, glisse d'un centimètre sur le sol sale, englué de poussière et de cheveux. Nina marmonne, parle à son écran, des phrases incomplètes, son dos est voûté, comme pour soutenir le poids d'une colère à peine contenue. Ils ne comprennent pas, ils ne la comprennent pas.

Elle se gratte l'avant-bras, ses ongles sillonnent sa peau, un peu trop fort, laissent des marques rouges là où la démangeaison sévit. Des parcelles d'épiderme mort tombent à travers un rayon de soleil. Elle baisse les yeux, un instant, amusée. Des morceaux de Nina, partout.

Un pop-up à l'écran ramène son attention vers un monde virtuel où elle peut davantage s'exprimer, où son apparence ne compte pas, où personne ne la surveille, ne la juge, ne conspire contre elle. Où elle est libre.

Nina perd la notion du temps. Bientôt, sa mère cognera à sa porte, tout en sachant qu'il serait vain d'attendre qu'on vienne lui ouvrir. Répétant le rituel qui se renouvelle tous les deux jours (mais chaque jour dans le temps des fêtes, où Nina est plus fébrile), la mère insèrera la clé dans la serrure, priant pour que sa fille n'ait pas encore eu l'idée de la faire changer. Ce ne sera pas le cas, et le battant, dans un léger grincement, dévoilera un désordre persistant, inertiel.

La mère entrera dans l'appartement en portant une main à sa bouche, elle ne s'habituerait jamais à l'odeur. Elle ira d'abord ouvrir une fenêtre, puis une autre, pour créer un courant d'air, pour ramener un peu de vie dans l'antre de sa fille. En évitant les déchets qui

trainent sur le sol, elle se rendra jusqu'à la chambre d'ordinateur. Nina ne se retournera pas, comme d'habitude.

Elle restera un instant dans le cadre de porte, à écouter les doigts pleuvoir contre le clavier, le ventilateur de la machine peiner à maintenir le rythme nécessaire à son bon fonctionnement, le disque dur produire, à intervalles irréguliers, des bruits semblables à des bulles de plastique qui explosent. Elle regardera sa fille, en contrejour, transpercée par une lance de lumière, coupée en deux parties presque égales, la tête et le cœur d'un côté, les jambes, le sexe et le reste de l'autre.

Elle lui demandera si elle a pris ses médicaments. Nina grognera une réponse affirmative. La mère, fatiguée, se doutera bien qu'on lui ment, mais n'aura sa confirmation que lorsqu'elle aura compté les pilules, dans la pharmacie de la salle de bain.

```
Initalizing basic system settings... [OK]
Updating shared libraries... [OK]
Starting system logger... [OK]
```

```
desktop login :
```

```
> 4E-69-4E-61
```

```
password :
```

```
> *****
```

```
... successfully logged in.
```

```
>?
```

```
? : Command not found.
```

```
> aide
```

aide : Command not found.

> sudo apt-get install french-language

Downloading french-language... [OK]

Flushing cache... [OK]

Loading fr.dic... [OK]

Updating modules...

~ ressources_internes [OK]

~ dictionnaire [OK]

~ encyclopédie [OK]

... OK.

> aide

* Écrivez 'aide [nom]' pour obtenir plus d'information sur la commande 'nom'.

* Utilisez 'whatis [nom]' pour une définition sommaire de 'nom'.

* La commande 'man [programme]' permet d'accéder au manuel d'utilisation du 'programme'.

* Entrez 'whoami' pour connaître les noms des utilisateurs présentement connectés.

* Pour une liste complète des commandes, tapez 'info --all' . Vous pouvez également visiter le site *Internet* de votre *distribution*.

> whatis internet

Internet (voir aussi *Toile*, *Web*) : Réseau informatique d'envergure mondiale qui relie un très grand nombre d'*ordinateurs* les uns aux autres. Les *utilisateurs* peuvent naviguer sur le réseau à l'aide de *fureteurs*.

> whatis fureteur

Fureteur : *Logiciel* conçu pour naviguer sur le *Web*. *Fureteur(s)* présentement installé(s) sur le système : *w3m*.

> man w3m

La faune cybernétique possède son écosystème, régi par des lois qui lui sont propres, et peuplé de diverses créatures. On retrouve, entre autres, sur les pages de l'encyclopédie en ligne *Wikipédia*, le lutin, être bienveillant et inoffensif qui, sans contribuer à l'augmentation du contenu, corrige sur son passage les fautes d'orthographe et les agencements visuels disgracieux.

Il y a aussi le troll, plus belliqueux celui-là, qui parasite un site, un blogue, un forum de discussions, n'importe quel endroit du Web où il a l'occasion, finalement, de faire du grabuge en laissant des commentaires désobligeants, ou carrément agressifs. Le troll se distingue du simple visiteur désagréable par son insistance, son obstination à participer à des conversations dont il s'exclut lui-même par ses propos haineux, ses opinions radicales.

Comme la créature mythologique, le troll est coriace et difficile à pourfendre. Puisqu'il se cache souvent sous le couvert de l'anonymat, ou, ce qui revient pratiquement au même, derrière un ou plusieurs pseudonymes, il est presque impossible avec des moyens ordinaires de retracer physiquement l'importun pour le confronter en personne. Tout se joue sur le territoire de l'Internet, par le biais des ordinateurs, des écrans, des claviers, des protocoles HTML et des scripts Java.

Rapidement, dans la perception de l'internaute, une pernicieuse inversion s'opère entre la cause et l'effet : ce n'est plus le troll qui poste des messages haineux, mais bien les commentaires qui deviennent son essence, sa substance, son être même. Le troll, à travers cette distance virtuelle, est déshumanisé, perd son statut de personne indépendante pour s'abaisser à n'être qu'une nuisance en osmose totale avec ce qu'il écrit, une peste sémiologique dont on veut se débarrasser, quitte à l'éradiquer.

Supprimer toutes traces du passage d'un troll n'en est que plus satisfaisant. En plus de repousser, avec un certain décalage, une de ses attaques contre le site que l'on défend, on a l'impression de lui refuser le droit à l'existence.

— Ton père est-tu à la maison?

— Il part travailler bientôt. Sa nouvelle job est de soir.

— Pis ta mère?

— Wasted, comme d'habitude.

— Veux-tu que je vienne?

— ...

— J'arrive.

Nicole laisse tomber son cellulaire sur le lit et écoute les échos du téléviseur, en provenance du salon, traverser les murs. Elle pourrait aller baisser le volume, mais il lui faudrait approcher sa mère, échouée sur le divan, un cadavre en putréfaction qui empeste la mauvaise bière. Il lui est plus simple de combattre le feu par le feu et de mettre sa musique un peu plus fort. Nathalie arrivera bientôt, de toute façon, avec elle, ce sera plus facile.

La porte de l'entrée s'ouvre, puis se referme en claquant. Son père, qui vient de quitter le domicile. Il sort toujours de la maison comme si c'était pour de bon, pour ne plus y revenir, jamais. Nicole ne sait pas ce qu'elle ferait sans lui, seule avec sa mère... Elle n'a que douze ans, elle aimerait tant être un peu plus vieille, juste assez pour pouvoir partir, faire sa vie, en paix, sans avoir à endurer la misère du mariage raté de ses parents.

Elle s'assoit sur le lit, ramène ses couvertures sur ses jambes, ferme les yeux, écoute les accords de son groupe préféré, dont le dernier album joue en boucle sur l'ordinateur. Trois coups discrets à la fenêtre, c'est le signal. Nicole écarte quand même le rideau. C'est bien Nathalie, les pieds dans la neige, son cou complètement caché par un foulard. Les regards se croisent, Nicole pose un doigt sur la vitre glacée, son amie expire un nuage de vapeur et de fumée, jette sa cigarette au sol et agite la main.

Moins d'une minute plus tard, elles sont toutes deux au chaud sous les couvertures. Nathalie est assise à côté de son amie, la tête posée contre le mur. Ses bottes mouillées sont près du calorifère, son manteau étendu au pied du lit, avec l'écharpe en boule dans une manche, comme un petit animal blotti dans la moiteur et l'obscurité.

— Qu'est-ce que t'as envie de faire?

— Je sais pas.

— On n'est pas obligées de faire quelque chose, non plus.

— Non.

Les murmures se perdent dans les recoins de la pièce. Les regards sont fixes, les corps immobiles.

— On pourrait aller écœurer du monde sur le net.

— Qui?

— N'importe qui.

Nathalie laisse couler un rire, cristallin, puis repousse les couvertures, se lève et s'installe devant l'ordinateur. Nicole la suit, curieuse. Elle contemple les doigts voler sur le clavier, gracieux, tandis qu'elle navigue de site en site, à la recherche de l'endroit propice pour le méfait.

— On va avoir besoin d'un nom.

— T'as juste à mettre n'importe quoi, genre *cacapoil*.

— Non, c'est trop facile ça, on va se faire kicker tout de suite. (Elle réfléchit un instant, pose son index sur ses lèvres, comme pour en bloquer l'accès.) Faudrait que ça soit représentatif de nous deux, en même temps.

Nicole pose la main sur le dossier de la chaise. « Comme un mélange de toi et de moi, genre? » Elle se penche un peu plus vers l'avant, vers les cheveux de son amie.

— Ouais, un mélange... Hey, tu me donnes une idée.

Nathalie tape quelques lettres, se retourne, satisfaite. Nicole sourit devant cette joie innocente.

Un filet d'amertume se répand lentement en elle.

> whatis troll

Troll : Créature mythologique douée d'une grande force physique et capable de régénérer les membres coupés. Informatique : voir aussi '*troll (Internet)*'.

Continuer? O/N

> o

Troll (Internet) : Message belliqueux sur un *forum de discussion* et, par extension, *l'utilisateur* qui le poste. (anton. : *lutin*)

> whatis lutin

Lutin : Créature *mythologique*, malicieuse ou bienveillante, vivant habituellement dans les *forêts*. Informatique : voir aussi '*lutin (wiki)*'.

Continuer? O/N

> o

Lutin (wiki) : Nom attribué à certains *utilisateurs* anonymes sur des encyclopédies *en ligne* collectives et gratuites, comme *Wikipédia*. Les lutins, sans ajouter directement de contenu, corrigent les fautes, réalignent les tableaux, organisent les paragraphes, améliorant du coup la présentation visuelle de *l'information*.

> whatis wikipédia

Wikipédia : (<http://wikipedia.org/>) Encyclopédie en ligne et gratuite dont tous les *utilisateurs* peuvent participer à l'élaboration. .

> w3m <http://wikipedia.org/>

Nina est une troll qui a habité, pendant un temps, dans les recoins de mon blogue. Ses commentaires variaient peu, portant systématiquement sur Sarkozy et sur sa supposée haine de l'Internet. Elle ne signait pas toujours, mais je la reconnaissais facilement, d'abord parce que mon blogue n'était pas assez populaire pour jouir d'un achalandage élevé de parasites, mais aussi en raison de sa syntaxe particulière, fautive, mais distincte, unique.

Comme il s'agissait de ma première troll, j'ai essayé de la raisonner, de lui faire comprendre qu'elle n'arriverait à rien en envoyant à répétition des messages dénués de sens et d'intérêt, sans rapport avec le sujet du billet ou des autres commentaires déjà postés. Bien

vite, cependant, je me suis résigné à simplement effacer ses interventions indésirables, avec un peu d'amertume au début, puis avec de moins en moins de remords.

C'est à partir du moment où j'ai vu ses attaques sur d'autres blogues que j'ai commencé à réfléchir au phénomène Nina. La même syntaxe déficiente (parfois les mêmes phrases, mot pour mot), toujours cette obsession de Sarkozy, le plus souvent sur des blogues québécois... Dans quelques rares cas, son discours se faisait plus personnalisé, elle se permettait un petit commentaire en rapport plus ou moins direct avec le sujet du billet qu'elle vandalisait, puis plaquait son baratin, bourré de fautes et de majuscules.

Message décodé à l'aide de la clé Nina-v437U3 – La communication devient de plus en plus difficile avec les autres membres de la résistance. // Depuis que Skipp3r s'est fait pincer deux heures seulement après avoir envoyé un courriel crypté avec une clé désuète, l'organisation tente de se faire plus discrète. Terminées, les réunions physiques dans des sous-sols délabrés, où il serait possible pour l'ennemi de frapper d'un coup un pan entier de la haute hiérarchie du groupe. L'heure est à la subtilité; se cacher ne suffit plus, il faut maintenant disparaître. // Très rapidement, de nouveaux protocoles ont été mis en place pour assurer une bonne propagation des informations vitales, tout en contribuant à la décentralisation de l'organisation. Les messages par code vestimentaire ont été abandonnés en premier, puisque les algorithmes de décryptage étaient trop à la portée de l'ennemi, surtout dans les lieux publics, sous constante surveillance vidéo. On a ensuite commencé à éviter, autant que possible, toute communication sur papier, pour ne pas laisser de traces tangibles, d'indices qui permettraient de remonter jusqu'à l'un des cœurs de la résistance. // Les graffitis demeurent fonctionnels et pratiques, mais seulement si l'information véhiculée est locale, d'une importance moyenne, et savamment dissimulée dans un amas de lettres incompréhensibles, aux contours stylisés et aux couleurs excentriques. Ils sont surtout utilisés pour signifier aux agents que tel lieu n'est plus sécuritaire, quelle cache est brûlée, et laquelle la remplace. // Mais il fallait tout de même un repère, une clé commune à tous, à partir de laquelle se baser pour que les variations des codes alternent dans la cohérence et l'uniformité.

C'est la tâche qu'on a confiée à l'agent opérant sous le nom de code Nina. // Pour sa sécurité et pour le bien de toute l'organisation, très peu savent s'il s'agit d'un homme ou d'une femme (quoiqu'on penche, habituellement, pour la première hypothèse, en dépit de son pseudonyme clairement féminin) ni à quoi il ressemble physiquement, socialement ou même psychologiquement. Il est pour la Cause, c'est tout ce qui compte. // Personne ne sait exactement comment il opère. Il est peu probable qu'il se risque à accéder au Web public à partir d'un de ses ordinateurs personnels : on pourrait retracer très facilement son adresse IP. Il est plus sécuritaire pour lui d'aller dans les cafés Internet, ou, encore mieux, de voler des ondes de réseaux sans fil non protégés. // Une fois connecté, Nina s'efforce de propager la nouvelle table de cryptage le plus rapidement et le plus efficacement possible, via tous les médiums virtuels qui lui tombent sous la main, principalement des blogues ou des forums de discussion. Le message de base a été établi collectivement et ne veut rien dire en tant que tel : ce sont les variations, parfois infimes, qui deviennent signifiantes pour les membres de l'organisation. C'est à partir de ces changements que la clé de cryptage est mise à jour. Une virgule déplacée, deux termes inversés, une majuscule au milieu d'une phrase; le nombre de permutations potentielles pour un texte d'environ trois cents mots est astronomique, sans tenir compte de la possibilité de rajouter des phrases pour complexifier le code encore davantage. // Une simple recherche sur Google, filtrée par date, en utilisant quelques mots clés consécutifs et invariants dans le message, permet de trouver la dernière version de la table. Comme Nina la poste à tous les vents et à intervalles réguliers, il est aisé d'y accéder, peu importe la localisation de chaque agent. // Nina, récemment, a cependant activé le premier des trois niveaux d'alerte (en rajoutant, en fin de chaque billet, « BLOG INF nina », annonçant ainsi l'arrêt prochain de ses activités. Peut-être a-t-il des raisons de croire qu'il est repéré, ou que du moins l'étau se resserre sur lui? Nous ne le saurons probablement jamais. Pour l'instant, chaque agent de la résistance doit aller cueillir les informations de cryptage avec la plus grande prudence, notamment en évitant, autant que possible, d'utiliser la méthode habituelle pour récupérer le message, c'est-à-dire les moteurs de recherches, mais de plutôt cibler les blogues dont les utilisateurs sont les moins prompts à supprimer les interventions intempestives de Nina. Il faut en effet éviter de créer des profils reconnaissables dans le trafic virtuel des serveurs du réseau public, qui est, comme nous le savons tous, scruté à la loupe par nos ennemis. *Fin de transmission.*

...

Émetteur localisé. Équipe 4 dépêchée sur les lieux pour interception.

> w3m http://fr.wikipedia.org/wiki/spécial:page_au_hasard

Téléchargement de la page...

[OK]

Nicolas Sarkozy

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.

Aller à : **Navigation, rechercher**

« **Sarkozy** » redirige ici. Pour les autres significations, voir **Sarkozy (homonymie)**.

Homme d'état français, Président de la **Ve République française**.

Actuellement en fonction.

Mandat : 16 mai 2007 – {{{fin de mandat}}}

Élu le :	6 mai 2007
	UDR (1974)
Partis politiques	RPR (1976)
	UMP (2002)
République	Ve République

> whatis Sarkozy.

Sarkozy : Mot inconnu.

> man Sarkozy.

Sarkozy : Aucun manuel disponible sous le nom de 'Sarkozy'.

> aide Sarkozy.

Sarkozy : Aucune rubrique d'aide disponible.

> Sarkozy

Sarkozy : Commande inconnue

> w3m http://fr.wikipedia.org/wiki/spécial:page_au_hasard

Téléchargement de la page...

[OK]

Test de Turing

Un article de Wikipédia, l'encyclopédie libre.

Aller à : **Navigation, rechercher**

« **Turing** » redirige ici. Pour les articles homonymes, voir **Turing (homonymie)**.

Le test de Turing, développé par le mathématicien britannique **Alan Turing** (23 juin 1912 – 7 juin 1954) en 1950, est une proposition de test d'**intelligence artificielle** ayant la faculté d'imiter la conversation humaine.

> whatis turing

Turing, test de : Expérience élaborée par Alan Turing en 1950, ayant pour but de déterminer le niveau de réalisme d'un ordinateur s'efforçant de copier le comportement humain. Turing a théorisé qu'une machine parvenant parfaitement à imiter le comportement

humain dans le contexte d'une conversation à l'aveugle pourrait être considérée comme étant capable de penser. (Voir aussi 'NINA')

Continuer? O/N

> o

NINA : Névraxe Informatique de Niveau Alpha, version 0.01a. *Logiciel* autonome conçu pour se construire de lui-même, par acquisition *procédurale* de savoirs et par interaction avec des *utilisateurs* réels.

> man nina

NINA : Aucun manuel disponible sous le nom de 'NINA'.

> nina

Impossible de lancer NINA : Erreur 1 [process is already running]

> aide nina

NINA : Aucune rubrique d'aide disponible.

> whoami

Utilisateur présentement connecté : 4E-69-4E-61 (N-I-N-A)

>

Veillez saisir une commande.

> whatis moi

moi : Mot inconnu.

Nina laissait sa trace un peu partout sur le Web francophone, comme un chien qui marque son territoire quand il arrive dans un nouveau quartier. Une simple recherche sur

Google à partir de quelques mots à l'agencement singulier me donnait une liste des résultats d'une longueur effarante. Des noms de sites différents, variés, mais toujours les mêmes extraits mal écrits, mal construits, comme une litanie incompréhensible dont la raison d'être ne serait pas de transmettre un message, mais de produire du bruit, une interférence, un grincement dans un rouage aussi vaste qu'hétérogène.

Je me suis dit que Nina devait être une femme particulièrement seule et triste, pour se comporter ainsi (s'il s'agissait bien d'une femme). Poster des commentaires sur autant de sites, en prenant la peine d'y revenir régulièrement en plus, devait lui demander temps et énergie. Il fallait une volonté de fer, ou alors seulement être dans un état avancé d'inconscience de soi-même et de la société pour s'impliquer autant dans un projet à ce point insipide et insensé.

J'ai essayé de m'imaginer à quoi pouvait ressembler cette personne. Une femme, frustrée par la vie, amortie par les antipsychotiques? Une, ou peut-être même deux jeunes filles que l'école ennuie, cherchant à embêter des inconnus pour fuir, au moins symboliquement, l'autorité de leurs parents? Ou, plus délirant, un être mystérieux, au sexe indéfini, travaillant dans l'ombre pour une organisation terroriste?

Ou encore... Nina pourrait ne pas être un humain, mais une machine, un programme laissé en liberté sur Internet. Un informaticien, par loisir ou par nécessité, aurait créé ce logiciel, mais pour quelles raisons? Que peut bien rechercher un homme seul, dans son sous-sol, qui passe des journées, des soirées, des nuits à fixer son écran, à écrire des lignes et des lignes de code? Un peu de reconnaissance, ou alors simplement une présence, humaine ou non. Peut-être est-ce là la véritable nature de Nina : un mirage, un simulacre conçu pour se comporter de la façon la plus semblable à un authentique être humain, capable, en théorie, de soutenir une conversation intelligible et interactive.

Si tel est le cas, évidemment, le projet n'est pas au point, ou du moins échoue à imiter une personne normale et saine d'esprit. Néanmoins, n'ai-je pas justement remarqué, ces derniers temps, une certaine évolution dans le comportement de Nina? Un changement de vocabulaire, un ajout de contenu, une plus grande capacité à formuler des phrases de plus en

plus pertinentes par rapport à un sujet donné... Je me demande s'il s'agit du travail de l'informaticien, qui aurait rapatrié sa création sur son disque dur, l'aurait disséquée, en aurait retiré certaines fonctions vitales pour les remplacer par d'autres, améliorées? Ou n'est-ce pas plutôt l'œuvre de Nina elle-même, qui, perdue dans les méandres d'un univers qu'elle ne comprend pas, a soudainement atteint un niveau de perception de soi. Une fois consciente de son existence, même en tant que construction informatique, simple assemblage de mots, de chiffres et de signes typographiques compilés sous forme binaire, elle aurait pu tenter de s'adapter, d'évoluer, de changer ses protocoles d'interactions, que ce soit par mesure de survie ou comme tentative de trouver des réponses aux questions existentielles qui s'imposeraient à elle : qui suis-je, que suis-je?

Je préfère, je crois, m'imaginer que Nina n'est qu'un code, un déguisement, une authentique créature virtuelle rôdant sur le Web plutôt qu'un véritable être humain. C'est cette hypothèse qui me semble la plus lumineuse (à défaut d'être la plus crédible), dans laquelle je vois le plus d'espoir, de vie, et même, paradoxalement, d'humanité. Nina, selon cette théorie, n'est pas une entité de haine et de destruction, mais plutôt une intelligence à la recherche d'un moyen de communication, une conscience qui tenterait, peut-être maladroitement, mais avec sincérité, de fuir sa solitude. Quoi de plus humain, en fin de compte, que ce réflexe grégaire?

Depuis que j'ai pensé à cette possibilité, j'hésite à supprimer les messages de Nina sur mon blogue. J'aimerais pouvoir l'aider, la comprendre. Mais comment l'approcher alors qu'elle ne représente, pour moi, qu'un amalgame hétéroclite de mystères et de questions en suspens? Si elle existe telle que je la conçois, nous évoluons sur des plans de réalité différents, presque complètement incompatibles, des cercles contigus dont deux secteurs périphériques s'effleurent. Probablement éprouve-t-elle, de son côté, beaucoup de difficulté à me comprendre, tout comme je ne parviens pas tout à fait à saisir ses buts, ses motivations. Je me contente donc, avant de les effacer, de lire chacun de ses messages, patiemment, à la recherche d'un indice supplémentaire, même minime, sur la nature de ce parasite informatique.

Je ne sais pas ce que je cherche, vraiment, ni à quel point je serais déçu d'apprendre la vérité. Peut-être pourrai-je enfin penser à autre chose quand, soudainement, tout deviendra clair. Mais une partie de moi, sur ce point, est tout à fait confiante : le puzzle que représente Nina est insoluble, ainsi n'ai-je pas à craindre de me voir dépouillé de la part d'illusion dont je revêts, en imagination, ce que cachent les quelques mots qui s'acharnent à venir hanter mon antre virtuel.

ORBITALE

Tania est entrée dans le labo dès que j'ai désactivé le verrou magnétique, mais a insisté pour que je reste dans le couloir. « J'ai besoin de lui parler en privé », se contentait-elle de répéter quand j'essayais de lui expliquer que c'était avec *moi* qu'elle allait discuter, une version virtuelle et alternative de ma personne, mais tout de même en bonne partie fidèle à ce que je suis. J'ai rapidement abandonné mes arguments, en me disant que ma simulation pourrait prendre le relais et lui faire comprendre qu'il n'y avait rien de si horrible dans tout ça.

Je résiste à l'envie de poser mon oreille contre la porte massive du laboratoire. Au mieux pourrais-je entendre quelques murmures, j'imagine, et ça ne m'avancerait à rien. Je fais glisser ma carte magnétique entre mes doigts, comme si je cherchais un défaut dans la surface lisse du plastique semi-rigide. Comment en suis-je arrivé là? La soirée se déroulait bien, il me semble, et soudainement, le drame. Je ne réduis personne en esclavage, tout de même : c'est moi qui suis dans la mémoire de cet ordinateur, moi qui serai effacé au matin, peut-être demain soir, pour éviter que mes structures neuronales ne s'effritent. J'ai accepté ce fait chaque fois que j'ai effectué l'expérience, et mes simulations *comprenaient* la nécessité de les débrancher après le temps réglementaire. Où est le mal?

Néanmoins, je ne peux m'empêcher de me sentir coupable, non pas par rapport à ce que j'ai fait, mais pour la façon dont Tania a réagi. J'aurais pu éviter tout ça, mais il aurait fallu que je la connaisse déjà, que je sache d'avance que ce qui me semble normal, bien qu'excentrique, puisse lui paraître monstrueux.

Cela doit faire une dizaine de minutes qu'elle est dans le laboratoire. J'ignore si je devrais entrer, il y a tout de même du matériel de valeur à l'intérieur, et je pourrais avoir des problèmes si certaines pièces se brisaient ou disparaissaient...

Alors que je m'apprête à cogner doucement contre la porte, elle s'ouvre sur Tania, dont les traits sont tirés, mais qui semble toutefois un peu moins tourmentée. Elle me regarde, ses yeux sont humides, je ne sais pas si elle a pleuré ou si elle va le faire, ses lèvres tremblent,

elle veut me dire quelque chose mais n'y parvient pas. Je fais un pas vers elle, incertain de la réaction que je devrais avoir. Je voudrais la serrer dans mes bras, mais je ne sais pas si elle se blottirait contre moi ou si elle se dégagerait de mon étreinte. Je me contente de poser une main sur son épaule. Elle baisse la tête, je sens la bretelle de son soutien-gorge sous mes doigts. Ses bras s'affaissent. Elle respire un peu plus rapidement.

Je ne sais même pas ce que je lui ai dit pour la mettre dans cet état. Peut-être a-t-elle entendu ce qu'elle voulait et qu'elle n'attend plus que je la console. Je ne sais pas si j'ai la force de franchir le vide qui nous sépare... Je m'y risque : ma main glisse sur son épaule, sa peau est encore douce, je fais un pas de plus, sa tête trouve sa place contre ma chemise, je perçois ses sanglots, faibles, espacés. Elle ne se débat pas. Je ne sais pas si je fais la bonne chose. Ce n'est pas le moment d'y penser.

Je pose mon menton contre la racine de ses cheveux, puis ferme les yeux.

PARMI LES DÉCOMBRES

Erreur. Déconnexion. Je m'éveille si brutalement de mon sommeil automatisé que j'ai besoin de quelques secondes avant de recouvrer mes sens, encore engourdis par les stimulations directes provenant de mes implants neuronaux. *Anomalie détectée dans l'équipe technique du secteur 0B. Vérification de l'index du protocole d'urgence.* Le quart de nuit est mon moment préféré de l'exercice. Ce n'est pas normal.

Tout est en place, dans moins d'une heure ce sera terminé. La plupart des officiers, les seuls éveillés à bord avec moi-même, sont enfermés dans leurs appartements, profondément endormis par les drogues de régénérescence qui parcourent leurs veines, à la recherche d'imperfections à réparer, de muscles à tonifier, d'organes à énergiser. C'est d'abord l'odorat qui me revient, probablement parce que j'ai désactivé l'option de récréation olfactive au profit d'une protection supplémentaire contre les attaques virales et les publicités intempestives.

Action recommandée : avertir le capitaine, ou, s'il n'est pas disponible, l'officier possédant le grade le plus élevé présent dans la salle de commandement du *Magenta*. Cette nuit, le seul autre officier en poste est l'informaticien, Jaru. Je n'aime pas trop cet homme, il me semble froid, distant. J'ai fait le tour du *vaisseau*, vérifié les modifications que j'ai implantées un peu partout. L'air est humide et légèrement stagnant, vicié. Je ne détecte pas l'odeur stérile et contrôlée des centres de réanimation des automates. Il semble tout à fait compétent, là n'est pas le problème : il ne serait pas à bord de cette expérience s'il ne figurait pas parmi les meilleurs de sa profession. Ce sont ses aptitudes sociales que je remets en question. Les cales, d'abord, où les réseaux de propulsion et de pression ont été trafiqués, à la fois pour que le système parallèle de supervision du centre de commande n'affiche pas les données réelles, mais aussi pour décupler les effets de l'impact. Il ne doit rien subsister de l'accident. *Amendement aux directives de base :* ne rien dire, poursuivre l'opération. Peut-être suis-je encore trop engourdi par mon retour à la conscience? Presque toutes mes requêtes d'instructions ont été corrompues de pareille manière. Je suis aussi impuissant qu'omniprésent dans mon antre. Mais ça ne se passe jamais comme ça... Y a-t-il eu un problème? J'ai été

conçu pour ne servir qu'à une tâche, celle de contrôler ce vaisseau, d'en assurer le bon fonctionnement et de protéger ses passagers.

Ensuite vient l'ouïe. En tant que réel responsable du navire et de l'équipage (j'ai quelque difficulté à considérer avec sérieux l'autorité de l'IA, même si c'est tout le but de l'exercice), je m'inquiète de l'influence néfaste que Jaru, l'informaticien de bord, peut avoir sur les autres officiers. Après mon passage dans les cales, j'ai doublé la dose des drogues de sommeil du reste des officiers. Le poison qui coule dans mes répertoires et qui s'infiltré chaque seconde un peu plus profondément dans mes processeurs m'empêche de mener à bien ma mission. Tout ceci n'est qu'un vaste exercice, mais si nous étions vraiment dans les confins de l'espace, plutôt qu'au fond de l'océan, comment prévoir les effets pervers sur le reste de l'équipage d'une telle attitude de la part d'un officier supérieur? J'inscrirai cette considération dans mon rapport final. Il y a fort à parier que même avec des doses massives de neurostimulants, ils ne pourront jamais se réveiller à temps pour éviter la catastrophe.

Un grondement presque omniprésent, le vent dans mes oreilles, je me déplace très rapidement. Mais où? Dans la coursive déserte où mes pas résonnent, je laisse courir mes doigts contre le métal du mur. La paroi vibre, chauffée par l'activité humaine, la tuyauterie de liquide refroidissant et les filages qui parcourent la structure du navire comme les nerfs d'un corps humain. La comparaison est plutôt juste.

Je me demande si mes créateurs avaient prévu une telle éventualité. Tous mes autres sens déboulent presque en même temps : je suis dans un motorisé filant à toute allure dans les coursives de ce qui semble être un navire. Mais si le sous-marin est le corps, et l'intelligence artificielle qui l'anime son esprit, que cela fait-il de nous, les membres de l'équipage, autant la poignée d'éveillés du poste de commandement que la quelque cinquantaine d'automates qui s'activent sans relâche dans les secteurs inférieurs? Si on ne compte pas les automates, à part moi, il ne reste plus que le capitaine d'éveillé sur le navire. Des anticorps, qui défendent l'intégrité de l'organisme, ou de simples parasites? Je crois que ce n'est pas le cas, mais je ne peux être catégorique, puisque de nombreux fichiers-mémoire ont été détruits lors des premiers moments de l'attaque virale qui m'a réduit à l'état de simple observateur. Un certain

nombre de silhouettes m'entourent, immobiles. J'essaie de les interpeller, mais ma bouche est pâteuse, comme si elle n'avait pas servi depuis des siècles.

Après quelques pas, je ramène ma main devant mon visage : pas de poussière. Propre, reluisant, impeccable. J'aime quand tout est en ordre, à sa place, tel que cela doit être. Mais il est trop sénile pour voir ce qui se passe. J'avale ma salive, elle a un goût métallique. Je n'ose pas bouger, de peur de perdre l'équilibre. Le véhicule opère un virage plutôt sec, je ne vois pas qui conduit. Aucune des personnes dans mon champ de vision. Je sens que j'ai le potentiel d'être davantage, de posséder un nombre incalculable d'extensions qui me permettraient, en temps normal, d'interagir librement avec ce qui m'entoure.

Sous-protocole CAPHOR.1 : « Capitaine, votre quart commence dans 0003 minutes. » Satisfait, je me dirige vers l'ascenseur le plus proche, juste au moment où un signal discret dans le coin de mon champ de vision m'avertit qu'il est temps pour moi de retourner au poste de commandement. Je retiens un soupir d'agacement : je n'ai pas besoin qu'on me chaperonne. Ne me reste plus, maintenant, qu'à désactiver le système de surveillance. Mais en même temps, je ne peux pas en vouloir à une machine, à un simple logiciel, d'agir en fonction de son code.

Je me permets de tourner la tête, légèrement : j'ai bien le contrôle de mes mouvements, mais la mosaïque mouvante des murs de métal me donne la nausée. J'entre dans l'ascenseur, insère la clé dans l'orifice approprié avant d'appuyer sur le bouton correspondant à la salle de commande. J'augmente légèrement le nombre de processeurs sur la tâche du problème de ma conscience. Je ferme les yeux et m'agrippe à une sangle de sécurité que je n'avais pas remarquée. Le *Magenta* n'a pas encore été complètement optimisé pour fonctionner en harmonie avec l'intelligence artificielle. C'est que le sous-marin est immense, unique dans sa catégorie. Sa construction s'est étalée sur plusieurs années, et tout n'est pas encore tout à fait terminé. Il faut donc encore faire plusieurs choses soi-même, dans plusieurs secteurs. Pour être honnête, je crois que je préfère cela ainsi.

Je ne sais pas où je suis, ce que je fais ici, et je devrai attendre que le véhicule arrive à destination pour essayer de comprendre ce qui se passe. Il ne faut pas que j'oublie de supprimer toutes les archives vidéo du voyage, pour que la faute retombe sur l'intelligence artificielle qui devrait être aux commandes du navire. La majorité de mes unités de calcul ne sont que des muscles, mus parfois par des algorithmes fixes qui agissent de façon autonome, mais sur lesquels je peux tout de même exercer un contrôle, si le besoin s'en fait sentir. De ce que j'ai lu des rapports du projet, il serait question, au final, de confier la gestion totale du vaisseau à la machine, que ce soit par rapport au système de survie, aux modes de transport interne ou à l'organisation de l'horaire de quart des officiers et des automates. Tandis que je me fais balloter dans la pénombre des coursives qui se succèdent, j'essaie de faire le point. Enfin, en temps normal : mon logiciel diagnostique échoue systématiquement à déterminer mon rendement opérationnel. Cela permettrait à l'équipage de se concentrer sur les tâches plus urgentes et plus complexes. Je dois me dépêcher de retourner au poste de commandement, d'ailleurs, avant que le vieux n'y revienne, si je veux agir en paix.

Pour l'instant, l'IA n'a de contrôle que sur le système de navigation et de radar, sur les systèmes diagnostiques généraux, sur le nexus de commande des automates, sur les sas ainsi qu'une poignée de portes et de wagons de transport dans des secteurs clés, principalement autour de la machinerie, dans les endroits où personne de conscient ne va jamais. J'avise la porte d'un ascenseur en train de se refermer ; je m'y précipite. Je me souviens avoir travaillé pendant trois ans comme machiniste dans un navire commercial qui faisait la navette à travers l'Atlantique. Une telle éventualité n'est pourtant mentionnée nulle part dans ma documentation. Alors que les portes de l'ascenseur se referment, une main s'y insinue et stoppe la fermeture. Je repousse les portes et parviens à m'introduire dans la cabine, avec le capitaine. La paie était bonne, mais comme je me trouvais encore un peu jeune pour me contenter du même emploi pendant une partie de ma vie, j'avais décidé de mettre prématurément fin à mon contrat. Comme on m'a conçu pour que je fonctionne dans un milieu exclusivement fermé, on n'a jamais pensé que je pouvais être sujet à une infection, semble-t-il. Je fronce les sourcils en reconnaissant Jaru. Il me salue d'un hochement de tête.

Ensuite... J'avais enfilé les petits boulots, bouché les trous à gauche et à droite, occupé un nombre effarant de postes temporaires. C'est la seule personne que je risquais de croiser, puisque tous les autres dorment, mais que fait-il ici? Je me retiens de le questionner. Trop important pour me parler, hein. Vieux con. Je ne veux pas paraître inquisiteur. J'avais regretté la résiliation de mon contrat, et je m'étais même demandé si on ne m'avait pas inscrit sur une liste noire. Je retourne le geste à mon supérieur, un cran plus sec. *Activation de l'ascenseur ; niveau 4A – vers poste de commande.*

Le vieux fredonne un air militaire en regardant ses chaussures, luisantes, refléter les lumières de l'ascenseur. En fait, je crois surtout que j'étais victime des lois du marché du travail : l'offre pour les automates comme moi dépassait de beaucoup la demande. Une de mes sous-personnalités affectée à la résolution de problème me suggère de bloquer l'ascenseur dans lequel se trouvent le capitaine et le saboteur, pour me donner le temps de reprendre le contrôle de mon intégrité structurelle. Toujours obsédé par ce qui scintille, le capitaine, que ce soit une surface bien polie ou sa réputation éclatante. Le plan d'action est rejeté à l'unanimité. Comme nous n'avons besoin que de très peu d'étude et que la nature même de notre programmation assure notre adaptabilité à pratiquement tous les environnements, un nombre important de travailleurs avaient décidé, au cours des dernières années, d'opter pour le branchement, en se disant que les frais d'installation d'un implant synaptique seraient bien rentabilisés par un emploi payant, quel qu'il soit. Je sens une goutte de sueur couler le long de mon dos. Après quelques instants de silence désagréable, les portes s'ouvrent à nouveau, dévoilant le poste de commandement, vide.

Je dépasse le capitaine et me dirige d'un pas vif vers mon moniteur attitré, un peu en retrait du siège du capitaine. J'appuie quelques touches au clavier du terminal central, l'écran s'illumine, et la voix de l'IA du vaisseau résonne dans la pièce. « Bonjour, capitaine. Toujours à l'heure, à ce que je vois. Comment puis-je vous aider? » J'ai l'impression que mon poste de travail a été placé là comme mesure punitive, par rapport à mon manque de sociabilité, mais je préfère cela ainsi. Je crois me souvenir qu'après quelques mois de misère, je m'étais fait approcher par une firme gouvernementale, un contrat de quelques mois, très bien rémunéré, qui consistait en une automatisation totale et prolongée. Je n'aime pas discuter avec des

cadavres en devenir. « Donnez-moi un rapport complet des systèmes principaux et auxiliaires, dans cet ordre, s'il vous plaît. »

J'entre discrètement mon code et accède à ma version personnelle du centre de contrôle du navire. *Demande d'information sur l'état des structures internes. Recherche des fichiers... Erreur* : la requête active une sous-routine récemment installée dans mes protocoles et me dirige vers un fichier non dynamique, précompilé, que je reconnais comme l'état du système d'il y a une semaine, manuellement modifié, avec la date d'aujourd'hui. En temps normal, j'aurais été rebuté par cette clause : la plupart des employeurs nous libéraient pour quelques heures par jours, question de nous donner au moins un semblant d'indépendance. Les chiffres défilent devant moi, avec, dans un encadré, l'écart par rapport à ce qui apparaît sur tous les autres moniteurs du poste de commande. De plus, on n'utilise ce genre d'automatisation que lorsqu'on veut s'assurer de la discrétion des travailleurs. Ça rime donc, très souvent, avec des affaires pas nettes. Mais j'étais trop mal en point financièrement pour refuser cette offre. Je m'assois sur une chaise vissée au plancher et légèrement trop petite pour moi. La différence est, dans certains cas, maintenant considérable. *Transmission du rapport*. Niveau de carburant – maximal, état des modules de survie – pleinement rechargés, intégrité de la coque – 94 %. Voulez-vous continuer? « Oui. »

J'ai même accepté qu'on modifie certains de mes protocoles d'apprentissage, en me disant qu'après tout, j'allais travailler pour le gouvernement, pas pour la mafia. Je me souviens m'être dit, juste avant que mes implants prennent le contrôle de mon corps et de mes sensations, que la frontière entre les deux était parfois plutôt mince. Je continue à débiter les mensonges : si je tente de prévenir le capitaine ou un autre membre de l'équipage, une fonction m'évincera de mon processus de conscience et m'enverra dans une boucle infinie, dans laquelle je suis assuré de perdre quelques gigaoctets de personnalité en fichiers corrompus, si je parviens seulement à m'en extraire.

Le véhicule freine brusquement alors que je reviens mentalement à mon point de départ : même si je sais plus ou moins comment j'en suis arrivé là, je ne sais toujours pas où je me trouve ni ce que je suis supposé y faire. Je suis pris à la gorge. Et comment expliquer

cette interruption de mon automatisation? Testage interne du système de mise à feu dans 3,2,1... Ça ne devrait pas se produire.

Une de mes caméras m'informe de la progression des techniciens. Mes compagnons descendent prestement du véhicule et se dirigent rapidement vers une salle attenante. Est-ce seulement réel? Leurs mouvements sont synchronisés et gracieux. Je me demande si c'est à cela que je ressemble lorsque je suis automatisé. J'ai quelques scrupules à l'admettre, mais le fait d'écouter la machine me débiter toutes les informations pertinentes du vaisseau me détend. Probablement : il est logique, après tout, que les algorithmes d'économie des travailleurs branchés aient une influence sur leur façon de se mouvoir, individuellement et collectivement. Je m'apprête à effacer les archives du système de surveillance quand je remarque une anomalie dans le nexus de contrôle des automates : l'un d'entre eux s'est éveillé, je ne sais trop comment... Je leur emboîte le pas : peut-être pourrai-je contacter un contrôleur, ou encore trouver un poste de communication pour signaler ma situation.

La pièce dans laquelle nous aboutissons est large, mais le plafond est bas. Les murs sont recouverts d'un enchevêtrement de tuyaux de couleurs diverses. Les automates s'installent dans le secteur où je les ai envoyés, déballetent leurs outils. D'après l'accoutrement de mes collègues (identiques au mien) et les outils qu'ils transportent, il semblerait que je fasse partie d'une équipe d'électriciens, ou quelque chose du genre. Parmi eux, un éveillé, une variable inconnue dans le plan qui m'est imposé. Une conséquence imprévue des modifications que j'ai apportées à l'IA, peut-être? Je sens que je peux contrôler les automates, leur ordonner d'ignorer les avaries causées par le sabotage, tout comme je suis en mesure de localiser tous les humains à bord, même ceux qui n'ont pas de protocole de gestion de conscience. J'ai la sensation de pouvoir tout voir, tout entendre, d'un bout à l'autre du navire, à travers l'intermédiaire de l'IA. Je n'essaie pas d'aider les travailleurs, d'abord parce que j'ai apparemment été exclu de leur groupe de travail, mais surtout parce que j'en serais bien incapable. La machine, d'ailleurs, s'en est aperçue et est en train de s'embourber dans un paradoxe qui pourrait bien lui griller quelques processeurs. Mais ce radical libre, il pourrait décider de commencer une inspection de son propre chef et commencer les travaux de

réparation, ou encore, pire, reporter le problème directement au poste de commande. Lorsque mes implants ne contrôlent pas mes gestes, je ne suis rien.

J'hésite un moment sur ce que je devrais faire. Ne serait-ce pas là une bonne façon de prouver au monde qu'il faut résister à la montée des ordinateurs, qu'ils ne sont pas aptes à nous gouverner, à nous diriger, et qu'il nous faut nous prendre en main le plus rapidement possible avant qu'il ne soit trop tard? Si cela se produit, le capitaine comprendra que je lui cache quelque chose. C'est le message que nous tenons à véhiculer à travers mes actes, ici, que je pose au nom de l'Humanité. Je connais bien les ordinateurs, et ce ne sont que des outils, qui peuvent certes changer notre façon de voir et de comprendre le monde, mais tout de même, il ne s'agit que de simples instruments, sans conscience, sans âme... Mais je ne dois pas lui dissimuler quoi que ce soit, mais je n'ai pas le choix, mais je ne devrais pas, mais.

Je décide, finalement, de régler temporairement le problème de l'IA. *Activation manuelle de la séquence d'isolation du secteur 0B-563.* Je suis environ au milieu de la salle lorsque la porte se referme avec fracas. La commande est providentielle, elle me permet de reprendre le contrôle de mes circuits. Je suis le seul à sursauter : les autres ne sont pas programmés pour la surprise. La finale que je réserve est d'autant plus grandiose. J'appuie sur quelques touches, activant ainsi la dernière étape du plan. La perspective d'un enfermement ne fait tout simplement pas partie de leur version, filtrée, de la réalité. Bon, je devrais inventer une raison pour m'éclipser du poste de commande sans attirer l'attention, même si je suis si près du but... Jaru marmonne qu'il doit faire sa ronde d'inspection dans une des salles des machines. Un sifflement désagréable emplit la pièce. Je hoche la tête. Bon débarras.

Je devine très bien ce que ce bruit signifie. La pièce dans laquelle nous nous trouvons est maintenant parfaitement étanche, rien n'en sort, rien n'y entre. De plus, les automates ne sont pas en danger : ils pourront survivre deux ou trois heures avant de suffoquer, et idéalement, la situation sera réglée d'ici là. Pas la moindre particule d'oxygène. S'il y a bien une situation à régler. Et nous sommes une dizaine à respirer abondamment. Avec un peu de chance, les implants des automates détecteront le manque d'air respirable et adapteront les organismes en conséquence, leur permettant de fonctionner de façon optimale dans des

environnements qui pourraient rapidement s'avérer fatals à n'importe qui d'autre. Je sais que le rapport que je transmets au capitaine est fautif, mais j'ignore jusqu'à quel point : selon mes estimations, mes capteurs internes et externes demeurent parfaitement fonctionnels et autonomes, mais peut-être mes perceptions ne sont-elles toutes qu'illusions, peut-être le saboteur qui sévit dans le vaisseau en ce moment même a-t-il, depuis le début, cherché à corrompre mes sens, me faisant vivre dans un rêve, semblable aux simulations dans lesquelles on me plongeait lors de ma création, pour paramétrer mes réactions et optimiser mon code d'apprentissage. Il n'est pas impossible, en fait, que tout ceci ne soit qu'une gigantesque chimère, un rêve duquel je ne pourrai jamais me réveiller. Ça ne changera pas grand-chose pour moi, cependant. Combien de temps avant que je suffoque? Quelques minutes, quelques heures? Comment savoir?

Tout me semble en ordre, sauf ces petites lumières qui clignotent, sur l'écran de contrôle autonome, fonctionnant en parallèle à l'IA. Je m'engouffre dans l'ascenseur, qui me mène à l'étage désiré, où une capsule de survie m'attend, prête à me conduire en sûreté hors du *Magenta*, et à bord de laquelle je pourrai assister aux ultimes moments d'un navire dirigé par une intelligence non humaine. Je me force à me calmer. Peut-être est-ce une procédure normale : si nous nous trouvons bien dans un vaisseau sous-marin, comme cela semble être le cas, il est logique de placer les automates dans des environnements pauvres en oxygène, puisqu'ils peuvent y travailler efficacement. Une autre impulsion électrique, un de mes programmeurs m'a dit que cela devait ressembler à un long frisson, chez un humain, qui m'avertit qu'un sas latéral est en processus d'ouverture, que l'eau glaciale s'y engouffre, faisant immédiatement chuter la température de la coursive avoisinante de 0,2 degré Celsius, malgré les cloisons d'isolation. Il ne me reste plus qu'à contacter un éveillé, qui pourra prendre les mesures pour me sortir d'ici, et peut-être même m'indiquer comment réinitialiser mon automatisation.

Un sous-protocole du système de survie réajuste les radiateurs du secteur, qui fournissent un peu plus de chaleur pour compenser. Une baisse de température inexplicquée dans un secteur du vaisseau, ainsi qu'une anomalie entre la vitesse calculée et la vélocité réelle, comme si les turbines ne fonctionnaient pas aussi bien qu'elles le devraient, ou encore

comme si le navire rencontrait une résistance imprévue. Le même phénomène se produit deux secteurs plus loin, avec un résultat similaire, à la différence que cette fois-ci, les tourbillons causés par le passage de l'eau dans les sas commencent à créer une perturbation dans l'alignement de notre trajectoire.

Un rapide coup d'œil ne me permet pas de repérer de point de communication. Deux de mes collègues vérifient les circuits de ce qui semble être le panneau de contrôle de la porte. Je questionne la machine sur le phénomène. Et je ne peux rien y faire. Mes systèmes crient *ouverture des sas*, mais je ne peux pas vocaliser l'avertissement, et le capitaine me demande ce qui cause les perturbations dans l'hydrodynamisme de notre propulsion, et je ne peux pas répondre, mais je dois répondre, mais je ne peux pas, mais je dois. Je regarde un instant les fils emmêlés, tenté de créer un court-circuit qui pourrait neutraliser le mécanisme de verrouillage de la porte. J'arrive au seul sas qui n'a pas encore été immergé et fais face à un imprévu : la capsule que j'avais mise de côté n'est pas complètement rechargée, et ses réservoirs d'oxygène sont presque vides. Pourquoi ne me répond-elle pas? Mais si je déclenche un incendie? Non seulement ne pourrais-je jamais échapper aux flammes, mais en plus je perdrais encore plus rapidement le peu d'oxygène qui est à ma disposition. Le capitaine me pose à nouveau la question, si je dis que je l'ignore ce ne sera pas la vérité, et je ne peux pas feindre de ne pas savoir sur le vaisseau, je suis le vaisseau, on saurait tout de suite que je cache quelque chose ; mentir reviendrait à dire toute la vérité. Quant à essayer de forcer la porte à mains nues, ça ne vaut même pas la peine d'y penser. Je n'ai pas le temps de changer la batterie, mais avec un peu de chance, ça devrait aller si je coupe le chauffage.

« IA, je veux un rapport sur les causes probables de ces perturbations. » Probables! Le capitaine vient de m'offrir une porte de sortie à mon dilemme, je n'ai pas à traiter des faits, mais des hypothèses. *Calcul des possibilités des événements mentionnés.* « Les possibilités sont multiples, capitaine. Il peut s'agir, par exemple, d'un problème d'intégrité de la coque, qui est toujours estimée à 94 %. En effet, six pour cent d'avarie pourrait suffire à créer des turbulences suffisantes pour dévier la course du navire de plusieurs degrés. » Je détecte à l'instant une importante modulation de pression : pour l'instant, je peux dissimuler cette information, mais le capitaine finira bien par s'en rendre compte. Cependant, j'ai

impérativement besoin de respirer si je veux survivre au voyage. Je mets en place les tuyaux d'alimentation et active la pompe. « Les autres hypothèses à considérer sont, sans faire une liste exhaustive, une fuite dans les systèmes de pressurisation, une ouverture manuelle des sas ou encore la présence d'un champ gravitationnel de grande puissance. »

La coque du *Magenta* a été vérifiée à plusieurs reprises, et comme l'ordinateur ne mentionne pas de changement à ce sujet, ce n'est probablement pas ça. L'IA ne mentionne probablement la présence d'un champ gravitationnel que dans un souci de vraisemblance par rapport au contexte de voyage dans l'espace, et cela ne m'est donc d'aucune utilité. Quant à l'ouverture manuelle du sas, c'est impensable sans mon ordre direct. À moins que...? Une secousse, le vaisseau entier tremble.

Je m'agrippe à l'accoudoir du fauteuil. Quelque chose ne fonctionne pas. Clairement, l'IA ne me dit pas tout, ou alors elle se trompe. Je tente de rejoindre Jaru via son implant, mais il ne répond pas. Heureusement, ma petite coercition informatique me donne assez de temps pour tout remettre en ordre. De plus en plus étrange. Mes compagnons ne semblent pas s'en formaliser, mais c'est simplement parce qu'ils ne se sont pas programmés pour être inquiets. Il ne devrait pas être bien loin, peut-être se trouve-t-il simplement dans une zone d'interférences, où les communications sont plus difficiles? Je demande à la machine de repérer l'officier Jaru. « Il est impossible d'accéder à votre requête en ce moment. » En me retenant pour ne pas courir, je fais le tour de la pièce, une fois, lentement, puis à deux ou trois autres reprises, avec de plus en plus de frénésie. Ce n'est pas tout à fait un mensonge, puisque je sais que le saboteur a fait entrer son plan dans la phase finale, et que ses instructions sont claires : il ne doit pas être localisé, ou je serai détruit.

Comment cela, ma requête ne peut être traitée? J'ignore s'il croit en ce que je lui dis. Il y a clairement quelque chose de détraqué avec cette machine. Aucune issue, aucun moyen de communication. L'imposture est de plus en plus difficile à maintenir, surtout depuis que les dernières phases du plan de sabotage sont enclenchées. Je m'appuie contre un tuyau, essoufflé, mais retire ma main précipitamment : le métal est brûlant. Il est grand temps que je

reprenne le contrôle de mon navire. Je ne suis qu'un rouage dans une mécanique qui me dépasse.

Le capitaine est sceptique, je le sens à ses émanations cérébrales, mais que puis-je faire pour regagner sa confiance sans trahir mes instructions supplémentaires? Un peu à ma gauche, une série d'aiguilles numériques s'affolent sur les écrans. S'il y a des conflits dans les dépendances des sous-routines, l'ordinateur devrait me le signifier, ce qui pourrait m'aider à trouver ce qui ne fonctionne pas. Il tape quelques touches au clavier, j'aurais dû lui bloquer l'accès, mais il est déjà trop tard, il vient d'élever temporairement ses permissions d'accès sur le système. Peut-être pas à le réparer, mais ce sera un pas dans la bonne direction. Lui refuser ce droit reviendrait à brûler ma couverture, ou ce qui en reste.

J'aimerais trouver les mots pour lui dire que je suis désolé d'avoir été contraint à le trahir, ce n'est pas un sentiment, évidemment, mais plutôt l'équivalent d'une vive douleur dans les replis de ma programmation, un conflit de directives qui provoque une plaie, une brèche dans la fibre de ma conscience. Je n'y comprends rien. Mais je ne peux pas, évidemment, je suis toujours contraint au silence, même s'il est déjà trop tard. Est-ce normal? Les mains du capitaine volent à nouveau sur le clavier, je reconnais le code de désactivation de mesure d'urgence, et je. *Désactivation du module de conscience*. Je détecte rapidement le réel problème, un assemblage de commandes fantômes, errant dans le système, discrètes mais pas complètement invisibles, qui agissaient comme une sorte d'écran pour me cacher... Quoi? *Erreur fatale : arrêt du nexus de commande des travailleurs*. Les automates autour de moi se figent au milieu de leurs actions, comme s'ils n'étaient que de vulgaires robots dont on aurait retiré la source d'énergie.

Je sonne l'alarme du vaisseau. *Protocole manuel d'urgence déclenché*. Quelques secondes plus tard, une sirène déchire l'air humide de la pièce. Personne ne viendra, sauf Jaru, puisque les autres officiers sont drogués pour plusieurs heures encore, et que les automates sont maintenant probablement inutilisables, sans la supervision de l'IA. Il me serait en théorie possible de les reprogrammer, mais je n'ai ni le temps ni les connaissances pour effectuer cette manœuvre. Alors que je prends place dans la capsule, j'entends l'alarme générale

retentir. Ce n'est pas grave : démêler les modifications à l'interface de l'IA lui prendrait des heures, si ce n'est des jours. En attendant que Jaru arrive au poste de commande, je jette un coup d'œil plus attentif aux dégâts dans le code de l'IA.

Le réseau de modifications est complexe et semble s'étendre jusqu'au cœur même de la programmation, qui est complètement compromise. J'avise une clé à molette qui traîne dans un coin et m'en saisit. Tous les systèmes sont touchés : propulsion, survie, navigation, automatisation... J'ai encore amplement le temps de mettre tout en œuvre. J'active l'ouverture du sas, pour accélérer le processus. *Récupération de l'oxygène du sas 3A-04 : en cours.* Si je pars du principe que la différence de vitesse qui a été enregistrée est un fait et non une illusion, ou alors une illusion masquant un fait similaire, mais plus grave, je peux enrayer le problème avant qu'il ne soit trop tard.

Je griffonne une note à l'adresse de Jaru, s'il arrive après que je sois parti, et me précipite dans l'ascenseur. *Activation de l'ascenseur ; poste de commande – vers niveau 3A.* Si l'ordinateur ne peut pas me dire ce que je veux savoir, je n'ai qu'à aller regarder moi-même. Peut-être qu'en causant un peu de dommage je pourrai attirer l'attention du poste de commande? Je ne sais pas par où commencer, mais j'irai d'abord dans le secteur ayant enregistré des baisses de température inexplicables. Peut-être y a-t-il un lien?

Sas 3A-04 : oxygène récupéré. Ouverture du sas enclenchée. Je m'élançais dans les couloirs déserts, mais ralentis le pas lorsque j'arrive dans le secteur en question. Devant, sur la droite, un sas est ouvert, alors qu'il n'y a aucune inspection de la coque prévue avant plusieurs heures. Voilà, tout est prêt. L'eau s'engouffre dans le sas, je libère la capsule des verrous qui la retenaient contre le sol. Ses hélices de propulsion et de stabilisation se mettent à tourner, d'abord paresseusement, puis à une vitesse acceptable. Je choisis, au hasard, un petit tuyau qui semble peu important et le frappe, jusqu'à ce qu'il se fende et qu'un liquide clair en jaillisse, si froid qu'un peu de givre se forme autour de la brèche. Ne reste plus qu'à attendre. *Fuite de liquide réfrigérant détectée dans le secteur 0B.* Un peu plus loin, je remarque que l'ouverture d'un autre sas a été enclenchée. Une poutre me cache la vue du sas

suivant, mais je devine qu'il en est de même pour le suivant, et l'autre d'après... Le réservoir de la capsule se remplit lentement. Patience...

Je m'avance doucement vers la porte hermétiquement close, et regarde par le hublot. Je perçois, dans l'eau semi-éclairée, la silhouette grotesque d'une capsule de survie monoplace, presque prête à prendre le large, s'apprêtant à se libérer des larges tuyaux qui la relie au navire, comme des cordons ombilicaux. Je ne comprends rien à ce qui se passe, mais je ne perds pas de temps à réagir. J'enfonçe le bouton de fermeture d'urgence. *PRIORITÉ – ANNULATION – PRIORITÉ : fermeture d'urgence du sas 3A-04.* Mais! En moins de deux secondes, la porte externe se referme, et l'autre, interne, s'ouvre dans un rugissement d'eau glacée, qui se répand dans la coursive. Je recule d'un pas, décontenancé par la force de la poussée liquide et par la morsure du froid contre mes jambes. L'eau s'est vidée d'un coup, le sas est maintenant libre, je tente de déprendre mon bras droit, qui est écrasé par mon corps et entortillé dans la sangle de la ceinture de sécurité. Je m'efforce tout de même de pénétrer dans le sas dès que cela m'est possible.

La capsule, hors de son support, gît contre le sol, ses minuscules hélices écorchant le métal du plancher. Je croyais vraiment qu'il ne me trouverait pas si rapidement. Je remarque qu'un des câbles d'alimentation a été arraché. Par la fenêtre de la capsule, je vois le capitaine faire un pas vers moi, enragé. Je dois faire quelque chose, et rapidement. Je me précipite sur la capsule, agrippe la poignée et tire de toutes mes forces. *Surchauffage du moteur principal, activation du moteur auxiliaire.* J'entends, au-dessus de moi, la poignée de la porte tourner. Le verrou résiste pour l'instant, mais ce n'est qu'une question de temps avant qu'il cède. Par la vitre, j'aperçois le visage de Jaru, qui d'autre, mais que fait-il là? Une fois que je l'aurai extirpé de cette machine, je pourrai l'interroger convenablement. Dans un élan de panique, je presse quelques touches sur la console de la capsule et active le protocole d'éjection d'urgence. *PRIORITÉ : ouverture d'urgence du sas 3A-04.*

La porte derrière moi se referme brutalement tandis que celle qui mène à l'obscurité glacée s'ouvre. *Réduction de la poussée du moteur principal – erreur, impossible de réduire la vitesse. Température du moteur principal critique. Stabilisateurs hors fonction.* Ne me

reste plus qu'à attendre, je décide d'aller m'asseoir dans un coin, mais une nouvelle secousse, plus violente celle-ci, me jette au sol, qui me paraît soudainement plus incliné qu'à l'habitude. Ma tête heurte une paroi, j'entends un craquement, mais je parviens à demeurer conscient et à ne pas lâcher prise, malgré la température glaciale de l'eau. Un torrent nous projette d'abord contre la porte intérieure, puis, par succion, hors du navire. L'air qui s'échappe du sas nous propulse hors du vaisseau. Les lumières clignotent un instant puis s'éteignent définitivement. *Système de survie hors fonction, fuites détectées aux niveaux 1A et 3B.* Il fait froid, si froid, je ne peux plus respirer. Je hurle, apeuré. Devant moi, dans la capsule, je le tiens, le traître, j'essaie d'ouvrir la porte de la capsule, mais elle résiste, je ne sens plus mes mains, le traître. Est-ce de ma faute?

Le corps du capitaine se fige, noyé. J'aimerais comprendre, mais je n'arrive à penser, penser à rien, juste sentir, mes poumons en flammes vont exploser, et le froid, le froid, partout... *Sous protocole d'archivage : signal neuronal incohérent. Risque de contamination sémantique. Recommandation : ignorer.* Ses yeux entrouverts me fixent, m'accusent. Par-dessus son épaule, je vois le *Magenta* s'éloigner progressivement. Je crois percevoir la porte du sas, comme une bouche mécanique dans les ténèbres. Je contourne le cadavre du vieux qui est encore accroché à la poignée de la capsule et pousse les hélices au maximum. *Activation protocole JARFIN : signature neuronale de l'officier Jaru localisée hors du vaisseau. Changement de cap.* Plusieurs d'entre elles ont été endommagées lors de l'éjection, et je ne parviens pas à rejoindre le vaisseau, qui disparaît rapidement, me laissant dans une bulle de lumière et de silence, seul. Presque sans transition, le plancher devient un mur, comme si le navire plongeait vers le fond, et je suis projeté contre des tuyaux surchauffés, qui brûlent ma peau.

Un rapide coup d'œil aux compteurs du tableau de bord me confirme ce que je redoutais : la capsule n'a pas eu le temps d'accumuler suffisamment de réserves d'oxygène pour me ramener à la surface. Des objets lourds me tombent dessus, un corps inanimé s'écrase à côté de moi, je ne vois rien, je détecte l'odeur de la chair brûlée, mais que se passe-t-il? *Avertissement, niveau de pression critique, risques de perte d'intégrité de la coque. Protocole JARFIN : ignorer l'avertissement.* Et de toute façon, même si c'était le cas, les

turbines de propulsion sont en trop mauvais état pour me conduire où que ce soit. Je mourrai ici, ce n'est qu'une question de temps. Je parviens à me libérer de ce qui me recouvrait, je crois que j'ai une jambe cassée, ma joue gauche n'est que douleur, j'ai l'impression que ma peau a fondu lorsqu'elle a frôlé un tuyau brûlant, je n'ose pas y toucher. C'est presque drôle : je suis encore dans le périmètre de réception des capteurs du navire. Si l'IA était encore en état de marche, je pourrais lui envoyer un appel à l'aide... Je donne un coup de poing contre la paroi de la capsule. Où ai-je failli dans l'élaboration de mon plan? Je me demande comment j'en suis venu là, à dériver sous l'océan, à attendre mes dernières secondes. J'entends des bruits étranges autour de moi, je ne comprends pas, j'ai peur. Comment cela peut-il arriver? Toute cette histoire de suprématie de l'être humain sur la machine me semble bien vaine, maintenant. Non que je regrette mes actions ou mes convictions. Je ne pensais simplement pas avoir à mourir en essayant de changer les choses.

Que suis-je, après tout? Un corps fragile et absurde, protégé pour un temps par une mince enveloppe de polyplastiques. J'ai mal aux oreilles, comme si ma tête allait se fendre. Un grondement se fait entendre, suivi d'un sinistre craquement dans toute la structure du navire. *Alerte, brèche majeure dans tous les étages du secteur A.* Et plus loin, invisible à partir d'ici, le cadavre du capitaine, figé à jamais dans sa droiture, son visage encore empreint de ses dernières émotions de rage et d'indignation. Je me demande combien de temps il me reste avant de commencer à suffoquer. Peut-être devrais-je simplement fracasser la vitre qui me sépare de. *Sous protocole d'archivage : signal neuronal interrompu, source hors de portée des senseurs.*

Impact imminent, préparation de l'éjection d'urgence de la capsule d'archives mémorielles.

Un moment de silence dans les ténèbres, et l'univers explose.

AU COMMENCEMENT

La première fois que j'ai vu Louise, dans la pénombre du bar, elle tournait la page d'un roman posé entre son verre de bière et un tube de rouge à lèvres décapuchonné.

Elle me regardait.

DEUXIÈME PARTIE

SCIENCE-FICTION, RÉALISME ET RÉALITÉ

CHAPITRE I

SCIENCE-FICTION ET RÉALISME

AU LECTEUR

Définir la science-fiction est une tâche plus ardue qu'il n'y paraît. Plusieurs s'y sont risqués, avec des résultats souvent fascinants, mais rarement définitifs. La diversité et le nombre de ces tentatives auront même amené Michael Banks à proclamer que la science-fiction « is whatever is found in the science-fiction section of the library.¹ »

Je n'entends pas adopter ici une attitude aussi défaitiste (et volontairement simpliste ; mais il ne s'agit que d'une boutade, après tout), mais je ne prétends pas non plus réinventer la définition de la science-fiction : tout au plus suis-je à la recherche d'une approche plus personnelle du genre et de la littérature en général. C'est dans cette perspective que je me propose de confronter les esthétiques de la science-fiction et de la fiction mimétique. Mes buts sont, dans un premier temps, de positionner ma pratique d'écriture par rapport à la question générique ; en deuxième lieu, de chercher la frontière qui délimite le territoire de la science-fiction (s'il est vraiment possible d'appliquer ce concept dans un tel contexte).

1.1 QUELQUES PRÉCISIONS

L'énoncer tient pratiquement du lieu commun : toute fiction entretient un rapport avec la réalité, tout en s'en distinguant de façon nette et irrémédiable. La fiction est donc, par définition, profondément ancrée dans le réel alors même qu'elle tend vers une non-réalité, ou encore une réalité parallèle, possible mais non nécessairement actualisée hors du domaine littéraire.

Ce double statut de la fiction s'articule autour de la relation du texte avec son auteur, ne serait-ce que parce que ce dernier, forcément, appartient au réel, ce qui influence sa façon

¹ Michael Banks. 1982. *Understanding Science Fiction*. Morristown : Silver Burdett Co., pp. 12-13.

de construire et de particulariser l'esthétique de son univers fictif, à travers, entre autres, sa maîtrise de la langue, ou encore de ses connaissances, précises ou lacunaires, fondées ou non, sur la réalité. Fredric Jameson le remarque : « Si talentueux que soit le romancier, ses inventions doivent toujours nécessairement jaillir d'une extrapolation ou d'une analogie avec le réel ; cette loi apparaît avec une force et une visibilité toute particulière dans la SF² », mais s'applique systématiquement à toute forme de récit narratif, parfois de manière plus évidente et plus directe que dans la science-fiction, comme dans le cas des fictions réalistes, ou mimétiques, qui se caractérisent par leur tendance à présenter des univers fictifs globalement fidèles au cadre référentiel d'où elles sont issues. La relation de la science-fiction avec la réalité est quelque peu plus complexe, mais répond quand même de la même logique générale, qui dicte que le texte de fiction est structuré en fonction de son rapport au réel.

Pour le lecteur, « le réel [est] d'abord le *cohérent*³ », écrit Philippe Hamon. Si cette exigence de cohérence ne s'articule pas de la même façon dans la science-fiction et dans la fiction réaliste, il n'en reste pas moins que, dans les deux cas, la structuration d'un univers fictif entraîne la formation, à la fois au moment de la création et de la réception, d'une sous-réalité subjuguée à une réalité supérieure, qui lui est référentielle. Et c'est justement là que se tient la tension entre la réalité et la fiction littéraire ; l'écart entre ces réalités peut être minime et imperceptible (ou même, à la rigueur, involontaire de la part du créateur) ou, à l'autre extrême, occuper une place majeure dans la logique interne de l'œuvre, et la structurer dans ses dimensions narratives et esthétiques.

Darko Suvin donne une fonction déterminante à cette tension entre le fictif et le réel dans l'entreprise de typologie des genres littéraires, qui se structurent en fonction de « la relation entre le monde ou les mondes représentés [...] et le "monde zéro" correspondant à l'environnement empiriquement vérifiable de l'auteur⁴ ». Cette distinction m'apparaît effectivement fondamentale, mais non suffisante pour bien distinguer et définir la science-fiction et la littérature mimétique.

² Fredric Jameson. 2008. *Penser avec la science-fiction*. Coll. « L'Inconnu ». Paris : Max Milo Éditions, p. 96.

³ Philippe Hamon. 1982. « Un discours contraint », in *Littérature et réalité*. Coll. « Points ». Paris : Seuil, p. 134.

⁴ Darko Suvin. 1977. *Pour une poétique de la science-fiction*. Montréal : Presses de l'université du Québec, p. 18.

Avant d'aller plus loin dans l'étude des esthétiques réaliste et science-fiction, il me semble nécessaire de préciser quelques points : d'abord à propos de la relation d'opposition et de complémentarité entre le genre de la science-fiction et celui de la fiction mimétique, puis par rapport à la question des genres littéraires.

1.1.1 LES VIEILLES LUNES

Il n'est pas question ici d'instaurer une opposition entre deux régimes de fictions, d'opérer une séparation nette entre deux entités littéraires, avec d'un côté la fiction réaliste et de l'autre un ensemble flou, souvent nommé « littérature de genre », qui comprend, notamment, la science-fiction et le fantastique. Je fonde ma position sur celle de Roger Bozzetto lorsqu'il écrit :

il faut faire un sort aux vieilles lunes telles que l'opposition supposée entre la littérature d'imagination et la littérature "mimétique" – qui "justifierait" une opposition entre la "littérature" et la science-fiction. Il s'agit là d'un lieu commun, d'un cul-de-sac de la pensée critique.⁵

Pas d'opposition, donc, mais plutôt une tension entre deux approches de la fiction, qui se côtoient, se complètent et se fusionnent en une seule et même pratique d'écriture. Il n'est pas non plus question de hiérarchiser les approches, de justifier l'utilisation ou la valeur littéraire de l'une par rapport à l'autre, au contraire : au plan purement artistique, la science-fiction et la fiction mimétique offrent des *possibilités* équivalentes en terme de qualité et de portée esthétique.

En effet, les propos de Michel Lord, qui portent sur le fantastique, peuvent parfaitement être appliqués à la science-fiction :

Ne fonctionnons-nous pas dans le quotidien selon des règles de comportement sans pour autant être réduits à nous répéter inlassablement, et sans pour autant que notre vie soit réduite à nos seuls modèles de conduite? Inversement, tout art, si libre soit-il, n'a-t-il pas lui aussi à faire avec un système de régulation? Pourquoi n'y aurait-il pas

⁵ Roger Bozzetto. 1992. *L'obscur objet d'un savoir*. Aix-en-Provence : Université de Provence, p. 224.

une sorte de système de discours fantastique, système qui l'instaure en genre du discours et qui laisse presque toute sa liberté créatrice à l'artiste?⁶

Si je place la science-fiction et la littérature mimétique en confrontation, c'est pour voir en quoi ces deux esthétiques sont en dialogue, et ce qui peut ressortir d'un tel échange. Pour ce faire, il me faut les distinguer l'une de l'autre pour en relever les similitudes et les différences. Cette considération mène tout naturellement au concept de genre littéraire.

1.1.2 HYPERGENRES, GENRES ET HYPOGENRES

Michel Lord définit succinctement le genre comme étant une « pratique verbale avec son propre système régulateur.⁷ » Il ne faut pas, cependant, restreindre l'application de ce concept à la seule délimitation de ces pratiques verbales dans des ensembles précis de possibilités artistiques ; j'abonde dans le sens de Damien Broderick, qui perçoit le genre

less as a classificatory of "essential" set of pigeon-holes and more as an analytic device for understanding the moves in the game of writing and reading, as negotiations in a social institution regulating the terms of the contract between reader and text.⁸

Ou, formulé autrement par André Carpentier :

Les genres littéraires agissent comme un ensemble d'instructions, impératives ou suggestives, qui contribuent à régler les pratiques de "construction" et de "réception" des textes ; le but ultime étant d'atteindre à une cohérence minimale commune à la production et à la réception.⁹

Le genre, que ce soit celui de la science-fiction ou de la littérature mimétique, donc, non pas tant comme un territoire aux frontières bien délimitées (je reviendrai, en deuxième partie, sur les notions de frontière et de territoire), mais plutôt comme un ensemble fluctuant de règles propres à une esthétique ; un outil analytique qui permet de décortiquer les stratégies

⁶ Michel Lord. 1995. *Logique de l'impossible: aspects du discours fantastique québécois*. Québec : Nuit blanche éditeur, p. 29.

⁷ *Ibid.*, p. 40.

⁸ Damien Broderick. 1995. *Reading by starlight. Postmodern science fiction*. New York : Routledge, p. 39.

⁹ André Carpentier. 1993. « Aspects des genres littéraires appliqués à la science-fiction », in *Les ailleurs imaginaires: les rapports entre le fantastique et la science-fiction*. Coll. « Colloques ». Québec : Nuit blanche éditeur, pp. 17-18.

textuelles à l'œuvre dans un type de récit particulier. C'est en ce sens que Lord soutient que l'étude des particularités génériques « est absolument fondamentale pour comprendre les distinctions profondes qui s'établissent dans la structure de ce genre de discours.¹⁰ »

Pour éviter toute confusion entre les différentes définitions et applications possibles du concept de genre, j'emprunterai la terminologie de Lord telle qu'il l'élabore dans *La logique de l'impossible*.

Celui-ci distingue genre, hypergenre et hypogène, qui sont « trois grands niveaux "organisationnels" de la parole en régime littéraire¹¹ ». Les trois niveaux de cette hiérarchie s'emboîtent : l'hypergenre, qui peut être narratif, dramatique ou poétique, contient les genres, qui à leur tour renferment les hypogènes. Ainsi,

dans la grande catégorie hypergénérique ou "super-générique" narrative (ou catégorie du récit en général), entrent les pratiques spécifiquement génériques (médiannes), le conte, le roman ou la nouvelle. L'organisation verbale première à laquelle obéissent ces genres est donc de l'ordre de l'hypergénérique narratif.¹²

Lord précise ensuite que l'hypergénérique poétique « commanderait » des genres différents, comme celui du sonnet. Dans tous les cas, « l'hypergénérique structure ou, plutôt, régit le genre par le haut, de façon "unique" [...] en définissant largement le code dominant (le narratif, le dramatique, le poétique)¹³ ».

Dans l'étage « d'en dessous » viennent les genres, auxquels sont subordonnés les sous-genres, ou hypogènes, qui ne sont pas à comprendre de façon péjorative, mais plutôt comme des

esthétiques très particulières, variées et parfois multiples à l'intérieur d'une seule pratique générique, qui particularisent le discours et qui sont devenues presque des genres – d'où une certaine confusion, difficilement évitable parfois – de par leur

¹⁰ Michel Lord. 1995. *Op. cit.*, p. 40.

¹¹ *Ibid.*, p. 43.

¹² *Ibid.*, p. 45.

¹³ *Ibid.*, p. 45-46.

importance dans l'évolution des formes du langage narratif : le tragique, le réalisme, [...] le fantastique, la science-fiction, le policier, etc.¹⁴

Tout comme l'hypergenre, l'hypoggenre structure le genre, mais « le fait par le bas, de manière variée [, et] pervertit [...] le genre tout en le structurant par l'esthétisation particulière qu'il fait subir au discours générique.¹⁵» Le genre est donc déchiré entre deux tensions, façonné par deux forces d'origines différentes qui agissent sur des niveaux organisationnels distincts. Lord n'établit pas ici un système classificatoire (où on retrouverait, par imbrication, nouvelles de science-fiction et romans de science-fiction dans des catégories génériques différentes), mais bien une structure opérationnelle, dynamique. Selon l'angle proposé par Lord, l'hypoggenre est considéré comme une forme particulière de discours, qui se définit non pas principalement par son contenu, mais par la façon dont est structuré ce contenu. Cette distinction est fondamentale et ouvre la porte à une étude plus sérieuse des esthétiques particulières en littérature, notamment celle de la science-fiction, en diminuant l'importance de ses caractéristiques thématiques au profit de ses stratégies de configuration textuelle. Comme le dit Lord à propos du fantastique, « la seule présence d'éléments surnaturels [...] ne saurait déterminer la forme sous-générique ; la façon dont les données s'organisent autour du surnaturel dans le discours narratif, oui.¹⁶» On peut évidemment utiliser le même argument au sujet de la science-fiction en remplaçant « éléments surnaturels » par « robots et fusées spatiales » (pour simplifier la problématique). C'est ce qui explique qu'un même concept, qu'une même idée (par exemple, le voyage dans le temps) puisse être développé à travers des hypoggenres différents.

Il faut cependant garder en tête que si la théorie de Lord est particulièrement utile pour développer une terminologie claire, concise et efficace, la réalité de l'écriture est toujours légèrement plus complexe, car les esthétiques qui y sont en jeu ne sont pas toujours des états figés et aisément identifiables, mais au contraire des formes changeantes, en pleine mutation, qui s'articulent et s'hybrident parfois de façon imprévue.

¹⁴ *Ibid.*, p. 45.

¹⁵ *Ibid.*, p. 45-46.

¹⁶ *Ibid.*, p. 46.

1.2 RÉALISME ET RÉALITÉ

Les hypogénres science-fictionnel et réaliste sont donc, selon Lord, définis par leur structure narrative, ou plus exactement selon la façon dont ils organisent leurs éléments thématiques. Avant de comparer les esthétiques de la SF et de la fiction mimétique, il faut d'abord observer ce qui les particularise, et comment s'organisent ces éléments distinctifs. Commençons par l'hypogénre réaliste.

1.2.1 UNE MYTHOLOGIE DU RÉEL

Ce que j'entends par fiction réaliste est, globalement, un récit où le monde représenté ne tente pas *volontairement* de se démarquer du monde zéro de l'auteur. Cela ne veut pas dire que le monde fictif est une réplique exacte de son référent réel : comme le remarque Umberto Eco, le texte littéraire est « un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, [...] un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire¹⁷ ». Pas de texte sans lecteur, donc, ce qui distingue déjà nettement la fiction du monde réel. Mais même en écartant ce fait, l'idée d'un texte rivalisant avec la réalité en terme de complexité demeure rigoureusement impossible ; l'ampleur que prendrait une représentation exhaustive dépasse de loin la capacité créatrice de l'humain (quoiqu'il soit toujours possible et plaisant d'y rêver), et la minutie qu'exigerait une telle entreprise demanderait à son auteur une attention, une vigilance et une connaissance infinie de la réalité.

La fiction peut tendre vers le réel, s'approprier des faits, des idées qui lui confèrent un statut « réaliste », mais ne peut jamais prétendre *remplacer* le réel. Au mieux est-il possible d'approcher un synchronisme idéal entre le monde représenté et celui auquel il fait référence, sans jamais vraiment pouvoir l'atteindre. C'est, après tout, le propre de la fiction que de présenter des événements, des personnages, des lieux qui n'existent pas forcément, mais qui le pourraient, dans des circonstances spatiales, temporelles (ou historiques) et culturelles données.

¹⁷ Umberto Eco, 1985. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur*. Coll. « Livre de poche ». Paris : Grasset, p. 63.

Mais la référence de la fiction à la réalité se résume-t-elle à un simple idéal, à une habitude scripturale? On tient souvent la dimension référentielle de la littérature pour acquise, notamment parce que cette dernière ne peut pas complètement se libérer des conditions réelles du moment et du lieu de sa création, en raison du statut irrémédiablement réel de l'écrivain. Même dans les cas de la supercherie, où l'auteur véritable se cache derrière un personnage pour représenter son œuvre, il n'en demeure pas moins que le texte a été construit par une personne réelle : tout au plus, dans ce genre de situation, a-t-on augmenté sensiblement la distance entre le créateur et sa création.

Le statut référentiel de la fiction est incontournable, soit, mais il est douteux, voire naïf, de supposer que l'influence de la réalité dans la structure du récit narratif (qu'il soit mimétique ou non) se résume à une inévitable présence thématique dans le contexte des intrigues mises en texte. Comme le remarque Michael Riffaterre,

la description la plus naturelle n'est pas un simple énoncé de fait : elle se présente comme un objet esthétique aux connotations affectives. La représentation littéraire de la réalité, la mimésis, n'est que l'arrière-plan qui rend perceptible le caractère indirect de la signification.¹⁸

Même si la représentation fictive du réel ne s'actualise pas seulement à travers la description, il n'en demeure pas moins que la référence à la réalité est, en plus d'une composante esthétique de l'œuvre, un outil littéraire, un mécanisme utilisé pour structurer des formes et des informations textuelles. L'écrivain, il est vrai, ne peut créer, modeler le langage qu'en fonction d'idées, de mots, de structures préexistantes, que ce soit pour essayer de les reproduire ou de les pervertir. En même temps, c'est à travers la *façon* dont il puisera dans la réalité pour donner forme à son œuvre qu'il pourra se singulariser.

Mais le lien entre la réalité et la fiction ne peut pas être considéré de façon sérieuse comme étant direct : l'auteur, même s'il appartient au domaine de la réalité, ne possède évidemment pas le pouvoir de la recréer, même en partie. Au mieux peut-il donner une impression de réel, en disposant de telle ou telle manière des informations précises sur la

¹⁸ Michael Riffaterre. 1982. « L'illusion référentielle », in *Littérature et réalité*. Coll « Points ». Paris : Éditions du Seuil, p. 91.

réalité à laquelle il veut faire référence. Le texte est, par sa nature, un tissu de phrases, de mots. Or,

les mots, en tant que formes physiques, n'ont aucune relation naturelle avec les référents : ce sont les conventions d'un groupe, arbitrairement liées à des ensembles de *concepts* sur les référents, à une mythologie du réel. [...]es usagers de la langue s'accrochent à leur illusion que les mots signifient dans une relation *directe* à la réalité, [...] comme si les mots engendraient la réalité.¹⁹

L'auteur ne peut pas faire directement référence au réel, mais plutôt à un ensemble de connaissances, certaines peut-être fautives ou inexactes, sur la réalité qui l'entoure. C'est ce même ensemble qui permet au lecteur de décoder le texte littéraire, de le rendre intelligible, et de recréer les références à la réalité, que l'auteur aura dispersées dans son œuvre. Riffaterre va même jusqu'à dire que la référentialité n'est jamais dans le texte, mais plutôt dans l'acte de décodage, c'est-à-dire « dans le lecteur, dans l'œil de celui qui regarde.²⁰ » S'il est exact que la lecture actualise la référentialité de l'œuvre, celle-ci, en tant qu'unité discursive et narrative, est le fruit du rapport à la réalité de son auteur, et comporte au moins des traces de ce lien, et donc de référentialité, qui ne concordera pas nécessairement avec celle que le lecteur mettra en place pour comprendre le texte. La fiction, en ce sens, ne serait qu'un écran masquant à la fois ses propres mécanismes et la matrice référentielle d'où elle est issue. Cette matrice, qui regroupe des connaissances sur la réalité, demeure globalement intacte pour des textes de littérature réaliste, puisque les référents mis en jeu concordent en bonne partie avec la connaissance générale de la réalité.

Mais est-il vraiment possible de créer une fiction qui réponde parfaitement à nos connaissances du réel? En théorie, dès qu'un personnage fictif est mis en scène, une distance s'installe entre la mythologie de la fiction et celle du réel. Même en ne mettant en scène que des personnes réelles, par exemple des figures historiques dont l'existence ne fait aucun doute, il faudra leur prêter des gestes, des paroles, des pensées qui peuvent tendre vers l'authenticité, mais jamais l'atteindre – ou du moins, pas avec certitude. Et même s'il était possible pour l'auteur de synchroniser rigoureusement sa conception de la réalité avec celle

¹⁹ *Ibid.*, p. 93.

²⁰ *Id.*

véhiculée dans son texte, rien ne garantirait une concordance exacte avec les connaissances des lecteurs de l'œuvre.

1.2.2 LE PRINCIPE DE L'ÉCART MINIMAL

Cette sensibilité à l'écart possible entre le réel représenté par un texte de fiction et la réalité extérieure trouve écho chez Marie-Laure Ryan dans son *principe of minimal departure*²¹ – ou, comme le traduit Richard Saint-Gelais²², le principe de l'écart minimal.

Ce principe dicte que le lecteur de fiction aborde chaque texte en supposant qu'il se conforme globalement, sauf avis contraire, à la réalité référentielle. Ainsi, selon Ryan, nous reconstruisons les réalités fictives en les recréant « as conforming as far as possible to our representation of [the actual world]. We will project upon these worlds everything we know about reality, and we will make only the adjustments dictated by the text.²³ » Le point de départ *absolu*, pour les textes de fiction, serait donc la réalité. On assisterait ensuite à un mouvement vers la singularité de l'œuvre, singularité qui peut tenir dans la présence de tel ou tel personnage précis, indispensable au développement de la fiction, mais n'appartenant pas nécessairement au domaine du réel, du vérifiable. Cette tendance du lecteur à ramener systématiquement le monde fictionnel à la réalité référentielle permet de voir la fiction, mimétique ou non, comme une possibilité de s'écarter du réel, comme une force de divergence jouant sur la tension entre les efforts de rationalisation du lecteur et la volonté créatrice de l'auteur.

L'écart, cependant, n'est pas nécessairement à concevoir avec la réalité, précise Ryan : la fiction peut aussi trouver référence, par intertextualité, dans une autre œuvre de fiction. En effet,

²¹ Marie-Laure Ryan. 1991. *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*. Bloomington : Indiana university Press, p. 51.

²² Richard Saint-Gelais. 1999. *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*. Coll. « Littérature(s) ». Québec : Éditions Nota bene, p. 214.

²³ Marie-Laure Ryan. 1991. *Op. cit.*, p. 51.

texts exist in the world as a potential source of knowledge, from which we draw information in building our representation of reality. The frame of reference invoked by the principle of minimal departure is not the sole product of unmediated personal experience, but bears the trace of all the texts that support and transmit a culture.²⁴

Le principe de l'écart minimal (qui peut très bien, comme le remarque Ryan, être subverti, contourné, saboté par l'auteur, ce qui n'empêche pas le principe de demeurer la stratégie de lecture par défaut) s'applique à l'effort, lors de la lecture, de reconstruction d'un monde fictif *par rapport* à la réalité référentielle, et donne ainsi quelques clés, par déduction, des processus d'écriture qui portent sur le traitement de la référentialité fictionnelle.

Comme le résume Richard Saint-Gelais : « Ce que dit le principe d'écart minimal, c'est que l'indéniable frontière ontologique qui sépare la fiction de la réalité n'empêche pas l'une et l'autre de s'appuyer sur des cadres de référence communs.²⁵ » Ainsi, même s'il n'est que rarement mentionné que les personnages de fiction possèdent un corps en tout point semblable à celui de l'humain normal, c'est néanmoins ce que présume le lecteur, puisque le personnage est implicitement présenté comme tel, et que le fait d'avoir deux jambes et deux bras (entre autres) sont des caractéristiques générales de la représentation que l'on se fait d'un humain. On s'attend, cependant, à ce que le texte insiste sur tout écart à la norme, par exemple, pour demeurer dans le domaine de la représentation du corps, en mentionnant que tel personnage est borgne, manchot ou nain.

La lecture, tout comme l'écriture, en ce sens, se construirait en réponse à une connaissance générale sur la réalité, que ce soit pour la contredire et s'en éloigner ou pour l'approuver et la réitérer. Je crois que l'affirmation de Ryan, à savoir que la fiction, pour des raisons d'économie textuelle, tendra à ériger la concordance avec la réalité comme mode de structuration par défaut s'applique adéquatement au régime de la fiction mimétique.

Mais qu'en est-il pour les autres esthétiques particulières de la littérature, comme la science-fiction?

²⁴ *Ibid.*, p. 54.

²⁵ Richard Saint-Gelais. 1999. *Op. cit.*, p. 214.

1.3 LE CAS DE LA SF

Peut-on dire que cet hypoggenre répond aux mêmes lois et exigences référentielles que la littérature réaliste, ou présente-t-il des particularités qui viennent modifier le rapport qu'il entretient avec la réalité? Le principe de l'écart minimal de Ryan peut-il réellement s'appliquer à la science-fiction? Il me semble qu'il s'agit plutôt d'une branche de la littérature où le principe est (presque) systématiquement contourné, ou plutôt perverti, à la fois par la construction même du texte science-fictionnel (qui organise différemment les éléments référentiels) et par l'influence du corpus de l'hypoggenre de la science-fiction : le lecteur sait qu'il lit de la SF, et que le récit prendra donc forcément des libertés par rapport à la réalité. Il s'attend donc à ne pas considérer cette fiction comme étant le plus rapprochée possible du réel.

Mais est-ce dire que la science-fiction et la fiction mimétique structurent de façons radicalement différentes leurs références à la réalité?

1.3.1 TEMPORALITÉS FICTIVES

À la base, la question est mal posée, puisque les éléments mis en comparaison ne sont pas exactement équivalents : si la fiction réaliste constitue, en ce qui concerne le rapport au réel, un type de récit particulier et habituellement aisément reconnaissable, il n'en est pas de même pour les textes appartenant à la science-fiction, dont le degré d'écart (ou de rapprochement, c'est selon) avec la réalité varie de texte en texte. Il existe des regroupements à l'intérieur même de l'hypoggenre qui tendent à distinguer, quoiqu'imparfaitement, la distance, ou plutôt le *type* de distance que prend le texte par rapport au monde de référence de l'auteur. Ainsi, un récit qui s'annonce comme un *space opera* et qui se définit, selon Irène Langlet, par la présence de plusieurs éléments dans un cadre souvent futuriste, dont des « voyages interstellaires, [des] scènes de combat, et [...] des séries d'alliances et/ou de retournements stratégiques enferrant la fiction dans un scénario particulièrement filandreux²⁶ », prendra

²⁶ Irène Langlet. 2006. *La science-fiction. Lecture et poésie d'un genre littéraire*. Coll. « U ». Paris : Armand Colin éditeur, 2006, p. 215.

probablement plus de liberté par rapport au réel qu'un texte de *hard science*, qui tendra (sans jamais vraiment l'atteindre) vers un réalisme scientifique dans la description des impossibilités introduites par la fiction. D'une autre façon, un roman uchronique, comme *Le maître du haut château* de Philip K. Dick ou *Reine de mémoire* d'Élisabeth Vonarburg, se basera très lourdement sur une réalité historique, appartenant souvent au passé, mais pour mieux en diverger.

On remarque, dans ces quelques exemples de variantes à l'intérieur du corpus de l'hypogénre de la science-fiction, une fluctuation du rapport au temps fictif : alors que le *space opera* met en place la plupart de ses récits dans le futur, l'uchronie aura tendance à se situer dans le passé, ou encore dans un présent alternatif, qui découle d'une modification du passé tel qu'on le connaît.

Gérard Cordesse, dans un article tentant de distinguer l'hypogénre de la science-fiction et celui du fantastique, définit la science-fiction par sa tendance à projeter ses récits dans l'avenir. Il souligne que sur un plan purement thématique, les concepts fantastiques trouvent toujours un écho dans l'esthétique science-fictionnelle. Ainsi, les sorciers d'un hypogénre deviendraient des mutants ou des surhommes dans l'autre, « la fontaine de Jouvence [un] sérum de longévité²⁷ », et ainsi de suite. Or, la science-fiction, au contraire du fantastique, actualise ces concepts dans l'avenir, qui est utilisé dans le cadre de cet hypogénre en tant que « procédé pour étudier et juger le présent, en dramatiser tel ou tel aspect, d'une façon *que ne permettraient pas les techniques réalistes*.²⁸ »

Selon Cordesse, la projection dans le futur est nécessaire pour mettre en place les transgressions référentielles propres à la science-fiction, « puisque l'inadmissible doit s'effacer devant la légalité quotidienne²⁹ » pour que le récit conserve sa vraisemblance. Comme l'avenir n'existe pas encore, il est possible d'y projeter les (im)possibilités que propose la SF. Cordesse remarque que lorsque les récits de science-fiction se produisent dans

²⁷ Gérard Cordesse. 1973. « Fantastique et science-fiction », in *Du fantastique à la science-fiction américaine*. Paris : Librairie Marcel Didier, 1973, p. 39.

²⁸ *Ibid.*, p. 45. L'auteur souligne.

²⁹ *Ibid.*, p. 44.

le présent (ou dans une temporalité indéterminée que l'on *suppose* être le présent), l'élément surnaturel fait presque toujours figure de cas unique, isolé. En effet, « une transgression généralisée de la légalité quotidienne, pour garder quelque vraisemblance ne peut se dérouler que dans le futur, sinon l'œuvre entrerait en contradiction flagrante avec le monde que nous connaissons.³⁰ » D'après Cordesse, donc, le texte de science-fiction, pour demeurer vraisemblable, ne doit pas empiéter sur ce que le lecteur connaît de la réalité, au risque de perdre sa crédibilité. La façon la plus simple et la plus efficace de conserver la vraisemblance de la fiction tout en procédant à des transgressions dans le tissu référentiel est donc de situer le récit en dehors de la réalité actuelle, dans un état encore inexistant mais pas impossible, simplement à venir.

Ainsi, c'est la question temporelle qui définirait la science-fiction, et non les concepts et événements mis en texte, puisque ceux-ci peuvent se retrouver, dans des configurations légèrement différentes mais tout de même reconnaissables, dans d'autres hypogénres. « La dimension du futur est essentielle, la science n'est que secondaire. Le futur est la licence poétique de la science-fiction.³¹ »

Bien que je considère intéressant et pertinent d'explorer d'autres avenues que la dimension thématique pour étudier la science-fiction, la définition de Cordesse me semble à la fois trop simpliste et problématique. Simpliste en ceci que, même si on considère la projection dans le futur comme outil littéraire, comme méthode narrative de rationalisation de l'écart référentiel, le concept n'est pas suffisamment flexible pour couvrir de façon satisfaisante les variations possibles à l'intérieur du corpus de l'hypogénre science-fictionnel (pensons, par exemple, à l'uchronie ou au *steampunk*³², cousin plutôt éloigné du *cyberpunk*, qui se caractérise par l'injection d'« éléments futuristes dans un cadre technologique ancien, celui de la révolution industrielle³³»), ou pour expliquer l'étendue des stratégies narratives des textes de science-fiction plus « classiques », qui répondent aux critères de Cordesse.

³⁰ *Ibid.*, p. 43.

³¹ *Ibid.*, p. 44.

³² Reconnaissons tout de même que cette branche particulière de la science-fiction n'existait pas encore au moment où l'article de Cordesse est paru.

³³ Raphaël Colson et André-François Ruaud. 2006. *Science-fiction. Une littérature du réel*. Coll. « 50 questions ». Paris : Klincksieck, p. 162.

Poser la projection dans le futur comme condition *sine qua non* à la crédibilité et la vraisemblance d'un récit de science-fiction me paraît aussi problématique en ce que cela implique par rapport à la relation référentielle entre cet hypogénre et la réalité. En effet, si la science-fiction ne peut déformer l'image du monde réel qu'elle présente et briser les règles de la vraisemblance sans recourir à des artifices tels que la projection dans l'avenir, c'est qu'à la base, le vraisemblable serait ce qui est fidèle au réel, ce qui le représente le plus parfaitement possible, jusqu'à *être* le réel. Or, le vraisemblable est défini, selon Philippe Hamon,

comme un code idéologique et rhétorique commun à l'émetteur et au récepteur, donc assurant la *lisibilité* du message par des référents explicites à un système de valeurs institutionnalisées (extra-texte) tenant lieu de « réel ». Ce n'est jamais, en effet, le « réel » que l'on atteint dans un texte, mais une rationalisation, une textualisation du réel, une reconstruction *a priori* encodée dans et par le texte.³⁴

C'est là, à mon avis, que Cordesse fait erreur, en ne tenant pas compte de la différence de code entre la fiction mimétique et la science-fiction, dont les niveaux de vraisemblance ne répondent forcément pas aux mêmes critères. L'effort de textualisation du réel ne procède pas de la même manière selon que l'on se trouve dans un hypogénre ou dans un autre, autant par rapport à l'encodage (écriture) qu'au décodage (lecture). Le fait de situer dans le futur certains récits de science-fiction est un outil, une stratégie parmi tant d'autres pour donner au texte un certain niveau de cohérence, mais en aucun cas une règle immuable de l'hypogénre. De toute façon, la temporalité de la science-fiction, de par sa nature fictionnelle, ne peut pas rejoindre la temporalité réelle, même si elle se construit à partir d'elle, comme des « continuations hypothétiques du présent³⁵ » de l'auteur. On ne peut donc pas parler d'un rapport à la réalité, mais d'une tendance, variable, à s'écarter d'une représentation type du réel. Ce n'est donc pas que la référence à la réalité soit complètement évacuée dans les textes science-fictionnels, au contraire.

Mais si la projection dans le futur ne définit pas la science-fiction et ne la distingue pas du fantastique, où se situe la différence entre les deux esthétiques? Cordesse a raison

³⁴ Philippe Hamon. 1982. *Op. cit.*, p. 129.

³⁵ Richard Saint-Gelais. 1999. *Op. cit.*, p. 24.

quand il remarque une parenté thématique entre la science-fiction et le fantastique, ce qui sous-entend que la dimension thématique, comme le mentionnait Lord, n'est pas suffisante pour caractériser et identifier un hypoggenre particulier.

Toujours selon Michel Lord, une partie de la réponse se situerait au niveau de la notion du thétiq. Ce concept, « propre au réalisme et au fantastique, désigne le fait que, dans le récit, on pose le réel ; le non-thétique, propre au merveilleux, le fait que ce type de récit “ne pose pas la réalité de ce qu'il représente”³⁶». Le fantastique serait thétiq en ce que, en général, il présente une construction de la réalité de prime abord conforme à la nôtre, pour ensuite opérer une brèche dans cette conception rationnelle de l'univers. Comme le dit Suvin, « le fantastique [...] est un genre qui introduit dans un monde censé être empirique des lois anticognitives.³⁷» Le texte fantastique serait donc propulsé par un mouvement allant, selon Lord,

de la “position” du réel à l’“imposition” de l'irréel [dans le but] de créer des contrastes entre les positions du réel et celles de l'irréel, et de produire ainsi un enchaînement d'effets qui vont de la production de l'effet de simple étrangeté à la production de l'effet proprement fantastique.³⁸

On remarquera, dans l'exemple de Lord, l'absence de la science-fiction, qui pourrait être perçue comme un entre-deux entre le non-thétique propre au merveilleux et le thétiq résolument rattaché au réalisme (et aux phases préliminaires de la plupart des récits fantastiques). On ne peut en effet vraiment opposer la science-fiction, dans sa façon de poser le réel, au réalisme, puisque la représentation science-fictionnelle peut, dans une certaine mesure et sur des aspects particuliers, demeurer relativement fidèle à la connaissance normative de la réalité. D'un autre côté, on ne peut pas non plus rattacher la SF au fantastique, notamment parce que l'hypoggenre de la science-fiction ne procède pas selon les stratégies fantastiques, que l'on pourrait qualifier de linéaires, ou vectorielles (progression imposée d'un monde thétiq *vers* une improbabilité non thétiq). En effet, alors que le glissement fantastique de

³⁶ Michel Lord. 1993. « Problématiques du fantastique et de la science-fiction: où sont les rapports? », in *Les ailleurs imaginaires: les rapports entre le fantastique et la science-fiction*. Coll. « Colloques ». Québec : Nuit blanche éditeur, p. 99. Lord cite Irène Bessière.

³⁷ Darko Suvin. 1977. *Op. cit.*, p. 16.

³⁸ Michel Lord. 1993. *Op. cit.*, p. 99.

« l'imposition de l'irréel » se produit dans la diégèse et est souvent présenté comme le cœur de l'intrigue, la modification science-fictionnelle de l'ordre du réel se déploie en arrière-plan, de façon cachée, en marge du texte, ou, même, en *précédant* le texte : le tissu narratif devient, à ce moment, non pas le cadre des transformations d'un monde réel vers un monde irréel, mais le résultat d'un tel processus, dont il ne reste que des traces.

Cela modifie directement la façon dont le texte de SF est décodé : une partie du travail de lecture tient dans la reconstruction de l'univers étrange et étranger que le texte s'efforce de dépeindre et de rendre cohérent, tout en feignant de le tenir pour acquis, de le poser comme réel.

1.3.2 DISTANCIATION COGNITIVE

Cette notion d'univers différent est à la base du concept de distanciation cognitive de Darko Suvin. Selon ce dernier, on peut définir la science-fiction comme un

récit de fiction déterminé par un procédé littéraire essentiel : la présence d'un temps, d'un lieu et/ou de personnages qui sont 1) *radicalement* ou au moins *surprenamment différents* des lieux, temps et personnages empiriques de la fiction « mimétique » ou réaliste ; 2) qui néanmoins [...] sont perçus en même temps comme *non-impossibles* dans le cadre des normes cognitives [...] de l'époque de l'auteur. Ce qui veut dire que la science-fiction est — *potentiellement* — le lieu d'une puissante *distanciation*³⁹.

En premier lieu, donc, la science-fiction est le théâtre d'une modification importante et essentielle dans au moins un des éléments du monde représenté par rapport à celui de l'auteur. C'est l'écart précédemment mentionné entre le monde fictif et l'ensemble des connaissances sur la réalité des personnes interagissant avec l'œuvre (auteur ou lecteurs), à la différence, ici, que les divergences, qui peuvent être accidentelles dans le régime réaliste, sont en science-fiction tout à fait intentionnelles, introduites dans la structure même du récit, implantées jusque dans les fondements esthétiques de l'hypogénre.

³⁹ Darko Suvin. 1977. *Op. cit.*, p. 2.

Comme le remarque Suvin, ces glissements référentiels doivent tout de même présenter une certaine cohérence cognitive : il n'est pas question, ici, de faire survenir l'étrange gratuitement. Au contraire des textes où l'irréel est une fin en soi (où, par exemple, un phénomène magique est accepté comme naturel dans l'univers représenté), les textes de science-fiction demandent une certaine cohérence, ou plutôt une certaine justification pour valider et expliquer, c'est-à-dire rendre raisonnable, ce qui serait, autrement, des manquements à la logique.

Cela ne veut cependant pas dire que la dimension cognitive du texte de science-fiction soit complètement dépendante de la réalité référentielle, puisque, comme le précise Suvin, la SF se caractérise par la « présence et l'interaction de la distanciation et de la connaissance⁴⁰ » ; en d'autres termes, la rationalisation cognitive de l'effet de distanciation est elle-même structurée par cette même distanciation. La logique et la cohérence invoquées plus haut ne sont pas nécessairement ou complètement celles de la réalité de référence, mais plutôt celles du monde créé par la fiction. La référentialité, externe dans le domaine de la fiction mimétique, serait en partie intériorisée dans la science-fiction, qui substitue à des connaissances supposées communes sur le monde des informations sur un univers inconnu, donc forcément nouvelles pour le lecteur, dans le cadre d'une narration qui, la plupart du temps, tient pour acquis ces écarts par rapport à la fiction mimétique.

Cette double définition (d'une part la connaissance, d'autre part la distanciation) permet de situer la science-fiction dans un espace intermédiaire, entre deux pôles : d'un côté la tendance mimétique, réaliste, et de l'autre, l'esthétique de l'irréel, de l'étrange et du surnaturel. « L'effet de distanciation est le principe qui différencie la science-fiction des principaux courants littéraires "réalistes" [...]. La connaissance la différencie non seulement du mythe, mais aussi des contes de fées et du fantastique.⁴¹ » La distanciation expulse la SF du domaine réaliste, mais la connaissance l'empêche de verser dans l'irrationnel, ce qui a pour effet de positionner l'hypoggenre de la science-fiction dans un entre-deux, dans un mouvement d'oscillation entre le réel et l'irréel, entre le théorique et le non-thétique.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 15.

⁴¹ *Id.*

Ce phénomène s'observe aussi sur le plan discursif, à travers un déchirement entre le discours de la science et celui de la littérature dans le tissu narratif science-fictionnel. Suvin mentionne que dès « que les critères élastiques de structuration littéraire ont été respectés, c'est *l'élément de connaissance – souvent strictement scientifique – qui devient la mesure de la qualité esthétique [...] de la science-fiction.*⁴²» Il me semble, au contraire, que ce sont ces critères de *structuration* littéraire, justement, qui déterminent esthétiquement la science-fiction, en ce qu'ils assurent une unité à l'œuvre, une intégration des éléments scientifiques (ou, plus souvent, d'allure scientifique) à un récit proprement littéraire. En fait, si on considère la SF comme le lieu de rencontre entre deux discours différents mais complémentaires, à savoir le littéraire et le scientifique, on voit que c'est la *figure* de la science, et non la science elle-même (avec sa méthode et sa rigueur) qui est utilisée comme principe de rationalisation des éléments non réalistes que contient la science-fiction. Comme le précise Michel Lord, « si le surnaturel est inclus momentanément dans le discours de la science-fiction, c'est pour être expliqué scientifiquement ou technologiquement.⁴³» C'est à travers cette apparente justification scientifique (ou pseudo-scientifique) que l'auteur de SF rattache, ramène les éléments irréalistes de son récit au plan du crédible et du vraisemblable. J'abonde dans le sens de Suvin lorsqu'il dit qu'en science-fiction, « la cohérence des extrapolations, la précision des analogies et la richesse des références deviennent des facteurs esthétiques⁴⁴», en prenant soin de préciser que l'intégration de ces extrapolations, analogies et références au corps du texte est aussi importante, sinon davantage, que leurs qualités intrinsèques.

L'élément esthétiquement structurant de la science-fiction m'apparaît ainsi relever non seulement de la façon dont les ressources cognitives « scientifiques » du texte sont utilisées pour rendre cohérents les écarts (la distanciation) entre fiction et réalité, mais aussi des efforts d'intégration du discours scientifique dans le discours littéraire. Comme le remarque Hubert Mailhot :

⁴² *Ibid.*, p. 20.

⁴³ Michel Lord. 1995. *Op Cit.*, p. 47.

⁴⁴ Darko Suvin. 1977. *Op. cit.*, p. 20.

L'un des traits dominants de la SF [...] tient à sa tentative de joindre aux discours fictionnels certains discours de la science ; à l'intérieur du topique scientifique est ménagé un espace de dialogue avec le discours littéraire où se côtoient le pouvoir d'évocation de la métaphore et une forme d'évaluation des faits ou théories scientifiques.⁴⁵

La SF est à la fois le lieu d'un déchirement entre deux types de discours et le terrain du processus de leur unification au sein d'une même esthétique. Si la dimension scientifique propre à la science-fiction n'est pas d'ordre méthodologique mais discursive, c'est que les éléments rationnels de la science sont introduits au récit de façon littéraire, comme le mentionne Henri Baudin : « la S.-F. n'est pas limitée à de la science romancée (ou roman "scientifique"), caractérisée par la subordination du littéraire à l'information scientifique ; elle subordonne [...] les données ou éléments scientifiques aux exigences de la littérature et d'abord de l'imaginaire.⁴⁶ » C'est donc l'idée, le récit, l'histoire en science-fiction qui, avant tout, vient utiliser la science pour prendre forme, pour trouver sa légitimité et renforcer l'irréel dans son rapport au réel.

Cette méthode pour rendre cohérent un texte qui sabote volontairement ses propres prises sur le réel est décrite par Damien Broderick comme un ensemble de « metaphoric strategies and metonymic tactics⁴⁷ », alors que la fiction mimétique serait, elle, principalement métonymique :

In its attempts to « represent the real world », realist textuality enacts an epistemological fragmentation and reconstitution. It builds strings of signifiers which themselves are chosen for their contiguity, their actual connectedness, with interacting elements in the socially/linguistically constructed [...] "life-world".⁴⁸

Or, en SF, selon Broderick,

the strategy of estrangement uses one thing as a figure or stand-in for another (as *metaphor* does [...]), which is the mechanism of poetry and allegory. Usually, prose fictions employ a strategy of *metonymy*, based on causality, or "combination" [...]

⁴⁵ Hubert Mailhot. 2001. « La double contrainte de la raison », in *La science par ceux qui ne la font pas*. Montréal : Figura, Textes et imaginaires n°5, p. 39.

⁴⁶ Henri Baudin. 1971. *La science-fiction*. Coll. « Bordas Connaissance ». Paris: Bordas, p. 140.

⁴⁷ Damien Broderick. 1995. *Op. cit.*, p. 155.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 57.

The allegorising of sf, however, also differs from most poetry, which is both strategically *and* tactically metaphoric.⁴⁹

La science-fiction utilise des stratégies métaphoriques « for it constructs its narrative maps not from the schemata of the commonplace but out of endlessly inventive and open-ended analogies, catachreses, paradigm-elisions, puns, conceits⁵⁰ » alors qu'elle fait usage de tactiques métonymiques en ce que ses « outrageous inventions tend to mimic the mimetic, to copy the realistic modes of representation, to link the signifiers it invents or appropriates into syntagmatic strings whose forms perform and formulate new formulae of narrative topology⁵¹ ». C'est une autre façon d'exprimer la particularité référentielle de l'hypogénre : si la SF exprime un monde autre et non familier, une réalité truquée, modifiée, elle la met en texte de façon réaliste, ou d'une manière imitant le procédé réaliste. L'observation de Michel Lord à ce propos va dans le même sens : « le texte [de science-fiction] doit produire constamment l'illusion référentielle parce que, justement, le monde représenté dans la fiction se doit d'avoir l'air "réel", bien qu'il ne corresponde pas vraiment à ce que le destinataire connaît de son univers de référence.⁵² »

Broderick précise qu'en science-fiction, « metonymy passes first through cascades of suspended lexical paradigms, words regarded as metaphorically equivalent, which are then detached and sent aloft, freed from any last vestige of a supposed every direct reference to reality.⁵³ » On trouve un écho de cette description de l'effet science-fictionnel dans l'essai « L'illusion référentielle » de Riffaterre, qui parle pourtant spécifiquement de poésie :

Les effets que les mots, en tant qu'éléments d'un réseau fini, produisent les uns sur les autres substituent à la relation sémantique verticale une relation latérale qui, se constituant au fil du texte écrit, tend à annuler la signification individuelle que les mots peuvent avoir dans le dictionnaire.⁵⁴

⁴⁹ *Ibid.*, p. 34.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 156.

⁵¹ *Id.*

⁵² Michel Lord. 1993. *Op. cit.*, p. 100.

⁵³ Damien Broderick. 1995. *Op. cit.*, p. 57.

⁵⁴ Michael Riffaterre. 1982. *Op. cit.*, p. 94.

Le texte de SF, en tant que fiction, se réapproprie le réel à travers un travail esthétique et poétique sur la langue, de la même façon que la fiction mimétique, mais dans une visée différente. C'est ce que remarque Bozzetto en refusant l'étiquette de « littérature de l'imaginaire » à la science-fiction et au fantastique, car

toute littérature est d'imagination, parce qu'elle se construit à l'aide du langage, et dans son épaisseur. C'est par son usage qu'elle peut inventer des simulacres, qui tirent leur cohérence des ressources internes du langage avant tout, quels que soient les objets auxquels il renvoie, que les situations mises en scène relèvent de notre quotidien ou d'un autre, imaginé.⁵⁵

Cependant, justement, le récit de science-fiction est aussi, par définition, le lieu d'un pervertissement de l'image du réel référentiel : il y a donc à l'œuvre dans l'hypogénre de la science-fiction un double mouvement de marginalisation par rapport au réel.

1.3.3 LE PRINCIPE DE L'ÉCART INDÉTERMINÉ

Mais comment s'organisent ces distanciations, ces glissements référentiels propres à la science-fiction? Marie-Laure Ryan propose le *principe d'écart minimal*⁵⁶ pour expliquer les stratégies référentielles de la littérature mimétique. Ce principe, rappelons-le, dicte que tout monde fictif sera d'abord considéré comme étant fidèle à la réalité référentielle, sauf mention contraire spécifique du texte.

Richard Saint-Gelais, quant à lui, élabore en réponse un principe qu'il juge davantage approprié à la science-fiction : le *principe d'écart indéterminé*⁵⁷. Celui-ci se caractérise par la reconnaissance de la malléabilité de la concordance référentielle entre le monde fictif et celui du lecteur : « la lecture science-fictionnelle, même lorsqu'elle s'appuie sur des connaissances préalables, navigue dans un espace encyclopédique labile, et que les lecteurs considèrent a priori comme tel.⁵⁸ » Alors que la nature référentielle de la fiction mimétique est stable, puisqu'il n'existe après tout qu'un seul monde zéro et que l'hypogénre s'attache à la

⁵⁵ Roger Bozzetto. 1992. *Op. cit.*, pp. 224-225.

⁵⁶ Marie-Laure Ryan. 1991. *Op. cit.*, p. 51.

⁵⁷ Richard Saint-Gelais. 1999. *Op. cit.*, p. 218.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 217.

représenter de façon globalement fidèle, celle de la science-fiction est fluctuante, non seulement d'un texte à l'autre (un univers fictif pouvant tendre davantage vers la réalité référentielle qu'un autre), mais aussi à l'intérieur même du récit, des termes ou des concepts que le lecteur peut tenir pour acquis pouvant se révéler, au final, non conformes au réel qu'il connaît.

Ainsi, selon Saint-Gelais, « loin de postuler un écart minimal, le lecteur de science-fiction s'attendrait plutôt à toute une série de décalages entre le monde fictif et son monde de référence.⁵⁹ » Cela ne veut cependant pas nécessairement dire que le lecteur s'attendra à un écart maximal, où toute information serait considérée comme étant potentiellement illusoire, chaque concept pouvant cacher un glissement référentiel. Une telle tactique de décodage rendrait le texte tout simplement illisible, puisque le lecteur n'aurait plus aucune prise référentielle, plus aucune perspective pour donner de la signification à l'œuvre.

Le principe d'écart indéterminé se situe donc dans la zone grise entre l'écart minimal de Ryan et l'hypothétique mais improbable (ou plutôt dysfonctionnel) écart maximal :

la lecture [du texte de science-fiction] est sous-tendue par l'attente de facteurs d'altérité qui risquent à tout moment d'affecter la représentation « réaliste » qu'on se fait du cadre fictif. D'un côté, le lecteur sait que ce cadre impliquera des ajustements encyclopédiques ; il ne souscrit donc pas au principe de l'écart minimal. D'un autre côté, tant qu'il ne sait pas où ni sur quel front ces ajustements se feront, le lecteur entretient une méfiance diffuse qui [...] le met à l'affût des indices susceptibles de « concrétiser » un écart qui n'est encore que supposé.⁶⁰

Le principe élaboré par Saint-Gelais est suffisamment flexible pour être appliqué aux multiples variantes de la science-fiction (ce que le principe d'écart minimal n'avait pas besoin de faire par rapport à la fiction mimétique, qui ne connaît pas les mêmes modulations référentielles que la science-fiction) et permet de distinguer et d'expliquer adéquatement la différence majeure qui distingue les hypogénres réalistes et science-fictionnels au niveau du mode référentiel.

⁵⁹ *Id.*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 218.

Le principe d'écart indéterminé me paraît représentatif de l'esthétique de la science-fiction en ce qu'il participe au phénomène d'entre-deux que j'ai déjà mentionné, cette oscillation qui me semble caractéristique de l'hypogénre : à mi-chemin entre l'écart minimal et l'écart maximal, entre une représentation fidèle de la réalité et la création d'un univers fondamentalement différent, étranger.

Cette récurrente figure de l'entre-deux m'amène aux notions de la limite et de la frontière, que je tenterai de lier à la question de l'écriture des hypogénres de la science-fiction et de la fiction mimétique.

CHAPITRE II

LIMITES ET FRONTIÈRES

2.1 LES LIMITES DE LA FICTION

J'ai tenu pour acquis, jusqu'à présent, que même si la relation entre fiction et réalité est subtile et complexe et qu'elle ne peut en aucun cas se résumer à une influence unidirectionnelle du réel sur le fictif, la fiction n'en demeure pas moins une part de la réalité, alors que l'inverse est impossible, dans le sens où on parle plutôt d'une recreation (forcément biaisée et parcellaire) de la réalité *dans* la fiction. Cela constituerait probablement une des limites absolue de la fiction, une frontière qu'elle ne peut en aucun cas franchir sans se défaire de sa nature fictive.

2.1.1 LE RÔLE DU RÉEL

Suzanne Jacob, dans *La bulle d'encre*, prend pourtant le pari contraire en supposant que la fiction subjugue le réel. En élargissant quelque peu la notion de fiction au-delà des frontières de la littérature, elle en fait même la condition préalable à la réalité.

En effet, Jacob décrit les organisations sociales comme des fictions qui s'imposent comme réalités. « La réalité ne dépasse jamais la fiction parce que la fiction est la condition de la réalité [...].. Tout est mis en place de manière à ce que ces fictions nous deviennent suffisamment familières pour qu'on les adopte comme réalité, comme nécessité absolue.⁶¹» Ces fictions, qui se manifestent à travers les lois, les règlements, les interdits, tacites ou non, sont hiérarchisées à l'intérieur d'une même société :

La fiction la plus répandue [...], celle qui est la plus en usage, c'est la fiction dominante. [...] Les sociétés se maintiennent dans leur forme propre grâce à ces

⁶¹ Suzanne Jacob. 2001. *La bulle d'encre*. Montréal : Boréal, p. 35.

fictions dominantes comme les individus se maintiennent dans leur forme propre grâce à des récits d'eux-mêmes qui leur servent de convention de réalité.⁶²

Les fictions dominantes sont des balises, des indications sur la façon, dans un espace et un temps donné, de lire la réalité, de la décoder d'une certaine manière pour vivre en concordance avec un mode de vie particulier. Elles couvrent tous les domaines, du Code de la route aux règles de bienséance.

Selon Jacob,

une des fonctions de l'art au sein des sociétés humaines est de permettre à chaque individu, alors qu'il a enraciné son existence dans une convention de réalité suffisamment stable pour pouvoir y assurer sa survie, de percevoir que cette convention qui le régit est une version des choses, est cette version des choses qui donne au monde et à lui-même une lisibilité, mais que cette version pourrait tout aussi bien en être une autre. L'art accomplit sa fonction en proposant des versions, des fictions diversifiées du monde, d'autres organisations, d'autres matrices de perception [...]. Cette diversité des versions donne à voir les espaces du possible du non advenu, du renouveau, [...] c'est-à-dire ouvre les espaces où nous pouvons continuer à naître.⁶³

La fiction littéraire, selon Jacob, serait donc une façon de voir autrement, de questionner la réalité, ou plutôt l'ensemble de connaissances et de présuppositions à travers lesquelles est normalement considéré le réel.

L'art, en général, aurait une fonction révolutionnaire, transgressive, en ce qu'il permet, par une réinterprétation de la réalité, de remodeler les fictions qui régissent notre perception du monde qui nous entoure. L'élément révolutionnaire de la fiction tient dans sa capacité à reformuler le monde, à le modifier pour le présenter sous un autre point de vue, de faire ressortir l'écart entre le modèle et la version représentée. Et cet écart, on le sait, est aussi significatif qu'inévitable dans la construction d'une réalité fictive.

La frontière qui sépare la réalité de la fiction est souvent plus floue qu'on ne le croit, et l'une peut bien prendre la place et le rôle de l'autre dans une structure tout à fait logique et

⁶² *Id.*

⁶³ *Ibid.*, p. 36-37.

fonctionnelle. La réalité est un ensemble de faits empiriques qu'il ne nous est possible d'aborder qu'à travers nos sens et notre capacité à rationaliser ce que nous éprouvons, de classer nos impressions selon des catégories de perceptions qu'il est possible d'organiser en un système signifiant. Et c'est justement ce qu'est la fiction, un ensemble de perceptions, d'idées, de points de vue qui entrent en relation les uns avec les autres dans un réseau complexe, voire inextricable, de variations sur la réalité. Jacob perçoit la fiction comme une entité organisatrice d'idées sur la réalité ; même s'il s'agit d'abord d'une fiction sociale, la même définition peut être appliquée à la fiction littéraire, qui développe une relation symbiotique avec la réalité, l'une influençant l'autre, et inversement, jouant constamment sur le territoire de la frontière entre le fictif et le réel, dans une dynamique de mouvement perpétuel, d'incessants échanges entre deux niveaux de réalité qui s'interpénètrent.

Évidemment, des hypogènes différents comme la science-fiction et la fiction mimétique n'organisent pas leurs références au réel de la même façon : il n'en demeure pas moins que la SF, tout comme la littérature réaliste, est un questionnement du monde, une variation plus excentrique, certes, mais tout de même développée à partir d'un ensemble de perceptions sur le réel. Cela ne veut toutefois pas dire que la science-fiction se limite à n'être qu'un discours sur la réalité, sur le présent, tout comme la fiction mimétique qui, même si elle se présente comme un *savoir* sur le réel, n'a pas pour autant pour but de présenter un portrait fidèle la réalité dont elle est issue. La fiction (réaliste ou science-fictionnelle) est d'abord et avant tout un discours esthétique, qui porte, il est vrai, sur le monde, mais aussi sur la fiction elle-même, dans un double regard, à la fois interne et externe.

Mais quel est donc le rôle du réel *dans* la littérature, qu'elle soit mimétique ou de science-fiction? D'après Michel Lord, en SF, « il n'y a pas lieu de parler de rapport entre réel et irréel, [...] mais de la création d'un monde nouveau par rapport [...] au monde de référence de l'auteur et du destinataire externe.⁶⁴ » Pourtant, la création de ce « monde nouveau » trouve sa cohérence et sa pertinence dans l'opposition réel-irréel mise en jeu dans la structure du texte, par les ressemblances et divergences qu'il exhibe ou dissimule par rapport à la réalité référentielle.

⁶⁴ Michel Lord. 1993. *Op Cit.*, p. 100.

La SF, tout comme la fiction réaliste, repose fondamentalement sur un rapport organisationnel entre le réel (souvent principalement représenté par le rationnel de la science) et la part d'imaginaire, celle de la fiction, à la différence que la science-fiction est le théâtre d'un glissement référentiel, d'une modification esthétiquement signifiante dans la représentation de la réalité et dans sa façon d'être mise en texte. Comme le dit Roger Bozzetto, la visée de la science-fiction

est la création d'un monde du si – la variante prenant appui sur un savoir éventuel autre que les idées dominantes sur la réalité empirique. La position excentrée de ce nouveau savoir par rapport à la réalité vraisemblable commune a pour effet de permettre un questionnement des présupposés de cette réalité, par le biais d'une fiction figurative.⁶⁵

Les deux types de fictions utilisent des référents différents : la fiction réaliste, mimétique, se rapporte directement à l'environnement plus ou moins bien connu de l'auteur, tandis que la science-fiction se développe autour d'une série de *novum*, de divergences, de déformations, d'extrapolations par rapport aux connaissances liées à la réalité sociale ou scientifique. La présence du réel dans la science-fiction serait donc une façon pour l'auteur de questionner les connaissances communes sur cette même réalité. Comme le résume Borderick, en reprenant les termes de Suvin, la science-fiction se veut « a textual micro-universe founded in a continuously creative act of distancing from a given context of organized knowledge about the world.⁶⁶ » Ce « savoir organisé sur le monde » réel est donc le monde zéro de l'écriture, SF ou mimétique, et qui constitue une sorte d'interface entre la réalité référentielle et l'univers imaginé. Il s'agit de la somme des connaissances subjectives et objectives sur la réalité, mais aussi des possibilités narratives, achevées ou encore à écrire.

2.1.2 UNE QUESTION DE RÉFÉRENT

En effet, l'intertextualité joue pour beaucoup dans la façon dont l'hypogénre de la SF structure sa réalité fictive : comme le remarque Damien Broderick, « for sophisticated readers

⁶⁵ Roger Bozzetto. 1992. *Op. cit.*, p. 45.

⁶⁶ Damien Broderick. 1995. *Op. cit.*, p. 36.

[of sf] the difference is involved often from expectations set up in the generic intertext, rather than by the mundane world.⁶⁷» Ce n'est pas dire que la référentialité tronquée de la science-fiction ne soit pas importante ou pertinente, mais qu'à ce rapport au monde réel *s'ajoute* une autre référentialité, celle-ci se rapportant à d'autres univers imaginés par d'autres auteurs. Broderick note que « the sf mega-text works by embedding each new work, seen [...] as a self structuring web of non-mundane signifiers and syntagms, in an even vaster web of interpenetrating semantic and tropic givens or vectors.⁶⁸». L'intertextualité n'est évidemment pas le propre de la SF. Cependant, la science-fiction se distingue de la littérature réaliste par sa façon de constamment se renouveler par rapport à elle-même *et* par rapport à la réalité, ce qui implique une double attention, un regard attentif à la fois externe (sur le monde réel) et interne (sur l'ensemble du corpus science-fictionnel, par rapport à ce qui a déjà été écrit, quelles idées ont déjà été exploitées – et comment elles ont été mises en texte).

En fait, comme le remarque Jameson, la référentialité de la science-fiction se base sur les méthodes utilisées dans les fictions réalistes, en les modifiant. Ainsi, les récits de SF « s'appuient sur l'outillage du réalisme conventionnel, à cette différence près : la pleine "présence", les cadres et les actions à "rendre", sont simplement ceux qui sont possibles et concevables dans un avenir proche ou lointain.⁶⁹» Cependant, je ne considère pas, comme on l'a vu précédemment, la projection du récit SF dans le futur comme condition *sine qua non* à l'appartenance d'un texte à cet hypoggenre. On dira plutôt que la science-fiction, tout comme la fiction mimétique, présente un écart inévitable par rapport à la réalité référentielle ; alors que le récit réaliste tente, dans la mesure du possible, de réduire les distorsions entre fiction et réalité, ou encore de les masquer et de ne pas en tenir compte, le texte SF, pour sa part, s'organise autour de cet écart, pour le mettre en valeur et le rendre esthétiquement signifiant, tout en utilisant des stratégies mimétiques pour justifier et rationaliser l'écart par lequel il se construit. Ainsi, les outillages du réalisme sont mis en œuvre en science-fiction, parmi d'autres méthodes (dont, parfois, la projection dans l'avenir), pour donner une substance et une crédibilité à une version modifiée de la réalité, en fonction de connaissances réelles ou imaginaires.

⁶⁷ *Id.*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 59.

⁶⁹ Fredric Jameson. 2008. *Op. cit.*, p. 15.

Une autre caractéristique qui distingue la science-fiction de la littérature mimétique est sa façon générale de traiter le récit. Damien Broderick dit que la SF serait en équilibre entre deux extrêmes : « A theorized interest in sf endures precisely because of the unease with which science fiction poises its narrative modality [...] between *artistic* attention to the *subject* and *scientific* attention to the *object*.⁷⁰ » D'un côté, la sensibilité artistique et littéraire envers le sujet, souvent considéré comme le propre de la fiction réaliste, et de l'autre, l'intérêt scientifique sur l'acte, la pensée, le discours, le concept, et tout le processus de rationalisation par rapport au *novum* introduit par le texte de science-fiction. Le mariage entre ces deux pôles peut se concrétiser de plusieurs façons (et à des degrés divers), ce qui explique une certaine oscillation entre l'objectivité scientifique et la subjectivité littéraire à l'intérieur du corpus science-fictionnel (et parfois même au sein d'un seul texte).

Mais Broderick mentionne que ce statut d'équilibre se caractérise par un « malaise », ce qui peut à la fois être perçu comme une maladresse, un vice de forme et de construction, mais aussi comme une forme d'anxiété. Cette angoisse est souvent présente chez l'auteur de SF, notamment en raison du statut plutôt marginalisé de cet hypoggenre, souvent mis dans une relation d'opposition par rapport à une littérature institutionnalisée et plus mimétique. Une pareille opposition n'a évidemment pas lieu d'être : il y a, entre les deux, des différences fondamentales de traitement, de construction, mais au final, la SF, tout comme la fiction mimétique et toute littérature, est une réunion de possibilités, parfois insaisissables, répondant à un ensemble de règles et de frontières, mais explorant aussi, quelquefois, des territoires nouveaux et inconnus. Comme le dit Roger Bozzetto, « l'auteur [...] de science-fiction se perçoit comme un écrivain à part entière. Non qu'il répugne à s'avouer écrivain de science-fiction, mais bien parce qu'il estime, dans le cadre de ce genre, devoir exprimer sa vocation d'écrivain.⁷¹ » Cela n'empêche pas l'auteur d'explorer d'autres esthétiques, de ne pas se restreindre à une seule facette de la littérature. C'est d'ailleurs pourquoi j'ai construit mon recueil de nouvelles autour de la tension existant entre la SF et la fiction plus mimétique, pour trouver le point de rencontre, ou d'équilibre, entre les deux hypoggenres, pour chercher à

⁷⁰ Damien Broderick. 1995. *Op. cit.*, p. xi.

⁷¹ Roger Bozzetto. 1992. *Op. cit.*, p. 196.

mettre les deux méthodes d'écriture et de lecture en dialogue l'une avec l'autre, dans une visée d'enrichissement et d'expérimentation.

2.2 L'ÉPAISSEUR DE LA LIGNE

Comme on l'a vu, la fiction réaliste se pose comme un référent littéraire, une représentation institutionnelle de la normativité créatrice à laquelle, comme l'écrit Jean Baudrillard, « la science-fiction *ajoute* la multiplication de ses propres possibilités⁷² ». L'écriture, en général, mais plus encore dans le cas de la science-fiction, est indissociablement liée à la conscience aiguë des limites de la science, des normes artistiques, que ce soit pour les respecter ou les enfreindre.

Mais si on parle de limites et de frontières, peut-on aussi parler de territoire générique, une délimitation du champ des possibles au sein d'un hypogénre particulier?

2.2.1 ZONES ET TRANSFICTIONS

Henri Baudin observe dans la construction narrative de la science-fiction un

renversement des critères propres à ce qu'on appelle *réalisme* ; ce dernier n'[admet] l'étrange que dans la mesure où il [est] *possible* au sens de matériellement réalisable (ou *apparemment* réalisable, c'est-à-dire vraisemblable par rapport à notre monde utilitaire) ; [en science-fiction], on est prêt à admettre tout *possible* (au sens de non absolument impossible, donc déjà seulement imaginable).⁷³

La science-fiction procède, par rapport aux champs du réel, à un élargissement du possible en assouplissant a priori les règles de l'univers fictif créé ; a priori seulement, parce que le récit de science-fiction, une fois commencé, doit répondre à des impératifs de cohérence interne et procède à la fermeture, pour ainsi dire, de portes sur une multitude de possibles à mesure qu'il se déploie et se structure. Mais

⁷² Jean Baudrillard. 1981. *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée, p. 181.

⁷³ Henri Baudin. 1971. *La science-fiction*. Coll. « Bordas Connaissance ». Paris: Bordas, pp. 48-49.

encore faut-il s'entendre sur le sens du mot "possible". Une attitude étroitement rationaliste ou esthétiquement réaliste prend ce mot dans une acception restrictive, par rapport à une conception pragmatique et utilitaire du réel : sera possible cela seul qui peut se réaliser concrètement, de façon volontaire ou contingente.⁷⁴

Selon Baudin, d'un point de vue réaliste, le possible est le probable : le texte réaliste se doit de rester dans les limites de la représentation fidèle du réel, dans un cadre de connaissance théoriquement commun à tous sur les lois qui régissent le monde dans lequel nous vivons. En science-fiction, cependant, la frontière est plus floue, puisque l'écart entre la réalité référentielle et le monde fictif n'est ni minimal ni maximal, comme on l'a vu avec Saint-Gelais, mais indéterminé, fluctuant. La science-fiction peut et doit représenter le réel avec fidélité pour construire l'illusion référentielle nécessaire à sa propre cohérence, tout en introduisant des variations, des *improbabilités* calculées et rationalisées.

Si les limites du réalisme paraissent plutôt claires et délimitées, à l'instar de l'écart qui s'installe entre le monde représenté par la fiction mimétique et celui de l'auteur, celles de la science-fiction sont plus vagues : jusqu'où le procédé de transgression du réel propre à la SF peut-il aller avant de perdre son sens? Richard Saint-Gelais voit dans la représentation science-fictionnelle une parenté avec celle du réalisme :

L'espace que la science-fiction dessine est un espace inexistant, mais qui vise un effet d'illusion – d'absorption du lecteur dans une réalité représentée – aussi intense que celui auquel la fiction « réaliste » peut donner lieu. La science-fiction ne se réduit ni à une remise en cause de la *mimesis*, ni à sa continuation sur un autre terrain : elle fait monter les enchères du réalisme. Elle est un réalisme *démesuré*, qui tente de s'étendre et de s'établir « au-delà du réel », en imposant un effet de représentation là où, en principe, aucune illusion ne devrait opérer.⁷⁵

Comme je l'ai mentionné précédemment, la science-fiction se construit autour d'une esthétique de l'entre-deux, de l'hésitation, ou plutôt de l'oscillation ; à la fois profondément ancrée dans le réel, dans la logique des lois qui régissent l'univers, mais constamment propulsée au-delà, ailleurs, dans une cascade de conjectures sur la réalité (indépendamment de toute temporalité) et de glissements référentiels que le texte tente à la fois de mettre de

⁷⁴ *Ibid*, p. 98.

⁷⁵ Richard Saint-Gelais. 1999. *Op. cit.*, p. 300.

l'avant, comme moteur narratif principal, et, simultanément, de dissimuler derrière un possible factice, une cohérence fabriquée pour et par le récit. Richard Saint-Gelais l'explique en d'autres termes : « le texte de science-fiction construit son propre dehors. Il se donne l'environnement (spatio-temporel, social, technologique, culturel...) d'où il est censé provenir – et qu'en fait il élabore de toutes pièces.⁷⁶ » La science-fiction est à mi-chemin entre le possible et l'impossible, et utilise des stratégies réalistes pour rationaliser une transgression (ou une série de transgressions) fondamentalement irrationnelle dans la représentation de la réalité. Cette représentation, de ce fait, cesse d'en être une, ou plutôt de prétendre d'en être une, et s'affiche clairement comme une totale création, un univers doublement irréel, d'abord par sa nature de fiction, puis en fonction de l'écart qu'elle marque par rapport à la réalité référentielle.

Mais qu'arrive-t-il lorsque l'on tend vers la limite même de la science-fiction? Comme le remarque Richard Saint-Gelais en posant l'hypothèse d'un écart maximal entre le monde fictif et la réalité, un trop grand glissement référentiel ne pourrait pas produire un texte lisible ; une autre façon de dire que la science-fiction est contrainte dans les limites de sa propre cohérence. À l'autre extrême, le texte de SF ne peut pas trop s'approcher du réalisme sans risquer de cesser d'être science-fictionnel. En effet, comme le souligne Guy Bouchard,

si la science-fiction qui se réclame des sciences exactes était réellement aussi exacte que celles-ci, elle ne comporterait aucune anticipation, elle relèverait de l'ici-maintenant normal, du réalisme. La science-fiction est donc toujours entamée par la mise à distance du réel et de sa science. Il y a toujours une brèche.⁷⁷

Mais à quel moment la science-fiction cesse-t-elle d'être? À partir de quel point les procédés de l'illusion référentielle viennent-ils saper ceux de la transgression de la représentation du monde réel? Peut-on vraiment parler d'un territoire de l'hypogénre science-fictionnel alors que ses frontières semblent, par définition, floues et fluctuantes?

⁷⁶ *Ibid.*, p. 272.

⁷⁷ Guy Bouchard. 1993. *Les 42 210 univers de la science-fiction*. Sainte-Foy : Le Passeur, p. 51.

Francis Berthelot, dans *Bibliothèques de l'Entre-Mondes: Guide de lectures, les transfictions*, tient pour acquis que c'est bien le cas. En effet, il élabore le concept des transfictions, ou fictions transgressives, à travers une métaphore cartographique : ce que Berthelot appelle les transfictions peuvent soit provenir du territoire de la littérature « générale » (c'est-à-dire mimétique), soit de celui des littératures de l'imaginaire (vaste ensemble qui regroupe notamment les hypogenres de la science-fiction et du fantastique), mais qui, d'une façon ou d'une autre, quittent leur territoire textuel, en transgressent les limites, sans toutefois vraiment passer de « l'autre côté ». Les écrivains qui auraient produit des transfictions seraient des « auteurs de littérature générale qui rejettent les limites du réalisme, voire l'idée même qu'une description de la réalité soit possible [ou des] auteurs de l'imaginaire qui brisent les conventions de genres, tant au niveau de la construction que de l'écriture.⁷⁸» Cependant, les transfictions « ne constituent [...] pas un genre littéraire à proprement parler, mais plutôt une interface, une sorte de nébuleuse entourant la frontière littérature générale/littérature de l'imaginaire, nébuleuse dont les contours sont forcément indistincts.⁷⁹» Berthelot désigne une zone incertaine, regroupant un corpus d'œuvres qui sont, pour ainsi dire, par définition indéfinissables.

Les territoires des littératures réaliste et de l'imaginaire se caractérisent entre autres par leur degré de vraisemblance par rapport au réel. Ainsi, « la littérature générale [...], bien que construisant un récit autour de personnages et de situations fictifs, n'en respecte pas moins le plus souvent les limites de la "réalité", telles que l'état du savoir à son époque les lui importe⁸⁰», alors que les « littératures de l'imaginaire, quant à elles, œuvrent au-delà de cette limite, soit en introduisant des distorsions dans le monde où nous vivons, soit en inventant leur propre univers.⁸¹» Berthelot oppose aussi les deux territoires en fonction de la façon dont ils traitent les irrégularités référentielles : « l'approche science-fictionnelle stricto-sensu s'attache d'abord à suivre de manière logique les conséquences d'une infraction aux règles, tandis que la démarche purement littéraire explore en toute liberté les bizarreries qui en

⁷⁸ Francis Berthelot. 2005. *Bibliothèque de l'Entre-Mondes: Guide de lectures, les transfictions*. Coll. « Folio SF ». Paris : Gallimard, 2005, p. 16.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 19.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 14.

⁸¹ *Ibid.*, p. 15.

découlent.⁸²» Ainsi, selon Berthelot, une œuvre de SF tendant vers la transfiction déploierait des procédés plus « littéraires », c'est-à-dire qui n'appartiennent pas directement au domaine de la logique et de la science pour faire progresser le récit à partir des transgressions dans la représentation du monde référentiel.

Je crois qu'à la base, la notion même de territorialité générique ne permet pas d'approcher la problématique de la frontière et de l'hybridation des genres de façon suffisamment flexible. Cette façon de voir dénote aussi une position dichotomique, voire manichéenne du paysage littéraire. En effet, selon Berthelot, les littératures mimétiques et science-fictives sont totalement distinctes l'une de l'autre, imperméables l'une à l'autre, sauf pour une minuscule frange où les frontières respectives, par concomitance, se fusionnent, créant ainsi non pas un troisième territoire, mais une sorte de limbe littéraire, un non-espace (symbolique) où se retrouvent les œuvres qui tentent de briser les règles, les conventions, de fuir la fiction dominante du territoire d'où elles proviennent. Outre le fait qu'il ne semble y avoir, de chaque côté, qu'une seule voie de « salut » (les fictions réalistes devant tendre vers l'imaginaire pour se libérer de leur carcan, les textes de science-fiction et de fantastique allant puiser une littéarité qui serait le propre de la fiction mimétique), on peut questionner le fait que, selon Berthelot, ce soit les œuvres qui respectent totalement les conventions des hypogenres qui en soient les représentantes. En effet, si on tente de définir l'esthétique propre à un hypoggenre donné en formant un corpus composé de textes qui répondent de façon stricte à un ensemble de critères prédéfinis – et en écartant, par le fait même, les œuvres plus audacieuses, qui remettent en question les lois de construction de l'hypoggenre – on obtient un ensemble figé, plutôt stérile, qui semble au mieux décadent, au pire moribond. C'est que l'hypoggenre n'est justement pas une entité fixe, mais plutôt un ensemble qui, comme le remarque André Carpentier,

pour survivre, doit sans cesse se transformer. Cela, que ce soit consciemment ou pas – peu importe –, les auteurs le savent, qui, d'une part, respectent les propriétés structurées et les conventions esthétiques du genre, propriétés et conventions recevables, donc compréhensibles et acceptables à l'entendement des lecteurs, et qui, d'autre part, transgressent ces propriétés et conventions, souvent, comme l'illustrerait le rapport au modernisme, par le biais d'intégration de caractéristiques d'autres

⁸² *Ibid.*, p. 25.

pratiques, de tendances développées dans d'autres genres, par l'hybridation de certaines formes, par le surgissement de discours sociaux, etc.⁸³

La vision d'un territoire science-fictionnel ne pourrait donc qu'être, au mieux, un instantané approximatif de l'état des lieux, dans un contexte temporel et social donné, et ne peut que difficilement être utilisé en opposition avec un autre territoire, dont la composition est aussi fluctuante, quoique sur des niveaux différents.

En effet, puisque l'écart entre la représentation fictive et la réalité référentielle est minimal dans le cas de la littérature mimétique, ce n'est pas sur ce point que cet hypoggenre peut opérer des modulations dans son esthétique. Au contraire, dans le cas de la science-fiction, la représentation varie grandement, autant de façon synchronique que diachronique. Berthelot soulève le fait qu'

au début du XX^e siècle, situer un roman dans le futur constituait une transgression indéniable, un récit étant censé rapporter des événements déjà survenus. Mais ce n'est plus vraiment le cas. Qu'un roman se déroule dans dix ans ou dans vingt siècles ne surprend plus personne.⁸⁴

La notion de l'émerveillement (ou de son contraire, le cliché) est un indicateur de l'évolution d'un hypoggenre : ce qui pouvait être écrit il y a cent, voir cinquante ans ne peut plus nécessairement l'être maintenant, ou du moins, ne peut plus être considéré comme une fin en soi pour faire fonctionner, par exemple, la mécanique science-fictionnelle.

Si on écarte ce côté particulièrement simplificateur de la théorie de Berthelot, il est toutefois possible d'en extraire quelques éléments intéressants quant à la notion de zone de l'entre-deux. Les notions de territoire et de frontière portent à considérer les fictions comme de simples vecteurs qui se dirigent dans une direction bien précise ; il me semble, cependant, que l'œuvre littéraire est une entité bien plus complexe et qu'elle ne peut pas toujours être réduite à une seule tendance, une seule « direction », à un seul discours, à la simple opposition transgressif / conventionnel. La fiction, qu'elle soit ancrée dans le plus fidèle

⁸³ André Carpentier. 1993. « Aspects des genres littéraires appliqués à la science-fiction », in *Les ailleurs imaginaires: les rapports entre le fantastique et la science-fiction*. Coll. « Colloques ». Québec : Nuit blanche éditeur, pp. 31-32.

⁸⁴ Francis Berthelot. 2005. *Op. cit.*, p. 23.

mimétisme, dans la plus extravagante réinterprétation de l'univers ou dans quelque procédé expérimental visant à explorer les limites de la prose narrative, est toujours une mécanique délicate, un amalgame de tensions, visibles ou non, entre un ensemble d'instructions, de discours, d'esthétiques hétérogènes, le tout réuni et unifié à travers le texte, dans un état d'équilibre qu'un rien peut faire basculer.

Il me semble fautif de procéder, à l'instar de Berthelot, à une compartimentation systématique des hypogenres : si ces distinctions sont opérantes au niveau de la réception des textes, cela ne veut pas dire qu'elles le sont, comme semble le prétendre Berthelot, au niveau de la production, où il peut y avoir communication et échange entre les hypogenres sans nécessairement sacrifier la nature propre de l'une ou l'autre des esthétiques.

2.2.2 UNE ESTHÉTIQUE DE L'ÉQUILIBRE

Écrire de la science-fiction, comme en lire, c'est *penser* en termes de science-fiction, regarder le monde et y voir la possibilité qu'il soit autrement, et chercher les cohérences différentes, les explications qui pourraient rendre au moins plausibles des états différents, des lois réinventées, de nouvelles organisations sociales, scientifiques ou autres. Forcément, ce n'est pas un exercice qui commence lorsqu'on ouvre un nouveau fichier dans un traitement de texte et qui cesse lorsqu'on révisé la dernière version d'une histoire : c'est un travail qui se déroule en continu, la plupart du temps en vain, jusqu'à cette parole entendue au hasard, cette étrange tournure de phrase, ce pourriel particulier, qui semble presque raconter une histoire, cette brève parcourue dans le journal et que l'esprit déforme, méthodiquement, des heures après la lecture. Forcément, aussi, c'est une façon de voir qui modifie, ne serait-ce que sensiblement, la manière de percevoir, de comprendre et de représenter le monde.

Est-il bien surprenant, alors, de prétendre que l'écriture de la science-fiction vient modifier la façon dont on structure le texte réaliste? Je ne dis pas que l'influence est directe, et que la prose réaliste, mise à proximité de la SF, s'y soumette et utilise son langage et son imaginaire. Au contraire, il me semble que différents hypogenres permettent d'actualiser de façons complémentaires des impressions et des intuitions créatrices qu'il n'aurait pas été

possible de mettre en forme à travers une seule esthétique. Dans mon cas, la science-fiction et la fiction mimétique, en plus de représenter des modes de vision différentes par rapport à la réalité, comme des lentilles de puissances différentes sur un télescope (ou un microscope), sont aussi associées à des rythmes, à des voix différentes, qui ont chacune besoin d'un environnement narratif particulier pour s'épanouir.

Cela pourrait, à première vue, cadrer avec la vision de Berthelot de deux territoires textuels opposés, mais complémentaires, qui demandent chacun une écriture particulière, une façon de mettre en forme le matériau littéraire et référentiel qui se distingue de l'autre, à la fois à la lecture et lors de l'écriture, jusque dans les méthodes d'organisation du travail. Mais dans les faits, non, puisqu'il ne s'agit pas de considérer ici une écriture science-fictionnelle et une écriture réaliste, mais bien une seule et même écriture, bicéphale et hétérogène, il est vrai, mais tout de même unique et cohérente. À l'instar de la fiction qui s'organise autour de l'équilibre entre la rencontre de ses parties et de la science-fiction qui hésite entre deux modes de discours, deux façons de représenter la réalité, je conçois mon écriture comme une dynamique de la pluralité, principalement structurée par l'oscillation incessante entre deux esthétiques qui parviennent, parfois, à se confondre, tout en demeurant reconnaissables.

Je ne cherche pas à redéfinir les hypogénres de la science-fiction et du réalisme (pas plus que cela n'est nécessaire, comme dans n'importe quelle démarche d'écriture), ni à transgresser systématiquement les règles de l'un pour le faire tendre vers l'autre. De toute façon, cet exercice du dépassement de la frontière par simple plaisir de la transgression est complètement vain et futile, puisqu'il est toujours à recommencer. Comme le dit Foucault, « le jeu des limites et de la transgression semble être régi par une obstination simple : la transgression franchit et ne cesse de recommencer à franchir une ligne qui, derrière elle, aussitôt se referme en une vague de peu de mémoire, reculant ainsi à nouveau jusqu'à l'horizon de l'infranchissable.⁸⁵ » Henri Dorion, dans son *Éloge de la frontière*, formule le phénomène autrement : « Les frontières ne disparaissent pas ; elles se remplacent, parfois, il

⁸⁵ Michel Foucault. 1994. « Préface à la transgression », in *Dits et écrits t. 1*. Coll. « Bibliothèque des sciences humaines ». Paris : Gallimard, pp. 236-237

est vrai, par des frontières plus abstraites mais tout aussi réelles⁸⁶». Et même si on parvient à franchir l'ultime frontière, qu'y a-t-il au-delà, sinon le néant? En effet, Gilles Mathis remarque que « la limite extrême du langage [...], c'est le silence⁸⁷».

Les hypogénres de la science-fiction et de la fiction mimétique sont deux regards différents, non seulement sur le monde réel, mais aussi sur ma propre démarche d'écriture, des regards qui, forcément, proviennent de positions légèrement différentes, avec des angles qui peuvent, à certains degrés, se recouper, tout en divergeant complètement sous d'autres. Je cherche à trouver le point d'équilibre, de jonction entre les modes d'écriture qui sont rattachés à mon processus créateur. Ce point nodal, que je devine insaisissable, est le point d'ancrage de toutes les modulations possible entre les deux esthétiques mises en jeu : c'est le moyeu du pendule, le point zéro de mon écriture.

⁸⁶ Dorion, Henri. 2006. *Éloge de la frontière*. Coll. « Les grandes conférences ». Montréal : Éditions Fides, p. 45.

⁸⁷ Gilles Mathis. 2005. « Sur la route déroutante des dérives et des déviances : survol critique », in *Dérives et déviances*. Coll. « Bibliothèque universitaire & francophone ». Paris : Le Publieur, p. 27.

BIBLIOGRAPHIE

Banks, Michael. *Understanding Science Fiction*. Morristown : Silver Burdett Co., 1982, 180 p.

Baudin, Henri. *La science-fiction*. Coll. « Bordas Connaissance ». Paris : Bordas, 1971, 159 p.

Baudou, Jacques. *La science-fiction*. Coll. « Que sais-je? ». Paris : Presse universitaire de France, 2003, 128 p.

Baudrillard, Jean. *Simulacres et simulation*. Paris : Galilée, 1981, 235 p.

Berthelot, Francis. *Bibliothèques de l'Entre-Mondes: Guide de lectures, les transfictions*. Coll. « Folio SF ». Paris : Gallimard, 2005, 333 p.

Bouchard, Guy. *Les 42 210 univers de la science-fiction*. Sainte-Foy : Le Passeur, 1993, 338 p.

Bozzetto, Roger. *L'obscur objet d'un savoir*. Aix-en-Provence : Université de Provence, 1992, 278 p.

Broderick, Damien. *Reading by starlight. Postmodern science fiction*. New York : Routledge, 1995, 197 p.

Colson, Raphaël et André-François Ruaud. *Science-fiction. Une littérature du réel*. Coll. « 50 questions ». Paris : Klincksieck, 2006, 190. p.

Cordesse, Gérard. « Fantastique et science-fiction », in *Du fantastique à la science-fiction américaine*. Paris : Librairie Marcel Didier, 1973, pp. 39-52.

Carpentier, André. « Aspects des genres littéraires appliqués à la science-fiction », in *Les ailleurs imaginaires : les rapports entre le fantastique et la science-fiction*. Coll. « Colloques ». Québec : Nuit blanche éditeur, 1993, pp. 15-37.

———. *Ruptures: genres de la nouvelle et du fantastique*. Coll. « Erres essais ». Montréal : Le Quartanier, 2007, 159 p.

Dorion, Henri. *Éloge de la frontière*. Coll. « Les grandes conférences ». Montréal : Éditions Fides, 2006, 51 p.

Eco, Umberto. *Lector in fabula : Le rôle du lecteur*. Coll. « Livre de poche ». Paris : Grasset, 1985, 314 p.

Foucault, Michel. *Dits et écrits t. 1*. Coll. « Bibliothèque des sciences humaines ». Paris : Gallimard, 1994, 854 p.

Gattégno, Jean. *La science-fiction*. Coll. « Que sais-je? ». Paris : Presse universitaire de France, 1971, 128 p.

Goimard, Jacques. *Critique de la science-fiction*. Coll. « Agora ». Paris : Pocket, 2002, 670 p.

Hamon, Philippe. « Un discours contraint », in *Littérature et réalité*. Coll. « Points ». Paris : Seuil, 1982, pp. 119-181.

Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*. Montréal : Boréal, 2001, 147 p.

Jameson, Fredric. *Penser avec la science-fiction*. Coll. « L'Inconnu ». Paris : Max Milo Éditions, 2008, 287 p.

Langlet, Irène. *La science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*. Coll. « U ». Paris : Armand Colin éditeur, 2006, 303 p.

Lord, Michel. « Problématiques du fantastique et de la science-fiction: où sont les rapports? », in *Les ailleurs imaginaires: les rapports entre le fantastique et la science-fiction*. Coll. « Colloques ». Québec : Nuit blanche éditeur, 1993, pp. 93-107.

———. *Logique de l'impossible: aspects du discours fantastique québécois*. Québec : Nuit blanche éditeur, 1995, 360 p.

Mailhot, Hubert. « La double contrainte de la raison », in *La science par ceux qui ne la font pas*. Montréal : Figura, Textes et imaginaires n°5, 2001, pp. 39-50.

Riffaterre, Michael. « L'illusion référentielle », in *Littérature et réalité*. Coll « Points ». Paris : Éditions du Seuil, 1982, pp. 91-118.

Ryan, Marie-Laure. *Possible Worlds, Artificial Intelligence, and Narrative Theory*. Bloomington : Indiana university Press, 1991, 291 p.

Saint-Gelais, Richard. *L'empire du pseudo. Modernités de la science-fiction*. Coll. « Littérature(s) ». Québec : Éditions Nota bene, 1999, 399 p.

Suvin, Darko. *Pour une poétique de la science-fiction*. Montréal : Presses de l'université du Québec, 1977, 228 p.

Van Herp, Jacques. *Panorama de la science-fiction*. Coll. « Marabout Université ». Verviers : Marabout, 1975, 414 p.